

ŒUVRES
DE MONCRIF.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE L'HISTOIRE DES CHATS.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE MONCRIF,

Membre de l'Académie Françoise, & de celles des Sciences & Belles-Lettres de Nancy & de Berlin.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE L'HISTOIRE DES CHATS.

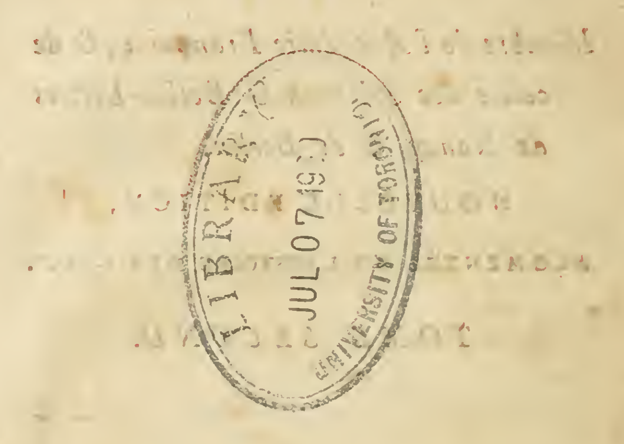
TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arts, N°. 9.

1791.



POESIES CHRÉTIENNES,

Composées par ordre de la REINE.

Justes craintes des dangers du Monde.
Exemples qui rassurent.

AH ! daignez ne pas m'éprouver,
O mon Dieu, sagesse profonde !
Quel exemple peut me sauver
Des écueils semés dans le monde !
Monde attirant, monde trompeur,
A votre pouvoir enchanteur
Je crains qu'enfin mon cœur ne cède :
Contre un ennemi séducteur,
La fuite est l'unique remède.

Eh ! quelle mortelle aujourd'hui
Au sein des grandeurs s'humilie !
Constamment du bonheur d'autrui
S'occupant, soi-même s'oublie,
Hait & pardonne nos erreurs ;
Pour leçons n'offrant que ses mœurs,
Nous condamne sans nous déplaire,
Et s'attache enfin tous les cœurs,
Que par son exemple elle éclaire ?

En est-il qui dès son printems,
A l'amour des devoirs fidelle,
Pour vous consacrer ses instans,
S'échappe au monde enchanté d'elle ?
Qui vertueuse avec gaîté,
Tendre dans sa sévérité,
Laisse douter toute sa vie,
Quel don en elle est plus vanté,
Son esprit ou sa modestie ?

Mais tandis que dans ma frayeur
Je demande un guide fidelle,
Quelle voix rassure mon cœur ?
Viens, admire, imite, dit-elle :
Lorsque tu peins un saint objet,
Des vertus modèle parfait,
Qui plaît autant qu'il édifie,
Tu crois ne former qu'un souhait,
Tu fais le portrait de *Sophie.*

Que la Piété seule rend heureux.

CELUI qu'enchante l'erreur
Des félicités du monde,
Suit un objet plus trompeur
Que le Zéphire & que l'Onde,
Et renonce au vrai bonheur.

Sous ces lambris si pompeux,
Que l'art embellit sans cesse,
Dans les festins, dans les jeux
Qui nourrissent sa mollesse,
On demande : est-il heureux ?

Dans son cœur pendant les jours
Il ne sent qu'un vide extrême ;
Par mille nouveaux détours
Il cherche à se fuir lui-même,
Il se retrouve toujours.

Mais celui qui du Seigneur
Entend la voix qui l'appelle,
S'il est conduit par le cœur,
Il ne peut qu'être fidelle ;
Comment peindre son bonheur ?

Pour fuir des biens suborneurs,
Le premier effort lui coûte ;
Mais ranimant ses ardeurs,
S'il est constant dans sa route,
Les épines sont des fleurs.

Dès qu'il peut se renfermer
Au sein d'une solitude,
Quelle paix vient le charmer !
Il n'a de soins & d'étude,
Que de prier & d'aimer.

Fidelle à s'entretenir
Avec son Dieu qu'il adore,
Il conçoit dans l'avenir
Un bonheur plus pur encore,
Qui ne doit jamais finir.

Qu'il meure, il verra s'ouvrir
Notre céleste patrie :
Quand cet espoir vient s'offrir,
Ah! quel fardeau que la vie !
Mais l'amour sait tout souffrir.

Le Moi *toujours renaissant. Moyens de le détruire.*

Pour m'unir mieux à cet Etre suprême,
Source de vie, astre de mes beaux jours,
Je veux en vain renoncer à moi-même,
Hélas! le *Moi* se reproduit toujours.

De mes devoirs j'étends encor la chaîne
Par des excès prompts à se divulguer :
Est-ce ferveur? Non, l'ardeur qui m'entraîne,
N'est que le *Moi* qui veut se distinguer.

Le *Moi*, lui-même, avec éclat publie
Ce qui l'abaisse, & n'en est que plus vain :
Mais quel dépit, quand ce qui l'humilie
Est par malheur l'ouvrage du prochain!

Sur ses défauts, j'aime à plaindre mon frère :
Et ses vertus, j'aime à les ignorer :
C'est que le *Moi*, jaloux ou trop sévère,
Ne veut point voir ce qu'il faut admirer.

C'est bien le *Moi*, qui cessant de lui plaire,
Contre le monde éclate avec courroux,
Et va chercher dans un lieu solitaire,
Non la vertu, mais à fuir des dégoûts.

Aux gens de bien j'apprens, & j'en soupire,
Qu'*Arons* n'a plus ces mœurs qu'on admiroit;
Ainsi le *Moi*, qu'un zèle aveugle inspire,
Tourne en scandale un mal qu'on ignoroit.

Funeste excès du zèle qui m'anime !
Pour le pécheur il me rend inhumain.
Erreur du *Moi*, qui par haine du crime,
Sans le savoir, hait aussi le prochain.

Je goûte peu les leçons de sagesse,
Que sans nul art, m'offre un solide Ecrit :
Voilà le *Moi*, qui par délicatesse,
N'aime le vrai qu'en faveur de l'esprit.

Mais quel moyen d'éteindre la puissance
De ce tyran qui se masque & séduit !
Zèle éclairé, foi, simple obéissance,
Par ces vertus, le *Moi* sera détruit.

Le véritable Bonheur.

De tous les biens que tu nous donnes,
Le bien qui sait le mieux charmer,
Ce n'est ni l'or, ni les couronnes,
Mon Dieu, c'est le don de t'aimer.

Oui, je le sens, ta voix m'appelle.
Qui peut m'arrêter un moment ?
Tu m'as fait une ame immortelle,
Pour t'aimer éternellement.

De ton amour, de ta clémence,
Bien loin de vouloir abuser,
Je crains autant que ta vengeance
L'injustice de t'offenser.

Je te servirois par contrainte !
Pour tant de bonté quel retour !
Ah ! si je dois sentir la crainte,
C'est celle qui naît de l'amour.

Tu veux éprouver ma constance,
Ma peine est un nouveau bienfait.
Eh ! peut-on appeler souffrance
Ce qui rend l'amour plus parfait ?

De ce feu divin qui m'anime,
En vain je veux peindre l'ardeur :
Ah ! que foiblement on exprime
Ce qui remplit si bien le cœur !

Misères de l'amour profane. Félicités de l'amour divin.

Ah ! quels transports ravissans !
Quel amour je ressens !
Toujours mêlés d'inquiétude,
Monde, tes vains plaisirs lassent bientôt le cœur.
Aimer Dieu, c'est le seul bonheur
Qui s'augmente par l'habitude.
Ah ! quels transports ravissans !
Quel amour je ressens !

Amans, dans votre ivresse extrême,
Vous pouvez de l'absence éprouver le tourment.
En aimant Dieu bien tendrement,
On trouve par-tout ce qu'on aime.
Ah ! quels transports ravissans !
Quel amour je ressens !

Profanes cœurs, vos sacrifices,
Vos plaisirs enchanteurs sont suivis des dégoûts:
Nos peines sont des biens pour nous;
Jugez du prix de nos délices.
Ah! quels transports ravissans!
Quel amour je ressens!

Toujours plus tendre & plus fidelle,
THÉRÈSE dans son cœur nourrit ce feu charmant.
Ah! que ne puis-je incessamment
Dire avec autant d'ardeur qu'elle:
Ah! quels transports ravissans!
Quel amour je ressens!

Paraphrase de ce vers tiré de la Glose de sainte Thérèse :

Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir *.

DITES-MOI, ma vie,
Pourquoi durez-vous?
Mon ame ravie
Cherche un bien plus doux.
Le plus cher partage
Est quand vous cessez.
Mon pélerinage,
Que vous me lassez!

De notre jeunesse
Quels sont les beaux jours!

* Traduit de l'Espagnol par M. *de la Monnoye*. Voyez ses Œuvres.

Une folle ivresse
En remplit le cours.
Dans l'hiver de l'âge
Nos cœurs sont glacés.
Mon pélerinage,
Que vous me lassez!

Des défauts des autres
Notre œil effrayé
N'est sur tous les nôtres
Ouvert qu'à moitié.
Pour nous un nuage
Les tient éclipsés.
Mon pélerinage,
Que vous me lassez!

On fuit la mollesse
Avec vanité;
On prend sa paresse
Pour tranquillité.
Sur notre passage
Quels pieges dressés!
Mon pélerinage,
Que vous me lassez!

Foiblement fidèle
Aux devoirs prescrits,
On suit, plein de zèle,
Ceux qu'on a choisis.
Sur ce cher ouvrage
Nos yeux sont fixés.
Mon pélerinage,
Que vous me lassez!

Pour moi ces délices
N'ont plus rien de doux;
Pour des sacrifices
Je prends mes dégoûts.
Qui croît être sage,
Ne l'est pas assez.
Mon pélerinage,
Que vous me lassez !

De nos cœurs fragiles
Voici les portraits;
Des vertus stériles,
Des défauts parfaits:
D'un affreux naufrage
Toujours ménacés.
Mon pélerinage,
Que vous me lassez !

Mystère du Buisson ardent.

D'UNE énigme céleste
Perçons le sens obscur:
Lorsqu'à Moïse un Dieu se manifeste,
C'est au travers d'un feu brillant & pur.

Merveille, qui des ames
Condamne la tiédeur!
Aimons, brûlons des plus ardentes flammes,
Si nous voulons voir un jour le Seigneur.

Comptons pour rien le reste,
C'est Dieu qu'il faut chérir.

Le monde, hélas! est un buisson funeste,
Qui nous le cache au lieu de nous l'offrir.

Amour inaltérable,
Descens, habite en moi.
Ah! trop souvent ce buisson redoutable
Vient se placer entre mon cœur & toi.

Buisson, où tant d'épines
Se cachent sous les fleurs,
Fuis, cède enfin à ces clartés divines,
Sources d'amour, vrai trésor de nos cœurs.

Le Don de souffrance.

QUELS sont les maux que j'endure,
O mon Dieu, que de bonté!
Le corps est à la torture,
Et l'esprit est enchanté.
Oui, mon cœur plein d'espérance
D'obtenir des biens parfaits,
Voit dans le don de souffrance
Le plus cher de vos bienfaits.

Dans la route la plus sainte
Nous marchons à pas glissans;
Exposés, cruelle crainte!
Aux prestiges de nos sens:
Mais quand leur pouvoir funeste
Cède au poids de la douleur,
L'erreur fuit, la vertu reste,
Dieu seul a tout notre cœur.

Si par les sons de sa lyre,
De *Saül* consolateur,
David balançoit l'empire
Du démon, de la douleur :
O merveille bien plus grande !
Graces au Dieu que je sers,
C'est ma douleur qui commande
Aux puissances des Enfers.

Jour si pur sous un nuage,
Nuit dont naîtra la clarté,
Malheur qui n'est qu'un passage,
Bonheur dans l'éternité :
Durez, ô peines amères !
Arrachez mes tendres pleurs :
Ah ! ces ronces salutaires
M'offrent d'immortelles fleurs.

Il faut aimer pour comprendre
Quelle est ma félicité :
Plus j'ai de graces à rendre,
Plus je me sens tourmenté.
Pourrois-je appeler supplices
Des maux que change ma foi
En autant de sacrifices
Au Dieu qui souffrit pour moi !

Sentimens qu'inspire une retraite champêtre.

Eloignez-vous, vain spectacle du monde,
A votre éclat je préfère ce lieu :
Asile heureux ! dans une paix profonde
Mon ame vient s'y remplir de son Dieu.

Lorsqu'au matin, sous ces rians feuillages,
De mille oiseaux j'entends les doux concerts,
Mon cœur me dit qu'ils chantent les ouvrages
Et la bonté de ce Dieu que je sers.

Près d'un troupeau, ce Pasteur qui s'empresse,
Des loups cruels brave ainsi les fureurs :
A son exemple il faut veiller sans cesse,
Pour me sauver de mes propres erreurs.

Ce clair ruisseau suivra toujours sa pente,
J'aime à le voir, il m'instruit dans son cours.
Oui, c'est ainsi que d'une ame constante,
Vers vous, mon Dieu, je dois marcher toujours.

Comme aux regards d'une aurore nouvelle,
Ces prés plus beaux, de fleurs sont revêtus :
Ici mon ame, à la voix qui l'appelle,
Doit s'enrichir de nouvelles vertus.

Suivons d'un Dieu les volontés suprêmes,
Sa main puissante est notre unique appui ;
Ouvrons les yeux, & lisons dans nous-mêmes,
Tout nous l'annonce & nous ramène à lui.

Il fait briller cet astre dont les flammes
Parent les Cieux, nous donnent de beaux jours.
Bonté plus grande! Il a formé nos ames
Pour le connoître & pour l'aimer toujours.

La Loi de Grace.

TRISTE esclavage,
Vous cessez,
Les jours d'orage
Sont passés.
Foi triomphante,
O faveur!
La terre enfante
Son Sauveur.

Trompeurs miracles,
Cessez tous;
Menteurs Oracles,
Taisez-vous;
Troupe fidelle,
Le jour luit,
La Loi nouvelle
Vous conduit.

Un Dieu suprême
Vous chérit,
C'est sa voix même
Qui vous dit:
Je vous demande,
Pour retour,
Pour toute offrande,
Votre amour.

Tiédeur involontaire. Fèrveur renaissante.

Du haut de ton Trône enflammé,
En moi daigne descendre ;
Que de tes feux mon cœur charmé,
Sans jamais s'en défendre,
Incessamment soit consumé,
Et renaisse plus tendre.

C'est mourir que d'être en langueur,
Privé de cette flamme.
O Ciel ! j'ai fléchi la rigueur
Du Dieu que je réclame !
Oui, je te sens, ô sainte ardeur !
J'ai retrouvé mon ame.

Les avantages de la Vertu.

Ta beauté m'attire,
C'est à ton empire,
O Vertu ! que je me soumets.
On te représente
Triste & rebutante :
Par ces faux portraits
On défigure tes attraits.
Qui sait te connoître,
Dans son cœur fait naître
Ce bonheur d'aimer,
Que l'esprit ne peut exprimer.

Beautés passagères,
Douceurs mensongères,
Votre éclat m'avoit enchanté.
O charme du monde !
Malheureux qui fonde
Sa félicité
Sur votre fausse volupté.
Oui, dans un beau songe
Votre erreur nous plonge;
Mais que ce sommeil
Est suivi d'un affreux réveil !

La gloire de plaire
Est l'unique affaire
Qui remplit notre espoir trop vain :
Par des traits critiques,
Des mots ironiques,
D'un ton de dédain,
On blesse son triste prochain.
Mais la mort s'avance,
L'Enfer récompense,
Par des feux cuisans,
Ces bons mots trouvés si plaisans.

Quand même notre ame
Seroit une flamme
Dont la mort borneroit le cours,
Oui, je voudrois vivre,
Vertu, pour te suivre :
Ton divin secours
Seul nous assure de beaux jours.
Pour l'ame immortelle,
Quel guide fidelle !
Il la fait aimer
Du Dieu qui daigna la former.

Imitation d'une Lettre de Saint Jérôme.

QUOI! même en ces retraites
Où je viens te fuir,
Monde, tu m'inquiètes
Par ton seul souvenir?
Descendez, flamme céleste,
Rompez le reste
D'un charme séducteur:
Triomphez, flamme céleste,
Brûlez mon cœur.

En condamnant la chaîne
Qui sut m'engager,
Je confonds dans ma haine
Le plaisir d'y songer.
Descendez, flamme céleste,
Rompez le reste
D'un charme séducteur:
Triomphez, flamme céleste,
Brûlez mon cœur.

A mon Dieu, dès l'aurore,
Mes pleurs j'offrirai,
Et dans la nuit encore
Mille fois je dirai:
Descendez, flamme céleste,
Rompez le reste
D'un charme séducteur:
Triomphez, flamme céleste,
Brûlez mon cœur.

Mais

Mais quel trait de lumière
Chasse mon erreur !
Ma constante prière
A touché le Seigneur.
Je te sens, flamme céleste,
Tu romps le reste
D'un charme séducteur :
Pour jamais, flamme céleste,
Remplis mon cœur.

Cette clarté si pure,
La paix de ce lieu,
Cette simple nature,
Tout nous ramène à Dieu.
Je te sens, flamme céleste,
Tu romps le reste
D'un charme séducteur :
Pour jamais, flamme céleste,
Remplis mon cœur.

Que le monde m'ennuie !
Mes yeux sont ouverts,
La douceur de la vie
N'est que dans ces déserts.
Je te sens, flamme céleste,
Tu romps le reste
D'un charme séducteur :
Pour jamais, flamme céleste,
Remplis mon cœur.

Foibles sacrifices. Récompenses infinies.

DANS l'âge des erreurs,
Où l'exemple du vice,
Par des chemins de fleurs,
Nous mène au précipice :
Fuir tout autre délice
Que d'aimer le Seigneur,
Ce n'est point sacrifice,
C'est trouver le bonheur.

Quel charme il fait sentir
A des ames fidelles !
Les maux qu'il fait souffrir
Sont des bienfaits pour elles :
Tant d'épines cruelles,
Pour qui sait le servir,
Sont des sources nouvelles
D'amour & de plaisir.

Pour de trompeurs objets
Fuyons-nous la sagesse ?
Le remords suit de près
Le charme de l'ivresse :
Un faux bien n'intéresse
Que pour nous mieux trahir ;
Notre propre foiblesse
Suffit pour nous punir.

Sous le joug du Seigneur,
Bien loin de me défendre
Du charme qu'en mon cœur
Sa bonté vient répandre :

J'aime, il daigne m'entendre,
Il exauce mes vœux ;
C'est l'amour le plus tendre
Qu'il rend le plus heureux.

Si, pendant tout le jour,
J'implore sa puissance,
Il paye mon amour
Par ma persévérance :
Quelle reconnoissance
Peut m'acquitter jamais ?
Mon Dieu me récompense
Des présens qu'il m'a faits.

Vœux dignes d'une Ame vraiment chrétienne.

GRAND Dieu ! source féconde
Et d'amour & de foi,
Qu'aucun Mortel au monde
Ne t'aime plus que moi !

Quand l'esprit seul décide
Notre essor vers les Cieux,
Hélas ! le foible guide !
Le cœur conduit bien mieux.

Comme aux jours de l'enfance,
Destinés à fléchir,
N'ayons d'autre science
Qu'aimer & qu'obeir.

Tout joug, loin d'être rude,
S'adoucit chaque jour :
La douce servitude,
Quand on sert par amour !

Que le jour prêt d'éclore,
Me retrouve t'aimant;
Que, jusqu'à l'aurore,
Je t'aime incessamment.

Toujours, par ta présence,
Mon Dieu! viens m'enflammer;
Qu'enfin mon existence
Ne soit que de t'aimer.

Peines & consolations des Ames justes.

QUEL état pour un cœur, grand Dieu, qui vous implore,
Lorsque par son penchant ses vœux sont traversés!
Quoi! toujours en péril il faut combattre encore,
En suivant les sentiers que vos Saints ont tracés.

Inspiré par l'amour, charmé d'être fidelle,
Mon cœur sent quelquefois que vous le remplissez;
Mais souvent, malgré lui, différence cruelle!
En s'élevant vers vous, ses transports sont glacés.

Ah! du moins, triste nuit, langueur insupportable,
S'il faut vous éprouver, passez rapidement:
Quel tourment de penser que Dieu seul est aimable,
Et de sentir, hélas! qu'on l'aime foiblement!

Hâtez-vous, revenez, amour, divine flamme;
Sans vous mon cœur succombe aux craintes, à l'ennui.
Oui, Dieu seul est l'auteur, le charme de notre ame:
Comment passer un jour, un instant loin de lui?

Ah! les Cieux sont ouverts, mon Dieu m'est favorable;
Cet astre de mes jours me perce de ses traits:
Il enflamme mon cœur, bonheur inexprimable!
Tous mes vœux sont remplis, j'aime plus que jamais.

État d'une Carmelite.

L'Esprit paisible,
Et le cœur sensible,
Chaque jour notre asyle à nos yeux s'embellit :
Nos loix austères
Nous en sont plus chères ;
L'amour nous les dicta, l'amour les accomplit.

Vers vous, Seigneur,
La tendre ardeur
Dont notre ame est remplie,
L'enlève & nous lie
Par un nœud charmant :
La douce vie
Qu'on passe en vous aimant !

L'esprit paisible,
Et le cœur sensible,
Chaque jour notre asyle à nos yeux s'embellit :
Nos loix austères
Nous en sont plus chères ;
L'amour nous les dicta, l'amour les accomplit.

Pour le Prochain, douceur, tendresses ;
On aime, on admire, on vante ses vertus :
Voit-on ses foiblesses ?
On craint d'en avoir encore plus.

L'esprit paisible,
Et le cœur sensible,
Chaque jour notre asyle à nos yeux s'embellit :
Nos loix sévères
Nous en sont plus chères ;
L'amour nous les dicta, l'amour les accomplit.

Véritable retour vers Dieu.

HABITANS de la terre,
Quel Dieu vous offensez !
S'il lance son tonneire,
Ingrats, vous périssez.

Sa puissance suprême
Embrasse l'Univers ;
Il parle, à l'instant même
L'impie est aux Enfers.

Enfin, le repentir de votre ame s'empare,
Le Ciel devient plus doux, vos vœux sont entendus ;
Mais ne vous flattez pas, les coups qu'il vous prépare
Ne sont, hélas ! que suspendus.

Hé quoi ! votre ame n'est atteinte
Que de l'effroi mortel qu'inspire son courroux !
Quel foible hommage que la crainte !
Est-ce le seul tribut qu'il exige de vous ?

Que votre cœur demande votre grace,
Aimez, aimez ce Dieu plein de bonté :
Un seul instant d'amour efface
Un siècle d'infidélité.

Ah ! quel trésor que cet amour sincère !
A quel bonheur il vous fait parvenir !
Vous retrouvez un tendre père
Dans un Dieu qui devroit punir.

Que votre cœur demande votre grace,
Aimez, aimez ce Dieu plein de bonté ;
Un seul instant d'amour efface
Un siècle d'infidélité.

LES
ABDERITES,
COMÉDIE.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIERE.

MADAME,

Le sort heureux de cette Comédie est un enchaînement des bontés de Votre Altesse Sérénissime, *dont je ne saurois assez lui rendre graces. Faite uniquement dans l'espérance qu'elle seroit représentée devant vous,* MADAME, *elle a paru attirer de la part de* Votre Altesse Séré-

NISSIME, un suffrage auquel je dois sans doute la prévention avantageuse qui l'a fait désirer & recevoir favorablement au Théâtre de la Cour : & vous m'accordez enfin, par l'honneur de vous la dédier, la gloire de vous en renouveler publiquement l'hommage. J'éprouve avec une profonde reconnoissance que le zèle peut être aussi bien récompensé que le mérite ; mais ce même zèle, animé par les bontés de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *ne pourroit-il pas se plaindre des bornes qu'elle lui impose? Il vous a déplu dans la seule représentation que vous avez permise du Prologue de cette Pièce, parce qu'il a osé vous parler de vous-même. On n'a que des vérités flatteuses à vous faire entendre, & vous n'aimez pas qu'on vous en entretienne : cependant ces graces de l'esprit, cette douceur de caractère, toutes ces qualités, si heureusement rassemblées dans Monseigneur le Comte* DE CLERMONT, *& que mon devoir (pour le bonheur de ma vie) me met tous les jours plus à portée de connoître, vous les entendez vanter avec plaisir, sans songer que, ressemblant, comme il fait, par un grand nombre de traits, à son auguste Mère, toutes les*

louanges qu'il mérite sont autant d'éloges pour elle. Voilà donc une carrière que vous ne pouvez interdire à mon zèle. Cette manière de vous louer, la seule qui vous soit agréable, me donnera chaque jour de nouveaux sujets de vous plaire, & vous fera approuver l'attachement & le très-profond respect avec lequel je suis,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MADAME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

DE MONCRIF.

PERSONNAGES.

THALIE.

VÉNUS.

PROLOGUE.

THALIE, VÉNUS.

THALIE.

Je verrois sans émotion
Mes talens décriés, & ma gloire avilie?
Comment! on traite de folie
La plus sage occupation,
L'art de jouer la Comédie?
Ah! vous voilà, Vénus?

VÉNUS.

Eh! qu'avez-vous, Thalie?

THALIE.

Du dépit.

VÉNUS.

Du dépit! Vraiment
Vous en parlez modestement;
Vous me paroissez en furie.

THALIE.

Vous ignorez apparemment
L'affront sanglant qu'on va me faire.
Je parus autrefois dans la ville d'Abdère:
Ses habitans, d'abord gens de goût & charmans,
Enchantés de mes agrémens,
Firent de déclamer leur principale affaire.

Aujourd'hui sur la Scène, hélas ! le croiriez-vous?
Contre moi l'injustice éclate sans limites ;
Mes antiques Sujets, ces heureux Abdérites,
Parce qu'ils m'adoroient, sont mis au rang des fous.

VÉNUS.

Ce jugement doit-il vous causer des alarmes?
Un éloge pour vous est une trahison.
Prouver qu'on vous chérit jusqu'à la déraison,
C'est vous accréditer, c'est illustrer vos charmes.

THALIE.

Mon règne fleurissoit, j'avois l'espoir flatteur
De voir chaque mortel amoureux de Thalie,
Tour-à-tour avec zèle acteur ou spectateur :
Peut-on mieux partager sa vie?
Mais quels tristes revers ! J'ai de nouveaux Sujets
Qui me trahissent sans scrupule ;
Eux-mêmes à l'envi tournent en ridicule
Tous les dons que je leur ai faits.

VÉNUS.

Eh bien ! de ces ingrats il faut punir l'outrage.

THALIE.

Dois-je de mes talens leur ôter le partage ?

VÉNUS.

Non : vengez-vous plutôt par de nouveaux bienfaits ;
Dans ce jour même il faut que votre art les inspire
Plus heureusement que jamais.
Ils étendront vos droits en croyant les détruire,
Et vous les punirez par leurs propres succès.

Vous pouvez acquérir la gloire la plus belle:
Une Divinité, plus puissante que nous,
Qui sert aux Graces de modèle,
Consent à voir ces jeux préparés malgré vous.
Vous l'éprouverez, sa presence,
Et ses applaudissemens
Furent toujours des plus parfaits talens
La source & la récompense;
Au plaisir de l'admirer,
Sans effort toujours fidelle,
On se voit effacer par elle,
On ne sauroit en murmurer:
Le sort a pris soin de l'orner
D'un charme dans l'esprit & dans le caractère,
Qui nous force à lui pardonner
D'avoir mieux que nous l'art de plaire.

THALIE.

Ah! que vous m'inspirez l'ardeur de réussir!
La Pièce est préparée; allons, qu'elle commence:
Mais contre les Acteurs il faut me secourir;
Les applaudir fera leur peine & ma vengeance:
Vous ne sauriez trop les punir.

ACTEURS.

NICANDRE, premier Sénateur d'Abdère.

ANAXIMÈNE, } Collègues de Nicandre.
PHORBAS, }

MIRTO, Femme de Nicandre.

CARITE, Fille de Nicandre & de Mirto, promise à Lisis.

LISIS, jeune Citoyen d'Abdère, Amant de Carite.

ARISTÈME, Abdérite, Amoureux de Carite.

TERGALION, Envoyé de Sardis.

DROMON, Valet de Lisis.

UN ESCLAVE de Nicandre.

La Scène est à Abdère, dans un vestibule de la maison de Nicandre, où le Sénat s'assemble.

LES

LES ABDÉRITES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIS, DROMON.

LISIS.

MAIS, Dromon, es tu fou?

DROMON.

J'en ai tout l'air, d'accord;
Mon récit, j'en conviens, a l'entière apparence
De la plus haute extravagance;
Je vous fais cependant un fidèle rapport.

LISIS.

Réponds, mais nettement; la lettre
Qu'à Nicandre il falloit remettre....

DROMON.

Votre billet à Nicandre est rendu.

LISIS.

Eh bien! qu'a-t-il répondu?

DROMON, *prenant le maintien des Personnages tragiques.*

Il se campe d'abord... Dans cette contenance,
Très héroïquement il glisse quatre pas;
Il se balance un peu, mais avec élégance,
Et me dit d'un grand ton, en faisant de beaux bras:
Seigneur, concevez-vous l'horreur qui me possède?
Un monstre: Ah! quel époux pour ma fille Andromède!

LISIS.

Va dormir, va.

DROMON.

Je veille, & parle de bon sens.

LISIS.

L'ivresse quelquefois met dans l'esprit des gens
Une bizarre rêverie.

DROMON.

Ah! que si je l'osois, je serois en furie!
Comment, Seigneur, j'aurai raison
Pour la première fois peut-être de ma vie,
Et n'en jouirai pas? . . . .

LISIS.

En bonne foi, Dromon,
Dis-moi quelle vapeur t'a troublé la mémoire?

DROMON.

Ecoutez sans émotion,
Et, malgré vous, vous m'allez croire.
Comment aurois-je oublié
Que, dès le grand matin, chagrin, estropié,
Je suis à votre suite arrivé dans Abdère,
Où tout dormoit tranquillement,
Où je pestois contre vous de colère,
De n'en pouvoir faire autant?

LISIS.

Fort bien!

DROMON.

Je compte exactement.
Impatient, comme à votre ordinaire,
Ne m'aviez-vous donc pas envoyé brusquement
Chez votre futur beau-père,
Chez Nicandre? Avouez . . . .

LISIS.

Qui te dit le contraire?

DROMON.

Ecoutez-moi toujours : chez Nicandre arrivé,
N'ai-je pas d'abord trouvé
Mirto, son épouse si chère,
Qui m'a reçu d'un air plein de bonté?
L'agréable caractère!
Elle auroit la docilité
De parler un an sans se taire.

LISIS.

Après.

DROMON.

Voici le vrai nœud de l'affaire.
Lorsqu'à Nicandre enfin je me suis présenté,
Je ne mens pas d'un mot, il étoit ajusté :
Il m'a parlé d'une manière
Véritablement singulière,
Pour soutenir la gravité
D'un premier Magistrat d'Abdère.

LISIS.

Ah! te voilà dans ta chimère.

DROMON.

Comme je vous ai dit, marmotant de grands mots,
Il étoit transporté d'une plaisante ivresse;
Tantôt il me traitoit de *Vainqueur*, de *Héros*,
Et le moment d'après il m'appeloit *Princesse*.

LISIS.

Pauvre Dromon! cerveau pour jamais éventé!

DROMON.

Seigneur, j'ai pour garant, outre ma probité,

Mirto sa femme, & sa fille Carite.
Ah! les voilà, quelle félicité!
Vous l'allez voir, la vérité
Est ma vertu favorite.

SCÈNE II.

MIRTO, CARITE, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

CARITE.

Maman, c'est Lisis, je le vois.

LISIS.

(A Carite.) *(A Mirto.)*
Je vous retrouve enfin. De grace, apprenez-moi ...?

MIRTO.

J'ai bien à vous conter. Sans doute
Vous arrivez apparemment?

LISIS.

(A Mirto.) *(A Carite.)*
Oui. Mon cœur ...

MIRTO.

Mais enfin, dites-moi donc comment
Vous vous trouvez dans votre route?
Vos affaires, votre santé,
En êtes-vous content? Tout a-t-il bien été?
Dites-moi, dites-moi, car j'aime à vous entendre:
Vous avez tant d'esprit! vous allez donc m'apprendre
Ce que vous avez fait, étant absent d'ici;
Et vous n'omettrez rien, car je le veux ainsi.

LISIS.

Eh bien ...

MIRTO.

Parlez, parlez; vous concevez sans doute
L'intérêt que j'y prends? Commencez donc, j'écoute...
Mas je veux des détails; vous n'aviez pas quatre ans,
Je vous aimois déjà.

LISIS.

Je...

MIRTO.

Dès ce même tems,
Certes, je méditois de vous faire mon gendre,
Si jamais j'avois des enfans:
Oh! la raison en vous ne s'est pas fait attendre.
Eh bien! tenez, la mienne aussi
Etoit toute prématurée.
J'étois, dès le berceau, paisible, modérée,
Circonspecte, chacun vous le diroit ici:
Enfin vous voilà donc? Vous voilà, Dieu merci.

LISIS.

J'ai bien à vous parler.

MIRTO.

Parlons, point de mystère.

CARITE.

Lisis?

LISIS.

Ecoutez un récit
Que ce maraud vient de me faire.

CARITE.

Vous parlez toujours à ma mère;
Vous ne m'avez encor rien dit.

LISIS.

Je soupire, je crains; c'est vous parler, Carite.
(*A Mirto.*)
Madame, éclaircissez un doute qui m'agite.
Est-il vrai que Nicandre?...

MIRTO.

Ah ! je vous vois venir :
Je vais vous le conter, la chose est ridicule,
Extravagante, folle, il faut en convenir ;
Mais je sais que je puis vous parler sans scrupule.
Ces jours passés, j'en suis toute en fureur encor :
Hélas ! comme le Ciel de nos destins dispose !
Mon époux : mais pour mieux vous raconter la chose,
Reprenons de plus loin. Du tems de l'âge d'or . . .

LISIS.

Eh ! Madame, par grace, enfin, daignez m'apprendre
Si ce que l'on dit de Nicandre . . .

MIRTO.

Oui, depuis votre éloignement,
Un charme de la Thessalie,
Car cela ne se peut sans un enchantement,
L'a fait passer en un moment
De la raison à la folie.

DROMON, *à part.*

Dromon est un ivrogne.

LISIS *fait signe, & Dromon se retire.*

Ah ! quel évènement !
Nicandre étoit la raison même :
Tourner à la folie, & dans si peu d'instans !

CARITE.

Jugez s'il est dans son bon sens,
Il ne veut plus que je vous aime.

LISIS.

Quel excès ! Que m'apprenez-vous ?

MIRTO.

Il s'est engoué d'Aristème :
De ma fille, peut-être, il en fera l'époux.

CARITE.

Je ne voudrai que vous.

LISIS.

Que devient sa parole ?
Entre nous tout est concerté.

MIRTO.

Depuis l'enchantement dont il est tourmenté,
Le reste lui paroît frivole.

LISIS.

Quoi ! de la République un premier Magistrat !
Nicandre, à nous régir homme si nécessaire !
Son malheur, s'il est su, fera bien de l'éclat.

MIRTO.

Bon ! hors nous sa manie ici n'étonne guère,
Presque tous les cerveaux d'Abdère
Sont en aussi mauvais état.

LISIS.

Voici bien un autre mystère !

MIRTO.

Ah ! c'est une contagion.
Oui, j'en reviens toujours à ma réflexion :
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire.
Tenez, voici l'occasion
De cette malédiction,
Dont Abdère jamais n'avoit connu d'exemple.
Des Etrangers, dans le Cirque, un matin,
Dressèrent à nos yeux une espèce de Temple :
L'espace n'étoit pas fort ample ;
Mais leur art les servit si bien,
Qu'ils fascinèrent notre vue.
Nous vîmes un Palais d'une immense étendue,
Puis des monts, des rochers, & puis de vastes mers ;
Un Dragon en sortit, qui jettoit dans les airs,

J'en ai l'ame encor toute émue,
Des torrens de feux & d'éclairs.
Enfin, ces Etrangers, conservant leurs visages,
Mais ayant certain vêtement,
Nécessaire sans doute à cet enchantement,
Devinrent tout-à-coup d'étonnans personnages:
C'étoient des Dieux & des Héros;
Ils l'étoient en effet: car avec certains mots,
Dont ils frappèrent nos oreilles,
La crainte ou le respect, la joie ou la douleur,
A leur gré se glissoit au fond de notre cœur.
Dans ces dangereuses merveilles,
Mon esprit sagement se sentit alarmer.
Je ramenai Carite, & je fus m'enfermer,
Pour ne point voir choses pareilles.

CARITE.

J'en partis à regret; on y parloit d'aimer.
Un de ces Enchanteurs, son nom étoit *Persée*,
Je m'en souviendrai plus d'un jour;
Il aimoit Andromède, & lui parloit d'amour:
Vous me veniez toujours dans la pensée.
Tout ce qu'il exprimoit me paroissoit si doux.
Pour mes yeux c'étoit lui, pour mon cœur c'étoit vous.

LISIS.

Cette naïveté la rend plus adorable.
Carite, croyez-moi, mieux que ces Enchanteurs,
Vous possédez l'art admirable
De vous assujettir les cœurs.

MIRTO.

Vraiment vous ignorez la suite épouvantable
Du pouvoir de ces Démons-là:
Je ne sais de leur voix quel charme s'exhala;
Mais depuis, chacun dans Abdère,

Est à les imiter sans relâche occupé;
On ne connoît plus d'autre affaire :
Nicandre, mon époux, & je m'en désespère,
De la contagion paroît le plus frappé.

LISIS, *à part.*

Je vois quelle est sa maladie.
On ne connoissoit point ici la Comédie,
A la jouer on passe jour & nuit.
Dissipez ces frayeurs, perdez votre tristesse;
Cette puissance enchanteresse,
Dont la nouveauté vous séduit,
N'est qu'une ingénieuse adresse
Pour corriger le cœur, pour embellir l'esprit :
Les plus sages peuples de Grèce,
De ces utiles jeux font leur plus grand plaisir.

CARITE.

Ah! que vous me plaisez! Nous pourrons en jouir.
J'avois grand'peine à les haïr;
Ils parlent si bien de tendresse.

MIRTO.

Bon, des jeux! Ces jeux rendent fous :
A les représenter tout Abdère s'applique :
Et pour s'en occuper, mon insensé d'époux
Néglige la chose publique,
Et tous les devoirs de chez nous.

LISIS.

Mais quoi! Phorbas, Anaximène,
Ses Collègues, chargés, comme lui, de l'état?...

MIRTO.

Bon! Phorbas est un sot, Anaximène un fat,
Que la même fureur promène.
Sur ce que Nicandre prescrit,

Phorbas est sans cesse en extase :
Et répétant toujours, mot pour mot, ce qu'on dit,
Pourvu qu'il retourne la phrase,
Il se croit un fort bel-esprit.

LISIS.

D'accord.

MIRTO.

Anaximène est tout art, tout étude;
Il a tout le maintien de certains vieux portraits;
Chaque geste est une attitude;
Courant après l'esprit qu'il n'attrape jamais;
C'est toujours avec tant d'apprêts,
Qu'il vous dit une platitude.

LISIS.

Ah! les voilà tous trois

MIRTO.

Je vais faire un éclat.
Tenez, mon époux est-il sage?
Oh! cela fait pleurer, les voir en cet état.

LISIS.

Moitié Comédien, & moitié Magistrat,
Peut-il porter ce bizarre équipage
Dans ce lieu même où se tient le Sénat?

MIRTO.

Je vais . . . Vous allez voir.

LISIS.

Eh! point de pétulance;
Croyez-moi, la patience
Sert bien mieux que le courroux.
(*A Carite.*) (*A Mirto.*)
Fiez-vous à mon cœur. Fiez-vous à mon zèle.
Je vais joindre Nicandre, & ramener à nous . . .

CARITE.

Ramenez, revenez; Lisis, dépêchez-vous.

MIRTO, *s'en allant.*

O Minerve! de mon époux
Retournez un peu la cervelle.

SCÈNE III.

LISIS, NICANDRE, PHORBAS, ANAXIMÈNE.

LISIS, *à Nicandre.*

SEIGNEUR, rien ne doit plus enfin vous arrêter;
Que bientôt le bonheur de me voir votre gendre . . .

NICANDRE.

Adieu, Lisis.

LISIS.

J'ose prétendre.

NICANDRE.

Pour les soins de l'Etat, il me faut vous quitter.

LISIS.

Sur une scène tragique
Je venois vous consulter.

NICANDRE, *avec complaisance.*

Sur une scène? Eh bien! la République,
Le Conseil achevé, pourra vous écouter.

SCÈNE IV.

NICANDRE, PHORBAS, ANAXIMÈNE.

NICANDRE, *assis entre les deux autres Sénateurs, & regardant Lisis qui sort.*

C'EST un bon Citoyen, il n'est pas sans mérite.
Qu'en dit Phorbas?

PHORBAS, *avec enthousiasme, & regardant Nicandre avec complaisance.*

Fort bien, très-bien.

(*Avec confiance, & se rasseyant.*)

Du mérite, il est vrai. Mérite & Citoyen!

ANAXIMÈNE, *avec emphase.*

Sans la frivolité, sans l'erreur qui l'agite
D'accroître ses honneurs, son crédit & son bien,
Nous en ferions, je pense, un grand Comédien.

PHORBAS, *à Nicandre.*

Le croyez-vous?

NICANDRE.

Sans doute.

PHORBAS, *d'un air fin.*

Il joûroit bien, je pense.

NICANDRE.

Des rôles entre nous il faut fixer le choix.

ANAXIMÈNE.

Je ferai les Héros.

NICANDRE.

Moi, j'ai choisi les Rois.

(*A Phorbas.*)

Vous, Seigneur?

PHORBAS.

Les Amans, & c'est par convenance.

NICANDRE.

Fort bien. Mais à propos, il est tems de peser
Un intérêt qui paroît d'importance.
L'Envoyé de Sardis attend son audience.
Il vient, dit-on, nous proposer
Un Traité de Commerce.

ANAXIMÈNE.

Il faudra qu'il diffère :
Un autre objet a droit de nous intéresser.
Nous avons un Théâtre à faire,
Et bien des Acteurs à dresser.

PHORBAS.

Il m'enchante ! A dresser, & le Théâtre à faire ?

UN ESCLAVE.

L'Envoyé de Sardis se présente . . .

ANAXIMÈNE.

Un moment.
Faut-il le recevoir dans cet ajustement ?

NICANDRE.

Peut-on être plus décemment
Qu'en habit de Tragédie ?
(*A l'Esclave.*)
Allez, qu'il vienne.

PHORBAS, *à l'Esclave.*

Allez, il peut venir.

ANAXIMÈNE.

Oui, ce grand appareil doit être à l'avenir
Notre habit de cérémonie.

SCÈNE V.

TERGALION, & les Acteurs de la Scène précédente.

TERGALION, *à part avant de s'asseoir, examinant les trois Sénateurs.*

Que vois-je ! suis-je au Sénat ?
C'est vous qui régissez l'Etat ?

NICANDRE.

Vous voyez les trois Chefs de notre République.
(*Ils s'asseyent tous.*)

TERGALION.

Seigneur, des Sardiens vers Abdère envoyé,
Je viens serrer les nœuds de l'alliance antique,
Que fonda la vertu, qu'affermit l'amitié.

NICANDRE.

Il débite avec grace.

ANAXIMÈNE.

Il a du pathétique.

NICANDRE.

Ah ! qu'il réussiroit à jouer le Tragique !

PHORBAS.

Le Tragique ! Il est vrai qu'il a de certains sons.

TERGALION.

Quoi ! vous m'interrompez ?

NICANDRE.

Nous vous applaudissons.
Poursuivez : tout en vous, Seigneur, nous intéresse.

TERGALION.

Chez les Peuples de l'Univers,
Le commerce toujours amena la richesse :
Respectable Sénat, votre haute sagesse
Connoît de ce grand art les prodiges divers.
Il est tems que Sardis, unie avec Abdère,
De cette ressource si chère,
Fasse naître & fleurir l'avantage assuré.
Mercure, écoute-nous, & qu'un serment sacré . . .

(*Tergalion observe les trois Sénateurs, qui sont distraits, & parlent chacun tout bas, comme s'ils répétoient un rôle, & il continue.*)

Que vois-je ? Quel est ce délire ?
Sénateurs, répondez . . . On ne m'écoute pas.

ANAXIMÈNE, *se levant, regardant l'Ambassadeur sans le voir.*

Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

TERGALION.

On m'outrage ! La Grèce

NICANDRE.

Est trop inquiétée ;
De soins plus importans je l'ai crue agitée . . .
Ce n'est pas là le ton, je me ferois siffler.

TERGALION.

Quel Démon vient donc les troubler ?
(*Regardant Phorbas, qui rêve d'un air attendri.*)
Celui-ci me paroît plus sage.
Que dites-vous, Seigneur, de cet outrage ?

PHORBAS, *déclamant.*

Dans ces tendres instans, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

(Ici les Sénateurs se mettent à déclamer tous trois en même tems, tantôt parcourant le Théâtre, & tantôt s'asseyant, tandis que l'Envoyé de Sardis les observe.)

Ah! lorsque, pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur avoient troublé la paix.

ANAXIMÈNE, *qui a commencé en même tems que Phorbas.*

Vers la gloire élevé d'un vol audacieux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je la ferai aux Dieux.
Héros, votre valeur, rivale du tonnerre,
Vous fait plus que les Rois les maîtres de la terre.

NICANDRE, *qui a commencé en même tems que les deux autres.*

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée;
De soins plus importans je l'ai crue agitée,
Seigneur: & sur le nom de son Ambassadeur,
J'avois dans son dessein conçu plus de grandeur.

(Les trois Sénateurs, en disant les deux derniers vers de leur couplet, marchent vers le fond du Théâtre, baissant un peu la voix.)

TERGALION.

Quel bruit! Que d'impertinences!
Ce Sénat est majestueux.
On ne peut faire avec eux
Qu'un commerce d'extravagances.

(Il sort en les contrefaisant.)

(Les Sénateurs, se rapprochant de la face du Théâtre, se rencontrent nez à nez, & sortent de leur enthousiasme.)

NICANDRE.

NICANDRE.

Quoi ! tandis que nous déclamions,
L'Ambassadeur a quitté l'audience ?

ANAXIMÈNE.

Il a vu que nous répétions,
Il s'est retiré par prudence.

NICANDRE.

Songeons à mettre enfin un Théâtre en état.

ANAXIMÈNE.

Hé bien, je vais dresser un Arrêt du Sénat,
Qui fixera la forme des coulisses.

NICANDRE, *à Phorbas.*

Et vous, Seigneur ?

PHORBAS.

Et moi.

NICANDRE.

Vous pouvez . . .

PHORBAS.

Oui, je puis . . .

NICANDRE.

Aller choisir des fleurs pour coîffer les Actrices ;
J'aurai soin d'ordonner la pompe des habits.

(*Phorbas & Anaximène sortent.*)

SCÈNE VI.

NICANDRE, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Une Troupe, Seigneur, se montre ambitieuse
De vous plaire ; elle vient devant vous débuter.

NICANDRE.

Une Troupe ? Elle est nombreuse
Sans doute ?

L'ESCLAVE.

Ils ne sont qu'un.

NICANDRE.

Un ? Il faut l'écouter.
Cette énigme me cause une surprise extrême.
Que vois je ? C'est Aristème.

SCÈNE VII.

NICANDRE, ARISTÈME.

ARISTÈME.

L'ANNONCE a dû vous troubler,
Et n'en est pas moins croyable.
Quelle découverte admirable,
Seigneur, je vais vous révéler !

NICANDRE.

On m'annonce une Troupe, & je prétends l'entendre.
Sont-ce gens de talens ? Ont-ils de bons Acteurs ?
Allez les avertir. Pourquoi les faire attendre ?

ARISTÈME.

Vous les voyez. Je suis, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Les Actrices & les Acteurs.

NICANDRE.

Vous méritez une statue.

ARISTÈME.

Le projet est hardi ; vous en verrez l'issue :

Une scène ou deux seulement
Vous suffiront pour bien juger du reste.

NICANDRE.

Quel en est le sujet ?

ARISTÈME.

Le moment
Où, sans trop démêler comment,
Iphigénie en pleurs fait reconnoître Oreste.
Vous êtes le Public, songez à vous placer.
Allons, la Troupe est prête.

NICANDRE, *s'asseyant.*

Elle peut commencer.

(Aristème place au milieu du Théâtre, vers la face, une sorte de planche qui a six pieds de haut; il se glisse derrière, & se met une couronne sur la tête.)

ARISTÈME, *sortant de derrière la planche.*

Thoas ! Suis-je Thoas? Je suis Thoas, sans doute;
Ma vertu m'en assure : elle parle, & j'écoute :
Elle me dit... Grands Dieux ! est-il vrai? Quel dessein!
Non, non... Mais pourquoi non? On médite un larcin;
Un Etranger prétend enlever ta statue,
Diane; à nous trahir ainsi l'on s'évertue;
Dès que l'éclat du jour se perdra dans la nuit,
Vers ton autel le traître en secret introduit . . .
Mais à cet attentat j'opposerai l'adresse;
A peine il paroîtra, ton auguste Prêtresse,
Du Temple où le conduisent ses complots suborneurs,
Un poignard à la main, lui fera les honneurs.
Mais le traître, il paroît, cherchons Iphigénie.
Perfide, sois content, on va trancher ta vie.

(Aristème ne fait que passer derrière la planche; il jette sa robe, & se trouve habillé du côté droit en Oreste, & du côté gauche en Iphigénie; il reparoît subitement, & dit les vers suivans en se montrant comme Oreste.)

Oreste, il faut céder, tel est l'arrêt des Dieux.
L'image de Diane, enlevée en ces lieux,
Peut seule rappeller ta raison éclipsée;
Sans cesse les Enfers offrent à ta pensée
Clytemnestre ta mère un poignard dans le sein,
Enfoncé par toi-même, il est vrai, sans dessein.
Cependant... Mais on vient, la Prêtresse s'avance;
Offrons-nous à ses yeux, gagnons sa confiance.

(Aristème ne fait que passer de l'autre côté de la planche, & se montrer tantôt par le côté où il est habillé en femme, & tantôt par celui où il est en homme.)

IPHIGÉNIE, *regardant comme si elle appercevoit quelqu'un.*

Quel est donc ce mortel? Il m'observe, & mon cœur
S'émeut à son aspect de joie & de douleur.

ORESTE.

En la voyant je sens s'élever dans mon ame...

IPHIGÉNIE.

Vous êtes étranger?

ORESTE.

Très-étranger, Madame.

IPHIGÉNIE.

Vous venez dans ces lieux; dites, à quel propos,
Comment?...

ORESTE.

Dans un vaisseau, Madame, & sur les flots.

IPHIGÉNIE.

(A part.) (A Oreste.)
J'aime cette candeur; mais je voudrois connoître
Quel est le lieu, Seigneur, où le sort vous fit naître.

ORESTE.

Argos.

IPHIGÉNIE.

Argos ?

ORESTE.

Argos.

IPHIGÉNIE.

O sort! O Ciel! O Dieux!

ORESTE.

Vous naquites aussi, Madame; est-ce en ces lieux?

IPHIGÉNIE.

Non.

ORESTE.

A Sparte?

IPHIGÉNIE.

Encore moins.

ORESTE.

Quelle est votre patrie?

IPHIGÉNIE.

Argos.

ORESTE.

Argos?

IPHIGÉNIE.

Argos.

ORESTE, *à part.*

Ah! mon ame attendrie...

IPHIGÉNIE.

Agamemnon y règne; apprenez-moi son sort.

ORESTE.

Non, il n'y règne plus.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

C'est qu'il est mort.

Vous connoissez ce Roi?

IPHIGÉNIE.

Hélas! ce fut mon père.

Vous connoissez la Reine?

ORESTE.

Hélas! c'étoit ma mère.

IPHIGÉNIE.

Dieux!

ORESTE.

Ciel!

IPHIGÉNIE.

Fortune!

ORESTE.

O sort!

IPHIGÉNIE.

O plaisir!

ORESTE.

O douceur!

IPHIGÉNIE.

Ah! vous êtes mon frère!

ORESTE.

Ah! vous êtes ma sœur!

ARISTÈME, *à Nicandre.*

La Troupe, à votre avis, vaut-elle qu'on la loue?

NICANDRE.

Ah! Seigneur, j'en suis enchanté.

ARISTÈME.

Iphigénie, hé bien, vous trouvez qu'elle joue?

NICANDRE.

Avec tendresse & dignité.
Une reconnoissance à vous seul, je l'avoue,
Est un morceau tout neuf, & bien exécuté.
Vous voulez, je le sais, entrer dans ma famille;
Je vais de votre hymen hâter les doux instans;
Je romps avec Lisis tous mes engagemens:
Il n'a que ma parole & le cœur de ma fille,
Des trésors, des vertus; vous avez des talens.

ARISTÈME.

Ah! Seigneur, par combien de scènes
Vais-je vous assurer d'un cœur reconnoissant!

NICANDRE.

Allez faire dresser cet acte intéressant,
Qui de l'hymen forme les chaînes.

(*Nicandre reste seul, & imite Aristème, se montrant tantôt comme Iphigénie, & tantôt comme Oreste. Il reste ainsi quelque tems au fond du Théâtre, & se retire en voyant paroître Mirto.*)

SCÈNE VIII.

LISIS, MIRTO, CARITE.

LISIS, *à Mirto.*

OUI, les Abdérites sont fous,
D'aimer ainsi la Comédie.
Mais pour gagner les gens, il faut qu'on s'étudie

A connoître, à flatter leurs goûts:
Daignez avec douceur parler à votre époux;
Dites-lui . . .

MIRTO.

Non, je suis muette;
Non, j'ai trop pris sur moi; je ne parlerai plus;
Je hais les discours superflus:
Pour gendre assurément, c'est vous que je souhaite.

CARITE.

Oui, nous vous souhaitons.

MIRTO.

Sans me faire valoir,
Sans cesse, pendant votre absence,
J'ai bien plaidé pour vous. Tenez, vous allez voir,
J'ai tenu mon époux, d'une seule séance,
La moitié d'une nuit à lui parler raison;
Je lui disois fort bien: Vous n'êtes qu'un oison;
Au lieu de vous livrer à cette frénésie,
Dont tout Abdère est troublé comme vous,
Prenez Lisis.

LISIS.

Il vient . . . Flattez sa fantaisie.

CARITE.

Oui, ma bonne, flattons.

LISIS.

Employez un ton doux.

SCÈNE IX.

NICANDRE, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

MIRTO, *à Lisis.*

(*A Nicandre.*)

OUI, doux. Je viens ici rougir de l'ignorance
Qui me faisoit si sottement
Exercer votre patience,
En condamnant obstinément
L'ingénieux amusement
Que j'accusois d'extravagance.
Quand je dirois que ma haute prudence,
Ma vive pénétration
Ont démêlé l'illusion,
Ce seroit mentir d'importance;
Pourtant me pardonneroit-on,
En faveur de l'effort rarement efficace,
Qu'il faut qu'une femme se fasse
Pour revenir à la raison.
De bonne foi je veux bien vous le dire,
De mon ridicule délire,
Lisis seul a détruit la folle impression.
De votre aveu je lui promis ma fille :
Unissons-le à notre famille;
Il sait guérir l'esprit : croyez-moi, cher époux,
Un pareil Empyrique est un trésor pour nous.

NICANDRE.

J'estime fort Lisis, je connois son mérite.

MIRTO.

Mais que décidez-vous sur le sort de Carite ?

NICANDRE.

Je songe à son hymen.

CARITE.

J'y songe bien aussi.

NICANDRE.

Votre époux est parfait.

CARITE, *regardant Lisis.*

Mon cœur me l'a choisi.

NICANDRE.

Il a le geste admirable,
L'intelligence, la voix ;
C'est Aristème enfin.

CARITE.

Lisis.

NICANDRE.

Voilà mon choix :
Un gendre qui déclame est toujours préférable.

LISIS.

Le Seigneur Nicandre a raison.

MIRTO.

Peut-il l'avoir jamais ! Quoi ! vous trouverez bon . .

LISIS.

Laissons-là cet hymen, il faut qu'on le diffère,
Nous avons à traiter une plus grande affaire.
(*Il tire Nicandre à part.*)
L'art de la Comédie est un présent des Dieux !
Vous gouvernez l'Etat, & fixez dans Abdère
Un spectacle si précieux.
Quoi ! les habitans des campagnes,
Tristes dans les vallons, oisifs sur les montagnes,

Y vivroient sans Théâtre avec tranquillité ?
Ah ! Seigneur, quelle cruauté !

NICANDRE.

Lisis, vous me frappez par un trait de lumière.

LISIS.

Un Palais sans Théâtre est un lieu déserté ;
Un Théâtre embellit la plus vile chaumière.

NICANDRE.

Mais la grossiéreté
D'une Bergère & d'un Pâtre
Seroit-elle sensible à la sublimité
Des grands sentimens du Théâtre ?

LISIS.

J'ai formé des Acteurs, qui, sans prose ni vers,
Peuvent être entendus dans le vaste Univers.

NICANDRE.

Comment est-on saisi par des scènes pareilles ?
Quoi ! sans prose ni vers ?

LISIS.

Leur art ingénieux
Parle à l'esprit, au cœur, sans frapper les oreilles.

NICANDRE.

Que fait le Spectateur ?

LISIS.

Il ouvre de grands yeux.

NICANDRE.

Vous nous annoncez-là d'étonnantes merveilles.
(*Des Danseurs paroissent dans l'enfoncement.*)

LISIS.

Soyez bien attentif, leurs discours sont précis.

MIRTO.

Discourir sans parler ! Ce sont contes frivoles.

CARITE.

Pourquoi! Tenez, j'entends un geste de Lisis
Mieux que d'un autre les paroles.

(*Les Danseurs exécutent un Ballet, qui représente une intrigue d'amour.*)

(*Une Dueigne arrive, conduisant une jeune personne, qui se révolte un peu; ce qui fait un commencement de danse qui doit être court. La Dueigne s'assied, & fait asseoir la jeune personne auprès d'elle. La Gouvernante file, & la pupille tricote. On joue un air à petit bruit. Il paroît un jeune homme, qui, en dansant, fait des mines à la jeune personne. Les mines sont rendues, & la jeune personne va danser, voyant que la vieille s'est endormie. L'air change, la vieille se réveille, va reprendre la jeune personne, & la ramène sur sa chaise: & pour qu'elle ne lui échappe plus, elle la tient par la lisière qu'elle attache à son rouet pendant qu'elle file. Le jeune homme, qui a tout observé, revient, portant un mannequin habillé. La Dueigne s'est endormie; il met le mannequin à la place de la jeune personne qui le suit, & ils s'échappent. L'air continue, & la Dueigne, à demi-éveillée, veut reprendre la lisière; elle fait tomber le mannequin: elle voit la fourbe, entre en fureur, & finit par jeter le mannequin loin d'elle; ce qui finit le Ballet.*)

NICANDRE, *la scène achevée.*

C'est la fin?

CARITE.

Ils m'attendrissoient.

LISIS, *aux Danseurs.*

Allez.

MIRTO.

Ils me divertissoient.

LISIS, *à Nicandre.*

Seigneur, vous gardez le silence ?
Est-ce mépris, indifférence ?

NICANDRE.

Pouvez-vous le soupçonner ?
Seigneur, je vous admire, & vous l'allez connoître.
Quiconque a la vertu que vous faites paroître,
Mieux que moi dans Abdere a droit de gouverner.
Je vous cède ma place.

LISIS.

Eh non.

NICANDRE.

Vaine réplique.
Je vais vous y forcer par l'aveu du Sénat,
Charmé de procurer à notre République
Un aussi grand Homme-d'Etat.

CARITE.

Me donnez-vous aussi ?

MIRTO.

Lisis lui plaît, & l'aime.
Après avoir promis, pouvez-vous hésiter ?
Vous le savez, je suis la complaisance même ;
Mais ne croyez pas l'emporter.
Tenez, j'ai vingt raisons, je vais vous les conter.

NICANDRE.

Puis-je désespérer le Seigneur Aristème ?
Il a de grands talens ; s'il alloit nous quitter.
J'abandonne en ce jour, pour pouvoir m'acquitter,
A lui ma fille, à vous le rang suprême.

LISIS.

Quoi !

NICANDRE.

Le Sénat bientôt s'assemblera ;
Entre Aristème & vous, c'est lui qui jugera.

MIRTO.

Le Sénat ?

NICANDRE.

Ah ! c'est Aristème.
Anaximène suit, & j'apperçois Phorbas :
Leur avis m'ôtera d'un embarras extrême.

CARITE.

Eh ! pourquoi sur cet embarras
Ne me pas consulter moi-même ?
Sur le choix d'un époux qu'est-ce qu'ils m'apprendront ?
C'est moi qui dois l'aimer ; c'est eux qui choisiront ?

SCÈNE X.

PHORBAS, ANAXIMÈNE, ARISTÈME, NICANDRE, LISIS, MIRTO, CARITE.

NICANDRE, *à Anaximène.*

Eh bien !

ANAXIMÈNE.

J'apporte ici d'importantes nouvelles ;
Le Théâtre est dressé, formons vîte les Chœurs ;
Il contient, comprenant les aîles,
Mille ou douze cents Acteurs.

NICANDRE, *à Phorbas.*

Nos Actrices : Eh bien ! vous avez eu pour elles
De parfaitement belles fleurs ?

PHORBAS.

Oui, des fleurs parfaitement belles.

ARISTÈME *présente son contrat à Nicandre.*

Vous êtes obéï, Seigneur, exactement.
Voici cet acte heureux, aimable dénouement
Qui conduit à l'hymen.

NICANDRE.

Voyons ce qu'il expose.

LISIS.

C'est là votre contrat?

ARISTÈME.

Oui.

LISIS.

Donnez.

ARISTÈME.

Eh pourquoi?

LISIS, *rendant le contrat après l'avoir regardé un moment.*

C'est là votre contrat?

ARISTÈME.

Oui.

LISIS.

Carite est à moi!
Vous y renoncez, je le voi.

ARISTÈME.

Moi?

LISIS.

Sans doute.

NICANDRE.

Comment?

LISIS.

Le contrat est en prose.

ANAXIMÈNE, *avec indignation.*

En prose !

NICANDRE, *avec dédain.*

En prose !

PHORBAS, *imitant Nicandre.*

En prose !

ARISTÈME.

Assurément.

LISIS.

Je ne le force pas, il le dit librement.
Je vous réclame ici, profonde politique
De ces illustres Chefs de notre République :
A combien de clartés nos yeux se sont ouverts,
Depuis que nos esprits, devenus dramatiques,
Passent à déclamer les instans les plus chers ?
Non, vous n'en doutez point, pour rendre à l'Univers
Nos actes, vos arrêts à jamais authentiques,
Il faut, dès cet instant, qu'on les compose en vers.

NICANDRE.

O sublime génie !

ANAXIMÈNE.

Il est digne d'un temple.

LISIS, *montrant un contrat.*

J'établis à la fois le precepte & l'exemple.

NICANDRE.

Un contrat poétique ! Ah ! quelle autorité !

ANAXIMÈNE.

Modèle séduisant pour la posterité.

NICANDRE.

Lisez.

LISIS.

« Ce fut.

PHORBAS.

PHORBAS.

Lisez.

NICANDRE, *à Phorbas, d'un ton d'amitié.*

Taisez-vous.

PHORBAS, *avec satisfaction.*

Oui, me taire.

LISIS.

« Ce fut l'an mémorable où le Sénat d'Abdère
» Acquit de déclamer le talent salutaire,
» Où Nicandre, enflammé par un zèle si beau,
» Fut le père & l'honneur du Théâtre au berceau,
» Que l'amoureux Lisis, la charmante Carite,
» La raison les guidant, les plaisirs à sa suite,
» Sur la foi de l'estime, & l'ordre des amours,
» Obtinrent de l'Hymen qu'ils s'aimeroient toujours :
» Le cœur fit le serment, les parens l'approuvèrent,
» Et pour le confirmer, sourirent, & signèrent ».

NICANDRE.

Je suis charmé ; je signe en cet acte, Seigneur,
L'époque de notre grandeur.

(Il signe.)

MIRTO.

Pour moi c'est un plaisir extrême ;
Quand je me marîrois moi-même,
Je n'aurois pas assurément
Un plus parfait contentement :
Puissiez-vous éternellement,
Joyeusement, fidellement . . .

(Mirto signe.)

CARITE.

Maman, dépêchez, je vous prie.

(Carite signe.)

Ah ! je viens de signer le bonheur de ma vie.

LISIS, *signant.*

Je suis plus sûr encor que vous signez le mien.

ARISTÈME.

Mon espoir est trahi, sa flamme est applaudie;
Mon rôle, c'est l'Amant: l'époux sera le sien.
Il est peu d'Acteurs dans la vie,
Qui d'un rôle éternel s'acquittent toujours bien.

NICANDRE.

Pour couronner le jour de cet heureux lien,
Il faut sur le Théâtre en célébrer la fête.

ANAXIMÈNE.

Et pour la préparer, quatre jours seulement . . .

LISIS.

La préparer! Elle est prête.

NICANDRE.

Prête déjà?

PHORBAS.

Déjà prête?

ANAXIMÈNE.

Comment!
A peine arrivez-vous: & pour ce soin pénible . . ?

LISIS.

Je détruis d'un seul mot ce grand étonnement.
Aimez Carite un seul moment,
Vous ne verrez rien d'impossible.

NICANDRE.

Quel trésor de sagesse!

MIRTO, *embrassant Lisis.*

Ah! le gendre charmant!

NICANDRE.

Plaçons-nous.

PHORBAS.

Oui, plaçons.

LISIS.

Qu'on commence à l'instant.

VAUDEVILLE.

PARCOUREZ, pesez mûrement
Les plus doux plaisirs de la vie;
Ce qui vous rit dans un moment,
Le moment d'après vous ennuie.
Non, rien ne plaît si constamment
Que de jouer la Comédie.

Quand l'objet qui trahit vos feux
A vous bien tromper s'étudie,
Si vous êtes bien amoureux,
S'il vous cache la perfidie,
Vous êtes encor trop heureux
Qu'il ait joué la Comédie.

Complaisant, doux, ingénieux,
Damis plaira toute sa vie.
Vous ne lisez point dans ses yeux
Que votre sotise l'ennuie.
Pour les sots peut-on faire mieux
Que de jouer la Comédie?

CARITE.

Amour, que mon rôle est charmant!
Il me plaît, plus je l'étudie;
J'épouse aujourd'hui mon Amant,
Pour mieux l'aimer toute ma vie.
Ah! que d'aimer bien tendrement
Est une douce Comédie!

NICANDRE & PHORBAS.

NICANDRE.

Un Amant conte les rigueurs
Que lui fait souffrir sa Silvie.

PHORBAS.

Que Nicandre connoît les cœurs !
Oui, les rigueurs on les publie.

NICANDRE.

Mais plus discret sur les faveurs,
Il doit jouer la Comédie.

PHORBAS.

Fort bien : il doit sur les faveurs,
Discret, jouer la Comédie.

Un sot prétend vous amuser;
La plus laide se croit jolie :
Chercher à les désabuser,
Ce seroit bien une folie.
Un Sage a de quoi s'excuser
D'avoir joué la Comédie.

Pour plaire, affecter chaque jour
Les transports d'une ame attendrie,
Il vaut mieux, même sans retour,
Aimer tout le tems de sa vie.
L'état le plus dupe en amour,
Est de jouer la Comédie.

ORESTE.

Quel plaisir ! je revois ma sœur.

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon frère, j'en suis ravie ;
Egiste a fait notre malheur.

ORESTE.

Le perfide a perdu la vie.
Ah ! j'ai su lui percer le cœur.

IPHIGÉNIE.

O l'agréable Tragédie !

LES
AMES RÉUNIES,
O U
LA MÉTEMPSYCOSE.

SUJET.

Les ames répandues sur la terre descendent du Soleil ; elles sont destinées à passer successivement dans différens corps, & à parcourir diverses conditions, jusqu'au moment qu'elles rentrent pour toujours dans le sein de leur astre.

Pour rendre ces idées théâtrales, on a supposé une Fête annuelle, où les adorateurs du Soleil peuvent apprendre combien de fois ils renaîtront parmi les mortels.

On a supposé encore que les Amans peuvent découvrir, par la faveur du Soleil, s'ils sont destinés à se retrouver, quand ils revivront ; s'ils reprendront leur tendresse mutuelle, ou s'ils aimeront un autre objet.

Cette nécessité de renaître, & cette possibilité de se rejoindre, ont donné lieu à une singularité dans ce Ballet : une même action embrasse les trois Actes qui le composent, & chaque Acte a cependant une action particulière.

S'il s'étoit agi d'un Roman, comme les bornes en sont bien moins resserrées que celles d'un Poëme lyrique, on auroit pu tirer un bien plus grand parti de quelques idées, jointes au systême Indien, & qu'on n'a osé toucher qu'en passant.

Une Maîtresse, par exemple, qui change du soir au matin, on dit que c'eſt une inconſtance criante. Point du tout; *c'est que l'ame du mortel qu'elle quitte s'est trouvée avoir une fausse ressemblance avec une ame à qui celle-ci a déjà été unie. Dès qu'elle démêle son erreur, elle fuit de honte de s'être méprise; elle quitte subitement cette ame qui l'a trompée : & faute d'être dans la confidence, nous appelons une fuite si raisonnable un mauvais procédé.*

En adoptant cette sorte de Philosophie, on voit qu'il seroit facile de mettre au jour les causes de ce qu'on appelle *je ne sais quoi, sympathie, antipathie*; enfin de justifier toutes les extravagances des Amans : ce seroit précisément la folie expliquée par elle-même. Ne seroit-ce point aussi la définition de tant de nouveaux systêmes, si frivoles, peut-être, & si sérieusement soutenus? Espèce de systême qui ne différeroit peut-être de bien d'autres que par le ton & la bonne foi de l'Auteur.

ACTEURS.

LE SOLEIL.

ZAMOR, Grand-Prêtre.

ZÉMIRE, Prêtresse.

UNE ADORATRICE.

CHŒUR.

LA FÊTE DU SOLEIL,

BALLET.

Le Théâtre représente le vestibule du Palais du Soleil. Zamor, Grand-Prêtre, & Zémire, Prêtresse, sont entourés d'Adorateurs du Soleil.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMOR.

Adorateurs du Dieu dont la bonté féconde
Forme, éteint, reproduit tous les êtres du monde,
Préparez des concerts, élevez des autels.
Vous, Zémire, auguste Prêtresse,
Annoncez avec moi la plus sainte alégresse,
Le Soleil en ce jour va parler aux mortels.

LE CHŒUR.

Préparons des concerts, élevons des autels,
Le Soleil en ce jour va parler aux mortels.

(*Zamor & le Chœur rentrent dans le Temple. Zémire reste sur la scène.*

ZÉMIRE.

Soleil, répands tes pures flammes,
Sources de la félicité ;
Jusqu'au trône de ta clarté,
Rappelle, élève nos ames.

C'est toi qui daignes nous former,
Notre vie, à ton gré, finit & recommence.
J'ignore dans quel rang j'ai déjà pris naissance;
Mais, si j'en crois mon cœur, je vivois pour aimer.
Soleil, répands tes pures flammes, &c.

SCÈNE II.

ZÉMIRE, ZAMOR.

ZÉMIRE.

Que de vœux vont se faire entendre!

ZAMOR.

Belle Zémire, heureux de nous aimer;
Nous n'avons plus que des graces à rendre.

ZÉMIRE.

Mon cher Zamor, un cœur bien tendre
A toujours des vœux à former.

ZAMOR.

De sa faveur la plus durable,
Dans le Soleil tout doit vous assurer:
Des objets qu'il vient éclairer
Il voit en vous la plus aimable.

ZÉMIRE.

Je ferai tout votre bonheur,
Tant que je serai Zémire:
Avec un aussi tendre empire
Vous régnerez dans mon cœur.
Cependant ce cœur soupire,
L'avenir vient l'alarmer.
Ah! dites-moi, lorsque la vie
Nous sera ravie,
Renaîtrons-nous pour nous aimer?

ZAMOR.

Quel doute pouvez-vous former?
Des vrais Amans les tendres feux ne cessent
Qu'en perdant la clarté du jour;
Quelquefois ensemble ils renaissent,
Et c'est en reprenant leur mutuel amour
Que leurs ames se reconnoissent.

ENSEMBLE.

A l'enchantement le plus doux
Toute mon ame se livre :
Non, je ne pourrois revivre
Pour aimer un autre que vous.

SCÈNE III.

Les voûtes du Temple s'ouvrent, le Soleil descend dans sa gloire; il est environné des Ames divinisées sous la figure qu'elles animoient dans leur dernière condition sur la terre, & avec les attributs des talens & des vertus qui les ont élevées jusqu'au Ciel du Soleil.

ZAMOR & ZÉMIRE.

PAR votre éclatante lumière,
Soleil, sans cesse ranimez
Ces Rois, dont le bonheur, la gloire la plus chère
Est d'être toujours plus aimés.

LE CHŒUR.

Par votre éclatante lumière, &c.

LE SOLEIL.

J'éteindrai les feux du tonnerre :
J'enchaîne l'Aquilon par la main des Zéphyrs;
On ne verra plus sur la terre
Que la paix, l'amitié, les arts & les plaisirs.

LE CHŒUR.

Célébrons la bonté féconde
Qui remplit nos plus chers désirs :
On va voir régner dans le monde
La paix & l'amitié, les arts & les plaisirs.

SCÈNE IV.

Les Arts, les Jeux, les Plaisirs arrivent en dansant sur la Scène, & forment des jeux.

ZÉMIRE.

SOLEIL, dans les routes prescrites
Aux Mortels que tu rends au jour,
On reconnoît tes Ames favorites
A l'excès des plaisirs que leur cause l'amour.
(On danse.)

ZÉMIRE & ZAMOR, *au Soleil.*

Sur nos destins achevez votre ouvrage.

LE SOLEIL.

Vous servez mes autels, tous deux vous vous aimez ;
Pouvez-vous de vos jours faire un plus doux usage ?

ZÉMIRE & ZAMOR.

Leur flambeau s'éteindra, si vous ne l'allumez.
Que le même amour nous engage.

ZÉMIRE.

C'est pour revivre au faîte des grandeurs,
Que souvent on vous importune ;
Je ne veux pour toute fortune
Qu'un désert, mon Amant, & nos tendres ardeurs.

ENSEMBLE.

Je ne veux pour toute fortune
Qu'un désert, { mon Amant, / ma Zémire, } & nos tendres ardeurs.

LE SOLEIL.

Au mutuel amour dont votre ame est remplie,
Livrez-vous sans vous alarmer :
Heureux Amans, tous deux vous reprendrez la vie,
Toujours pour vous rejoindre, & toujours vous aimer

ZÉMIRE & ZAMOR.

Destin charmant, notre amoureuse chaîne
Jamais ne se rompra.

LE SOLEIL.

Zémire renaîtra pour être Souveraine.
Vous, Zamor.

ZAMOR.

Je sais tout, Zémire m'aimera.

(*On danse.*)

UNE ADORATRICE.

Eglé voyoit mille Amans sur ses traces;
Elle oublia d'en rendre graces
Au Dieu qui daigna la former :
Le Soleil, dans sa colère,
Ne lui laissa que l'art de plaire,
Et l'ingrate perdit le don heureux d'aimer.

(*On danse.*)

(*Tandis que la gloire du Soleil le remporte aux Cieux, les Adorateurs & les Adoratrices continuent des jeux qui terminent l'Acte. Ce sont les Habitans des campagnes qui surviennent, & dont les danses ont le caractère de gaîté & de simplicité.*)

CHŒUR *ou* ARIETTE.

Régnez, fille de l'Innocence,
Douce & constante gaîté ;
Votre charme seul nous dispense
La plus douce félicité.
Quel délice que la flamme
De deux cœurs toujours d'accord !
Les plaisirs de l'ame
Sont le vrai trésor.

ACTEURS.

ZELMIRE, Nymphe.

ZIMÈS, Amant de Zelmire.

ÉGLÉ, Confidente de Zelmire.

LA PRÊTRESSE des Jeux.

Amans & Amantes représentant ceux de l'Age d'Or.

Amans & Amantes de toutes les Nations.

LES AMOURS
DU BON VIEUX TEMS,
BALLET.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZIMÈS.

AMOUR, fais triompher ta gloire & ma constance,
Tu ne peux couronner de plus tendres désirs.
Né pour m'abandonner à toute ta puissance,
Un seul rayon d'espérance
Suffit pour m'élever au trône des plaisirs.
Un regard de Zelmire
Est l'ame de ma vie & mon suprême bien,
Et ma bouche n'osa dire
Ce que mon cœur prouve si bien.

Amour, fais triompher, &c.
Zelmire vient. Attendons sous l'ombrage
Les jeux qu'on doit offrir.
L'ingrate s'embellit chaque jour davantage,
Et ne peut s'attendrir.
Amour, ah quel dommage!

SCÈNE II.

ZELMIRE, EGLÉ.

ZELMIRE.

Je veux briser le trait vainqueur
Qui triomphe dans mon cœur.
En aurai-je le courage !
Les jeux que je vois former
Chaque jour sur mon passage,
Des oiseaux le charmant ramage,
Cette onde où je me plais à trouver mon image,
Tout me dit, il faut aimer.

ÉGLÉ.

Belle & charmante, au printems de votre âge,
Que craignez-vous ?

ZELMIRE.

Mon trop sensible cœur.

ÉGLÉ.

L'amour est votre vainqueur,
Et les chagrins suivent vos traces :
En vous voyant, j'ai cru que le Bonheur
Marchoit toujours à la suite des Graces.

ZELMIRE.

La Prêtresse en ce lieu nous rappelle au printems
Les Amours du bon vieux Tems,
Leur simplicité, leur langage.
J'y reviens, & j'ignore, hélas ! sous quel présage.

ÉGLÉ.

Se peut-il qu'un si beau jour
Vous ait coûté des alarmes !

Chanter

Chanter le véritable amour,
C'est vanter l'effet de vos charmes.

ZELMIRE.

Dans ce jour que je crains, chaque Nymphe à son gré,
Peut déclarer l'Amant en secret préféré.
Zimès s'offrit timide, & gardant le silence,
Je crus ne voir en lui que de l'indifférence.
Nos Nymphes observoient ce peu d'empressement.
Dans mon dépit, je bannis mon Amant.

(*On entend une symphonie.*)

ÉGLÉ.

Quels concerts!

ZELMIRE.

La fête commence,
Et pour y présider, la Prêtresse s'avance.

SCÈNE III.

LA PRÊTRESSE, *Amans & Amantes qui représentent ceux de l'Age d'Or*, ZELMIRE & ÉGLÉ.

LA PRÊTRESSE.

De ce tant heureux jour,
Profitez tous, je vous prie:
Car j'enseigne d'amour
La douce fantaisie.

N'avoir l'amour suivie
Dès son printems, c'est vieillir.
Mais aimer, c'est cueillir
Les roses de la vie.

De ce tant heureux jour, &c.

ZELMIRE, *voyant Zimès paroître.*

Ciel! Zimès! Que dois-je espérer?
(*A la Prêtresse.*)
Sans doute vous avez vous-même
Ressenti de l'amour le tendre enchantement?
Ah! dites-moi, quand votre Amant
Eut droit de vous parler de sa tendresse extrême,
Différa-t-il d'un seul moment
De dire & répéter mille fois : Je vous aime!

ZIMÈS, *à la Prêtresse.*

Daignez ou condamner, ou calmer mes soupirs.

Quand sur les ailes des Zéphyrs,
Vers l'objet qu'on adore,
On vole dès l'aurore
Semer ses pas de fleurs, l'entourer de plaisirs;
Lorsque dans tout le bocage,
Par des chiffres ingénieux,
Des chants melodieux,
On rend hommage
A ses beaux yeux,
Le mot d'aimer diroit-il davantage?

LA PRÊTRESSE.

Mes doux amis, au jardin des Amours,
N'imaginez que dans les plus beaux jours
La rose fût sans épine.
N'en croyez tous les beaux discours.
Amour, cette race enfantine,
En nous flattant volontiers nous lutine.
Le seul remède est de s'aimer toujours.

Expliquez-vous, n'ayez de crainte,
Tous deux avez raison :
Le silence & la feinte,
Aux Amours, c'est mortel poison :

Le parler, le regard, la plainte,
Sont le chemin de guérison.

ZIMÈS, *à la Prêtresse.*

D'un Amant bien tendre
Fixant tous les vœux,
Pourriez-vous bien attendre,
Pour rebuter ses feux,
Le jour si cher où vous pourriez le rendre
Aussi content qu'il seroit amoureux?

ZELMIRE, *à la Prêtresse.*

Si, dans un trouble inexplicable,
Qui vient d'aimer trop tendrement,
Vous aviez banni votre Amant,
Seroit-ce un crime impardonnable?
Céder au ressentiment,
C'est se trahir soi-même.
On ne peut trop aisément
Pardonner à ce qu'on aime.

LA PRÊTRESSE.

Fleur des Amans, sur vos tendres débats
Il n'est besoin que ma bouche prononce.
Approchez-vous, avouez que tout bas
Vos cœurs d'accord vous ont dit ma réponse.
(*Elle les unit.*)
Un siècle encor soyez amans tous deux.
Ne faut qu'aimer pour devenir heureux.

ZELMIRE & ZIMÈS.

Faites-moi lire dans votre ame
Quels momens délicieux,
Quand je vois régner dans vos yeux
Le même charme qui m'enflamme.

SCÈNE IV.

TROUPES D'AMANS & D'AMANTES *de toutes les Nations, conduites par des petits Amours.*

(On danse.)

LA PRÊTRESSE.

Les Amours sont les Rois du monde,
Et les Dieux des plaisirs;
Leur flamme règne au sein de l'onde,
Et vole avec les Zéphyrs.

LE CHŒUR.

Les Amours, &c. *(On danse.)*

DEUX JEUNES AMANS.

Petits Amours sans cesse,
A l'envi nous disent tous:
Jeunesse, belle Jeunesse,
Nous sommes faits pour vous. *(On danse.)*

LA PRÊTRESSE.

Qu'au bon vieux Tems on étoit sage!
On aimoit en toute saison.
Les feux d'amour étoient le gage
Du plaisir & de la raison.

LE CHŒUR.

Qu'au bon vieux Tems &c.

LA PRÊTRESSE.

C'est folle erreur de s'en défendre;
Aimons, aimons jusqu'à cent ans.
Qui sait aimer d'amour tendre,
Est toujours dans son printems.
Qu'au bon vieux Tems, &c.

UN PASTEUR *de la Thessalie arrive, précédé de deux Nymphes dansantes, & de deux autres jouant de la lyre.*

(Le Pasteur tenant des couronnes de fleurs, & accompagné des deux lyres.)

Mon hiver, malgré ses glaces,
M'épargne les tristes langueurs.
Sensible aux talens, aux graces,
Si je ne puis suivre leurs traces,
Je les sème du moins de fleurs.
Protège toujours ma carrière,
Amour, daigne encor m'aimer.
Tôt ou tard on renonce à plaire :
Mais comment se passer d'animer ?

(Le Pasteur couronne de fleurs les quatre Nymphes. La fête continue.)

ZIMÈS, *à Zelmire.*

Un doux penchant conduit le cœur,
L'esprit suit la raison rebelle :
De vos yeux un regard flatteur
Eut bientôt fini la querelle.
Qu'ils sont beaux ! que ne m'ont-ils dit :
Le cœur parle mieux que l'esprit.

ZELMIRE.

Je sens tout le bonheur d'aimer,
Et d'aimer l'Amant le plus tendre.
De tout ce qui peut alarmer
Nous n'aurons plus à nous défendre.
Comme à vous l'Amour me l'a dit,
Le cœur parle mieux que l'esprit.

ACTEURS.

CARITE, née Princesse de Circassie.

ÉROSTES, né Prince de l'Arabie heureuse.

CHARMIDE, Circassienne.

NASTIS, Guerrier de la suite d'Erostes.

Troupes de Circassiennes.

Guerriers & autres Habitans de l'Arabie heureuse.

CARITE,

ET

ÉROSTES,

BALLET HÉROÏQUE.

Le Théâtre représente le Palais de la Princesse de Circassie.

SCENE PREMIÈRE.

CARITE, CHARMIDE.

CHARMIDE.

PRINCESSE, il est trop vrai, jusques sur vos remparts,
Érostes fait flotter ses nombreux étendarts.
Ce Prince a tout tenté pour vous paroître aimable;
Il souffrit des mépris, il outrage à son tour.
La haine la plus implacable
Est celle qui naît de l'amour.

CARITE.

Charmide, c'est assez; dans mon inquiétude,
Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.
Un Amant, sûr de tout charmer,
Est rarement tendre & sincère;
Bientôt l'habitude de plaire
Le rend incapable d'aimer.

Erostes dans ma Cour fut le Héros des Belles;
Attaché sur mes pas, indifférent pour elles,
Il sut trop bien m'enflammer.
Ma triste raison, par des craintes cruelles,
Ne cessa de m'alarmer.
Je disois en secret: qu'est-ce donc que j'espère?

Un Amant, sûr de tout charmer,
Est rarement tendre & sincère;
Bientôt l'habitude de plaire
Le rend incapable d'aimer.

Sous les traits de l'estime & de l'indifférence,
Je cachai mes feux secrets.
Erostes s'éloigna, trompé par l'apparence.
Ah! combien ma défiance
M'a causé d'affreux regrets!
(*On entend un bruit d'armes & de clameurs.*)
Quel bruit!

CHŒUR, *derrière le Théâtre.*
Rendez les armes.

CARITE.
O Ciel! quelles alarmes!

CHŒUR, *derrière le Théâtre.*
Redoutez un courroux vengeur.

SECOND CHŒUR, *derrière le Théâtre.*
Cédons, cédons tous au vainqueur.

CARITE.
Qui l'eût jamais pensé? le Prince d'Arménie
Vient désoler la Circassie.

SCÈNE II.

CARITE, CHARMIDE.

CHARMIDE.

Ah ! Princesse, Erostes entouré de soldats,
Vers ce Palais ose porter ses pas.

CARITE, *à part.*

Hélas ! du courroux qui l'enflamme,
Combien il rougiroit, s'il lisoit dans mon ame !
(*A Charmide.*)
Quel prétexte odieux que je ne conçois pas,
Autorise sa haine à troubler mes Etats ?

CHARMIDE.

Par son ordre un Guerrier vient en votre présence
Dévoiler ce secret . . . Il paroît.

CARITE.

Qu'il s'avance.

SCÈNE III.

NASTIS, *précédé de plusieurs Guerriers, & les Acteurs de la Scène précédente.*

NASTIS.

Princesse, un Souverain, toujours victorieux,
Déclare par ma voix sa volonté suprême . . .

CARITE.

Erostes ? Lui, Seigneur ? Ah ! quelle audace extrême !
Il me brave, il me hait ! . . .

NASTIS.

Il vient venger ses Dieux.

CARITE.

Ses Dieux! Contr'eux, Seigneur, qu'a fait la Circassie?

NASTIS.

Apprenez, détestez un projet odieux . . .
Pour la Divinité de l'heureuse Arabie,
Mille parfums délicieux,
Au bruit d'une douce harmonie,
En nuages divers s'élevoient dans les Cieux:
On chantoit la Beauté, cette Reine des Dieux;
C'étoit dans le moment où la grande Prêtresse
Se manifeste à tous les yeux;
Elle écarte son voile: on crût voir la Déesse.
Ciel! faut-il rappeler le plus grand des forfaits!
Un Etranger, c'est un de vos Sujets,
S'approche, l'observe, & s'écrie:
« Mortels, par quelle erreur vous laissez-vous guider?
» A la Beauté s'il faut qu'on sacrifie,
» La Princesse de Circassie
» A ses Autels doit présider ».
Le mystère est troublé: la Princesse outragée,
Aux yeux de l'Univers sera bientôt vengée.

CARITE.

Erostes irrité contre mes jours conspire?
Eh! quelle injuste loi prétend-il me prescrire?

NASTIS.

Ecoutez un Arrêt que sa bouche a dicté.
« Que de la Circassie une illustre Beauté,
» Aux pieds d'Erostes amenée,
» Par lui soit mise aux fers, par lui soit condamnée
» A languir, à gémir dans la captivité,

» Et que ce tribut chaque année
» Constamment lui soit présenté ».

CARITE.

Vous connoissez, grand Dieu, quel intérêt l'anime !

NASTIS.

Il paroîtra bientôt, préparez la victime.

(*Nastis se retire au bruit des instrumens de guerre, & suivi des Guerriers*).

SCÈNE IV.

CARITE, CHARMIDE.

CARITE.

IMPITOYABLE Amour, tyran de l'Univers,
Quels maux cruels tu te plais à nous faire !
Non; ce n'est que dans ta colère
Que tu lances tes traits, que tu forges tes fers.
Si c'est te faire une offense
De résister au nœud où l'on est arrêté,
L'effort qu'il m'en a coûté
Remplit assez ta vengeance.

Impitoyable Amour, &c.

(*On entend un bruit de triomphe.*)

CHARMIDE.

On vient.

CARITE.

Quel mouvement de mon ame s'empare !

CHARMIDE.

C'est Erostes.

CARITE.

Ah! je le fuis.
Dissipons le trouble où je suis,
Avant que de voir le barbare.

SCÈNE V.

ÉROSTES, NASTIS.

NASTIS.

OUI, le fer & le feu vont ravager ces lieux.

ÉROSTES, *dans la rêverie.*

Elle avoit tous mes vœux.
Amour, qu'elle étoit belle!
Tu le sais, tous tes feux,
Je les sentis pour elle;
Respects, ardeur fidelle,
Vous fûtes superflus.
J'aimerois la cruelle?
Non, je ne l'aime plus.

NASTIS.

La Prêtresse en vos mains a remis son tonnerre:
Déchaînez, répandez les malheurs de la guerre.

ÉROSTES.

Oui, j'ai repris ma liberté:
Oui, j'ai rompu mes fers. Que de tourmens j'évite?
J'oublie, & pour jamais, son esprit, sa beauté;
Oui, j'ai repris ma liberté . . .

NASTIS, *s'approchant d'Érostes.*

Mais, Seigneur . . .

ÉROSTES.

Eh! pourquoi me parler de Carite?
Hélas! c'est une cruauté.

NASTIS.

Quoi! loin de vous avoir quitté,
Votre amour malheureux s'irrite?

ÉROSTES.

Quel bizarre destin j'éprouvai dans ces lieux!
Les Beautés qui m'aimoient n'attiroient point mes vœux
D'une insensible,
Mon cœur trop épris,
Préféroit les mépris.
Foible terrible!
Un regard de ses yeux
Me transportoit aux Cieux.
Elle paroît; vengeons mes honteuses alarmes.
Que j'aurai de plaisir d'humilier ses charmes!

SCÈNE IV.

CARITE, CIRCASSIENNES *de sa suite, & les Acteurs de la Scène précédente.*

(*Les Circassiennes de la suite de Carite s'avancent vers Erostes, occupant les deux côtés du Théâtre. Carite reste dans l'enfoncement, près d'un trophée que Nastis vient de placer sur le Théâtre, & sur lequel des fers sont posés.*)

CHŒUR DES CIRCASSIENNES, *à Erostes.*

SI rien ne peut fléchir votre courroux,
Ne choisissez que parmi nous
La victime aux fers condamnée . . .

ÉROSTES.

Que servent ces clameurs, & que prétendez-vous ?

LE CHŒUR.

Ne choisissez que parmi nous;
Nommez l'Esclave infortunée.

ÉROSTES.

Dieux puissans, vos décrets vont être déclarés.
(*Après avoir considéré les Circassiennes.*)
Mon choix est fait. Sortez . . . Carite, demeurez.

SCÈNE VII.

ÉROSTES, CARITE.

ÉROSTES, *après être resté quelque tems à considérer Carite, qui le regarde aussi.*

Du soin de punir une offense,
La Prêtresse sur moi daigne se reposer;
Je puis donner la paix, je puis éterniser
Le trop juste tribut qu'exige sa vengeance,
Former vos fers où les briser . . .
Vous gardez le silence ? . . .
Du sort qui vous attend votre esprit effrayé . . .

CARITE.

Non, pour vous mon ame balance
Entre deux sentimens, le mépris, la pitié;
Vous eûtes mon estime: & j'aime mieux vous plaindre
De l'erreur où vous vous livrez.
Quel est donc le triomphe où vous vous préparez ?
A quel abaissement croyez-vous me contraindre ?

ÉROSTES.

Vous seule aviez trouvé le chemin de mon cœur ;
Tous mes soins, mes respects, la plus tendre constance,
Rien n'a fléchi votre rigueur.
J'attendois le moment de ma juste vengeance . . .
Je vais en goûter la douceur.
(Il prend les fers, & s'approche de Carite.)
Pour punir votre barbarie,
(Il jette les fers, & se met à genoux.)
Ingrate, recevez de moi la liberté,
Et la douce félicité
De délivrer votre Patrie.

CARITE, *le relevant après l'avoir considéré.*

Hé bien, connoissez-moi. Tous vos soins assidus
Dès long-tems sur mon cœur ont pris trop de puissance.
J'ai contraint mon penchant, craignant votre inconstance ;
Ces tendres sentimens, je ne m'en défends plus,
Triomphent encor dans mon ame.
Oui, j'aime ; mais ce n'est qu'à vos seules vertus
Que vous devez cet aveu de ma flâme.

ÉROSTES.

J'étois aimé ? Quel Dieu, de mon bonheur jaloux,
Vous forçoit de cacher ce penchant favorable ?

CARITE.

Ah ! ce Dieu cruel, c'étoit vous ;
Vous me paroissiez trop aimable.

ÉROSTES.

Carite, cette erreur est-elle pardonnable ?
Si l'Amour à vos yeux prit soin de me parer
Des dons qui forment son empire,
Le Dieu pouvoit-il mieux vous dire
Qu'il m'a fait pour vous adorer ?

CARITE & ÉROSTES.

J'ignorois que j'eusse un cœur tendre;
Vous voir & vous aimer fut l'ouvrage d'un jour.
Le penchant fut si doux, que mon cœur crut reprendre
Des nœuds que dès long-tems avoit formés l'Amour.

ÉROSTES.

Heureux Sujets d'une Reine si belle,
Revenez, la paix vous rappelle.

SCÈNE VIII.

TROUPES DE CIRCASSIENNES *& de Peuples de l'Arabie heureuse. Les Acteurs de la Scène précédente.* NASTIS, CHARMIDE.

ÉROSTES.

Chantez la divine Carite,
Elle vous rend un sort heureux :
Ses beaux yeux font régner dans les lieux qu'elle habite
La Paix, les Amours & les Jeux.

LE CHŒUR.

Chantez, &c.

(On forme des jeux, & la fête est terminée par la reprise du Chœur.

L'EMPIRE

L'EMPIRE
DE L'AMOUR,
BALLET HÉROÏQUE,

Représenté par l'Académie Royale de Musique, pour la première fois, le 14 Avril 1733, & remis au Théâtre le 25 Mai 1741.

ACTEURS DU PROLOGUE.

BACCHUS.

AUTONOÉ.

CLIDÉ.

Troupes de Nymphes de Naxos.

Troupe d'Ægipans & de Bacchantes.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente un Bocage de l'Isle de Naxos : Bacchus est environné de Nymphes, à qui Jupiter l'a confié, & qui paroissent dans une extrême vieillesse. On voit dans l'enfoncement un Temple de Jupiter.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACCHUS, AUTONOÉ, CLIDÉ, CHŒUR *des Nymphes de Naxos, assises sur des bancs de gazon.*

AUTONOÉ.

C'EST Bacchus, c'est sa présence,
Naxos, qui fait vos attraits :
Lieux témoins de sa naissance,
Pour vous quelle récompense,
S'il ne vous quittoit jamais !
C'est Bacchus, c'est sa présence,
Naxos, qui fait vos attraits.

CLIDÉ.

Les doux plaisirs, empressés sur vos traces,
Rendent Bacchus le plus charmant des Dieux.
Avoir toujours la jeunesse & les graces,
De tous les biens c'est le plus précieux.

BACCHUS.

Cessez, Nymphes, cessez de vanter la jeunesse
Que le Destin daigne me réserver ;
Je ne jouis qu'avec tristesse
D'un bien que tous mes vœux n'ont pu vous conserver.

CLIDÉ & AUTONOÉ.

Ne peut-on enchaîner le tems ?
Le cruel nous poursuit sans cesse ;
Il fait de nos plus doux instans
Autant de pas vers la vieillesse.

BACCHUS.

Dieu souverain des autres Dieux,
Si le bonheur d'un fils vous intéresse,
Fléchissez le Destin ; qu'il rende la jeunesse
Aux Habitantes de ces lieux.

(*On entend une symphonie.*)

Mais quels concerts se font entendre ?
Que vois-je ? L'hiver fuit ; de beaux jours envolés,
Pour la première fois vont être rappelés.
Revenez, doux printems, hâtez-vous de descendre.
Enfin mes vœux sont exaucés.
Nymphes, à mes regards l'avenir se découvre ;
Jupiter vous appelle : allez, le Temple s'ouvre,
Vous embrassez l'Autel, & vous rajeunissez.

CHŒUR DES NYMPHES, *marchant vers le Temple.*

L'importune vieillesse
Appesantit nos pas.
Que nous tardons, hélas !
A recouvrer notre jeunesse.

(*On voit les Nymphes entrer dans le Temple, embrasser la Statue de Jupiter, & sortir rajeunies, dansant & chantant autour de Bacchus.*)

CHŒUR DES NYMPHES *rajeunies.*

Au plaisir tout nous convie ;
C'est une nouvelle vie

Que nous venons d'obtenir.
Fuyez, vieillesse fatale.
Quel bonheur! non, rien n'égale
Le plaisir de rajeunir.

(*On danse.*)

SCÈNE II.

TROUPES DE MENADES, DE SATYRES, DE CORYBANTES, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

(*On entend une symphonie bruyante de trompettes & de timbales.*)

AUTONOÉ.

MAIS quels bruyans concerts
Troublent nos retraites charmantes!

BACCHUS.

Les Menades, les Corybantes,
Viennent sous mes drapeaux conquérir l'Univers.

CHŒUR *des Menades, des Satyres & des Corybantes.*

Triomphez au bruit de nos fêtes.
Que votre empire aura d'attraits!
Régnez, Bacchus, par vos conquêtes,
Vous comptez vos bienfaits.

(*On danse.*)

BACCHUS.

Parcourons l'Univers; que la terre féconde,
De fruits & de moissons se décore à nos yeux:
Je veux, par le bonheur du monde,
Devenir le plus grand des Dieux.

AUTONOÉ.

Hélas ! il est un Dieu qui des Dieux est le maître !
Enfant impérieux, l'Univers est sa Cour.
Votre repos, & vos vertus peut-être,
Dépendront de lui quelque jour.

BACCHUS.

Eh ! quel est cet Enfant, ce Tyran ?

AUTONOÉ.

C'est l'Amour.

BACCHUS.

Ne peut-on, en fuyant, échapper à ses armes ?

AUTONOÉ.

Pour mieux braver l'Amour, n'en prenez point d'alarmes ;
Voyez tous ses bienfaits surpassés par ses maux ;
L'éloignement ne sert qu'à nous montrer ses charmes,
Et nous tromper sur ses défauts.
Avant que vous quittiez Naxos,
Nous allons par des jeux peindre sa tyrannie ;
Vous le verrez ternir la vertu d'un Héros,
Tromper l'art enchanteur du plus puissant Génie,
Et lui-même troublé de craintes, de soupirs,
Ne pouvoir séparer ses maux de ses plaisirs.

(*Les Nymphes vont préparer les jeux. Bacchus reste avec les Corybantes & les Menades.*

CHŒUR *des Menades & des Corybantes.*

Dieu charmant, cédez la victoire,
Si le fils de Vénus vous appelle à sa Cour :
On peut être amoureux, & voler à la gloire ;
Le loisir des Héros appartient à l'Amour.

L'EMPIRE
DE L'AMOUR
SUR
LES MORTELS.

PREMIÈRE ENTRÉE.

ACTEURS.

MINOS, Roi de Crète.

ARIANE, } Filles de Minos.
PHÈDRE, }

THÉSÉE, Fils d'Égée, Roi d'Athènes.

Prêtresses de Vénus.

Un Crétois.

Prêtres & Prêtresses de Vénus.

La Scène se passe dans l'Isle de Crète.

LES MORTELS.

Le Théâtre représente un Vestibule; dans l'un des côtés, on voit un Temple de Vénus, & la Mer dans l'enfoncement.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, THÉSÉE.

PHÈDRE.

Vous quittez Ariane, & la quittez pour moi !
Par Phèdre & par Thésée Ariane est trahie.
Hélas ! elle est ma sœur, rendez-lui votre foi !
Ses soins vous ont sauvé la vie.

THÉSÉE.

Je n'ai point oublié tout ce que je lui doi;
En vain je triomphois du monstre de la Crète;
Je périssois bientôt dans sa vaste retraite;
Ariane a daigné me prêter son secours :
Je l'aimois, je la fuis, l'amour vers vous m'entraine.
Notre cœur sans remords brise toute autre chaîne,
Lorsqu'il trouve l'objet qu'il doit aimer toujours.

PHÈDRE.

J'ai pu vous découvrir tout l'amour qui m'anime,
Ce trop injuste amour que j'ai tant combattu;
L'effort de le cacher étoit une vertu :
C'est l'aveu seul qui fait le crime.

THÉSÉE.

Ariane ignore nos feux.
Tranquille, elle n'a point de reproche à vous faire;
Que notre amour encor soit pour elle un mystère :
Attendons des jours plus heureux . . .

PHÈDRE.

Que dites-vous ? O Ciel ! quelle injustice !
Je lui ravis l'Amant qui fait tout son bonheur,
Et j'irois, à l'offense ajoutant l'artifice,
Lui cacher ma foiblesse, & nourrir son erreur !
Je vais lui découvrir ma trahison funeste,
Exciter dans son cœur l'amitié, le courroux ;
C'est le seul secours qui me reste
Contre moi-même & contre vous.

THÉSÉE.

D'un malheur qu'elle ignore
Fuyez le vain éclat ;
Vous ne lui rendrez qu'un ingrat,
Et vous perdrez qui vous adore.

PHÈDRE.

Eh quoi, trahir ma sœur !

THÉSÉE.

Dissimulez encore ;
Aimez, comptez tout le reste pour rien :
Notre amour alarmé doit en être plus tendre.
Adieu, dans peu d'instans je viendrai vous apprendre
Le moyen d'assurer votre sort & le mien.

PHÈDRE.

Ariane paroît ; je vais lui faire entendre
Tout ce que lui cachoit mon cœur.

THÉSÉE.

Si vous l'aimez, laissez-lui son erreur.

SCÈNE II.

ARIANE, PHÈDRE.

ARIANE.

L'AMITIÉ nous unit d'une égale tendresse,
Ma sœur, je sais combien mon sort vous intéresse;
Mais vous n'avez jamais aimé,
Et ce trouble amoureux, dont mon cœur est charmé,
Ne vous paroît qu'une foiblesse.
D'où vient que votre ame à son tour,
Au doux plaisir d'aimer ne s'est point asservie ?
Ah ! croyez-moi, s'il est un bonheur dans la vie,
On ne le doit qu'au tendre Amour.

PHÈDRE.

Les biens qu'Amour nous dispense,
N'ont souvent que l'apparence ;
Un jour, un seul instant en fait des maux cruels :
On porte aux pieds de ses Autels
Plus de regrets que de reconnoissance.

ARIANE.

Puis-je soupçonner un moment
Le bonheur où l'Amour m'appelle ?
J'aime un Heros, il est charmant,
Et me sera toujours fidèle.

PHÈDRE.

Vous croyez que Thésée en faveur d'un secours...

ARIANE.

Il est sûr de mon cœur, il m'aimera toujours :
Le tendre penchant qu'il m'inspire
A su lui conserver le jour.
Ah ! quel plaisir ! désormais je puis dire :

Tous les momens où mon Amant respire,
Sont l'ouvrage de mon amour.

PHÈDRE.

Ma sœur, trop long-tems abusée . . .

ARIANE.

Non, de Minos la colère appaisée,
Ramène la paix dans ces lieux.

PHÈDRE.

Quel changement ! O Dieux !

ARIANE.

On vient ; le Roi s'avance, & j'apperçois Thésée.

SCÈNE III.

MINOS, ARIANE, PHÈDRE, THÉSÉE.

MINOS, *à Thésée.*

JEUNE Héros, votre valeur
Eteint de funestes haines !
Le monstre de la Crète en vous trouve un vainqueur.
Je brise enfin vos chaînes :
Je n'exigerai plus d'autre tribut d'Athènes
Que l'amitié de son Libérateur.
(*A Ariane.*)
Deviez-vous de votre tendresse
Chercher à me faire un secret ?
L'amour n'est point une foiblesse,
Lorsqu'un Héros en est l'objet.
J'approuve votre amour, vivez heureux ensemble;
Que bientôt l'hymen vous rassemble.

PHÈDRE.

Ciel !

ARIANE.

Vous comblez nos vœux.

THÉSÉE.

Quoi ! pouvois-je espérer?...

MINOS, *à Ariane.*

Allez, & par un sacrifice,
Aux vœux que nous formons, rendez Vénus propice.
Pour votre hymen je vais tout préparer.

SCÈNE IV.

PHÈDRE.

Ah ! qu'il est différent de céder ce qu'on aime,
Ou de le perdre malgré soi !

Lorsque je me privois moi-même
D'un cœur dont Ariane a mérité la foi,
Ma vertu me payoit de cet effort suprême :
L'hymen va les unir sous une même loi !
Je ne puis résister à ma douleur extrême.

Ah ! qu'il est différent de céder ce qu'on aime,
Ou de le perdre malgré soi !

SCÈNE V.

PHÈDRE, THÉSÉE.

PHÈDRE.

EH BIEN ! pour Ariane aujourd'hui tout conspire ?

THÉSÉE.

Au Temple de Vénus je viens de la conduire.

PHÈDRE.

Eh quoi ! de son hymen vous pressez le moment ?
C'est à moi de mourir ; elle doit être heureuse,
Je le sais, je subis ma destinée affreuse :
Mais vous deviez du moins m'épargner le tourment
De vous voir cet empressement.

THÉSÉE.

Que votre injustice est extrême !
Quel tems choisissez-vous pour accuser mon cœur ?
Hélas ! l'excès de ma douleur,
Cètte même Vénus qu'implore votre sœur,
Tout m'est garant que je vous aime.
Non, vous ne verrez point cet hymen odieux ;
Je puis tromper du Roi la volonté suprême :
Un vaisseau qui m'attend . . .

PHÈDRE.

Vous partiriez ? O Dieux !
Destin, que ta rigueur fatale
Lance sur moi d'horribles traits !
Il faut que mon Amant s'unisse à ma Rivale,
Ou me résoudre, hélas ! à ne le voir jamais !

ENSEMBLE.

O Ciel ! quelle peine cruelle !
Ciel ! ô Ciel ! quel funeste choix !

PHÈDRE.

L'horreur d'une absence éternelle !
La douleur de vous voir vivre sous d'autres loix !

THÉSÉE, *appercevant les Prêtresses qui entrent.*

On vient . . .

PHÈDRE.

Que mon trouble est extrême !

THÉSÉE.

Ah ! Princesse, fuyons, nous n'avons qu'un moment,
Vous suivez un époux dans le plus tendre Amant;
Je meurs, si je vous perds . . . Prononcez . . .

PHÈDRE.

Je vous aime.

SCÈNE VI.

ARIANE, *& les Prêtresses de Vénus.*

ARIANE.

O VÉNUS ! répandez dans les ames
Les ardeurs, les transports de vos flâmes;
Fixez tous les Mortels
Aux pieds de vos Autels.

CHŒUR.

O Vénus, &c.

ARIANE.

Non, jamais on n'aima comme j'aime,
Je le sens, de vos mains j'ai reçu mon Amant.
Non, Vénus, jamais Adonis même
N'aima plus tendrement,
Et ne fut plus charmant.

CHŒUR.

O Vénus, &c.

ARIANE, *s'approchant de l'Autel.*

Approchons de l'Autel, consultons les présages.
Ciel ! ô Ciel ! ils sont affreux !
Mon sort m'est dévoilé par de sombres nuages.
Que vois-je ? Justes Dieux !
(Il paroît un Navire dans l'enfoncement.)

SCÈNE VII.

UN CRÉTOIS, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

LE CRÉTOIS.

PRINCESSE, ô trahison cruelle !
Phèdre aimoit votre Amant ; ils ont quitté ces lieux.
Le Roi les suit en vain ; les vents, le sort, les Dieux,
Tout sert leur fuite criminelle.

SCÈNE DERNIÈRE.

ARIANE, *& les Prêtresses.*

ARIANE.

QU'AI-JE appris ? Quel objet se présente à mes yeux ?
Thésée . . . Il m'abandonne, & mon cœur le rappelle ?
Quoi ! ma sœur ! . . . O douleur mortelle !
Phèdre peut partager ses perfides amours ?
Hélas ! de l'infidelle
Avec tant de plaisir j'avois sauvé les jours.
Dieux ! quel en est le prix ! Il va vivre pour elle.
Mais tout sert leur fuite cruelle ;
Le vaisseau disparoît ; ô comble de malheurs !
Barbare ! sois content, tu me trahis . . . je meurs.
(Elle tombe évanouie.)

L'EMPIRE

L'EMPIRE
DE L'AMOUR
SUR
LES GÉNIES DU FEU.

SECONDE ENTRÉE.

ACTEURS.

AMINTOR, Roi des Génies du Feu.

ISMÈNE, Mortelle aimée du Génie.

Une Statue animée.

Un Génie.

Troupe de Statues animées.

Troupe de Génies.

LES
GÉNIES DU FEU.

Le Theâtre représente le Palais du Roi des Génies ; on y voit une Urne élevée sur un piédestal.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMÈNE.

CHER Alcidon, tu m'aimeras toujours,
Si ta fidélité dépend de ma constance.

Notre hymen s'apprêtoit. Quels étoient nos beaux jours,
Lorsqu'un cruel Génie en termina le cours ?
Souveraine en ces lieux, où brille sa puissance,
Ai-je un instant cessé de pleurer ton absence ?

Cher Alcidon, tu m'aimeras toujours,
Si ta fidélité dépend de ma constance.

Pour forcer ton Rival à perdre l'espérance,
Que n'ai-je point tenté ? mépris, indifférence :
Hélas ! inutile secours !
Tout attache un Amant dont l'amour nous offense ;
Mais malgré sa persévérance,

Cher Alcidon, tu m'aimeras toujours,
Si ta fidélité dépend de ma constance.

Mais je vois le Génie. Amour, cruel Amour,
Ne peux-tu m'arracher de sa funeste Cour ?

SCÈNE II.

AMINTOR, ISMÈNE.

AMINTOR.

Ecoutez un moment; concevez l'espérance
Des Destins glorieux que je viens vous offrir.
Il est tems de vous découvrir
Quel est mon sort & ma puissance.
L'instant où je suis aimé,
De l'objet qui m'a charmé
Rend la jeunesse éternelle.
Aimez, vous serez toujours belle.
Pour obtenir ce bien, quel secret est plus doux?
Aimez; le don d'être immortelle
Est le seul que l'Amour n'ai point versé sur vous.
Serez-vous inflexible
Et pour vous & pour moi?
Pour vous prouver ma foi,
Rien ne m'est impossible:
Parlez. Par quel serment terrible . . .

ISMÈNE.

Les plus tendres sermens répétés chaque jour,
Sont de trompeurs garants d'une tendresse extrême:
La plus grande marque d'amour,
Est de rendre heureux ce qu'on aime.

AMINTOR.

Tout vous prévient dans cette Cour:
De votre seul bonheur je fais mon bien suprême.

ISMÈNE.

Je ne puis voir avec tranquillité
Ce pouvoir merveilleux que vous faites paroître.
Dans mon Amant tout me découvre un maître :
L'amour veut plus d'égalité.
Quel est cet art enfin ? ne puis-je le connoître ?
S'il étoit vrai que j'eusse votre cœur,
Vous m'auriez découvert ce pouvoir enchanteur.

AMINTOR.

Eh bien . . . il faut vous en instruire.
(*A part.*)
Ciel ! quel soupçon un tel désir m'inspire !
(*A Ismène.*)
Vos vœux vont être satisfaits :
Regardez cette Urne fidelle ;
Par elle je remplis tous les vœux que je fais ;
Elle peut tout sur moi, je ne puis rien sans elle :
Ce secret que je vous révèle,
M'assujettit moi-même à remplir vos souhaits.
Je vous quitte, invoquez cette Urne si puissante,
Et tout sera soumis à vos commandemens.
Ah ! puissiez-vous n'employer ces momens
Qu'à connoître l'excès de l'amour qui m'enchante !

SCÈNE III.

ISMÈNE.

QU'AI-JE entendu? Je sens le plus heureux transport!
L'Urne renfermeroit cette vaste puissance?
Je deviendrois maîtresse de mon sort?
Ah! d'un secret si cher faisons l'expérience.

(Elle s'approche de l'Urne.)

Urne, pour me prouver ton pouvoir précieux,
Que ce Palais disparoisse à mes yeux;
Offre-moi le séjour où j'ai reçu naissance.

(Le Théâtre se change en un Palais environné de Jardins, ornés de Statues.)

Que vois-je? Le succès remplit mon espérance!
Est-ce une illusion dont mes sens sont charmés?
Par de nouveaux souhaits calmons ma défiance;
Que ces marbres soient animés.

(Les Statues s'animent, & forment des jeux.)

CHŒUR DES STATUES ANIMÉES.

(À Ismène.)

Mille Beautés s'applaudissent
D'avoir le don de charmer,
Et leurs appas n'attendrissent
Que des cœurs faits pour s'enflammer.
Dans ces retraites paisibles
Votre pouvoir est plus doux,
Les objets les moins sensibles
S'animent pour vous.

(On danse.)

UNE STATUE ANIMÉE.

Quel bonheur digne d'envie !
Tes vœux nous donnent la vie ;
A ta voix
L'Univers change,
Tout se range
Sous tes loix.

Tout reconnoît ton empire ;
Tu le veux, le marbre respire :
Tes beaux yeux
Nous donnent l'être,
Nous font naître,
Sont nos Dieux.

Quel bonheur digne d'envie !
Tes vœux nous donnent la vie ;
A ta voix
L'Univers change,
Tout se range
Sous tes loix.

(*On danse.*)

Pour nos jours quel doux présage !
C'est l'ouvrage
De tes traits ;
De nos cœurs reçois l'hommage,
C'est le gage
Des bienfaits.

Quel bonheur digne d'envie !
Tes vœux nous donnent la vie ;
A ta voix
L'Univers change,

Tout se range
Sous tes loix.

(On danse.)

ISMÈNE.

Remplis mes derniers vœux, c'est mon cœur qui t'implore;
Sers-moi contre un Tyran de mon bonheur jaloux.
Un Mortel amoureux devenoit mon Epoux;
Accorde à mes regards cet Amant que j'adore.

(Il paroît un Char.)

Le sort rempliroit-il mes vœux ?
O Ciel! est-ce l'Amant que j'aime ?

SCÈNE IV.

AMINTOR, ISMÈNE.

AMINTOR.

RECONNOISSEZ l'erreur qui séduisoit vos yeux;
Le souverain Génie est Alcidon lui-même.

ISMÈNE.

Le Génie, Alcidon ? Hélas! comment mon cœur
N'a-t-il pas de mes yeux désavoué l'erreur ?
Eh! pourquoi trompiez-vous une Amante sincère ?

AMINTOR.

Du sort les rigoureux arrêts
M'ont forcé d'éprouver la Beauté qui m'est chère.
Sous le nom d'Alcidon, mais sous mes propres traits,
J'aimai, je parvins à vous plaire.
Quand le Destin jaloux, trahissant mon espoir,
Même aux pieds des Autels sut alarmer ma flâme;

Sous des traits empruntés, parés de mon pouvoir,
J'essayai vainement de séduire votre ame.
Enfin notre bonheur s'affermit en ce jour :
A vos premiers sermens vous demeurez soumise.
Tant de constance immortalise
Votre beauté, vos feux & mon amour.

ENSEMBLE.

Goûtons nos plaisirs sans cesse,
Sans jamais les trouver moins doux ;
Que notre égale tendresse
Soit immortelle comme nous.

AMINTOR.

Peuples soumis à ma puissance,
Venez de votre Reine adorer les attraits ;
Célébrez le moment où mon bonheur commence,
Pour ne finir jamais.

(*Les Jardins & les Statues disparoissent; les Acteurs se retrouvent dans le Palais du Génie.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

TROUPES DE GÉNIES,

& les Acteurs de la Scène précédente.

AMINTOR.

HATEZ-VOUS, formez des concerts,
Chantez, chantez l'aimable Ismène,
Sa beauté la rend Souveraine
Du plus fidèle Amant qui soit dans l'Univers.

CHŒUR.

Hâtons-nous, &c.

L'EMPIRE
DE L'AMOUR
SUR
LES DIEUX.

TROISIÈME ENTRÉE.

ACTEURS.

VÉNUS.

ADONIS.

PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Une Bergère.

Troupe de Bergers & de Bergères.

Divinités de la Terre, des Eaux & du Ciel.

LES DIEUX.

Le Théâtre représente un lieu champêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PSYCHÉ, *en habit d'Esclave.*

NON, Vénus, non, malgré ta fureur vengeresse,
Mes transports pour l'Amour ne sont point effacés;
Si tu veux que mes maux égalent ma tendresse,
Tu ne me punis pas assez.
J'ose nommer l'Amour. Ah! lui suis-je encor chère?
Cherche-t-il sa Psyché? Me plaint-il seulement?
Qui croiroit qu'un Dieu si charmant
Pût ressentir de la colère!

SCÈNE II.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR, *qui a paru dans l'enfoncement du Théâtre, tandis que Psyché chantoit les derniers vers.*

NON, non, belle Psyché, je n'ai plus de courroux.

PSYCHÉ.

Que vois-je? C'est l'Amour? c'est le Dieu que j'adore?

L'AMOUR.

Quelle rigueur Vénus exerce contre nous!

PSYCHÉ.

Ah! j'ai trop peu souffert, si vous m'aimez encore.

SCÈNE III.

VÉNUS, PSYCHÉ, L'AMOUR.

VÉNUS.

ARRÊTEZ, le Destin là retient dans mes fers :
Je sais punir un fils rebelle.
(*A Psyché.*)
Et toi, trop superbe Mortelle,
Tu prétends m'effacer aux yeux de l'Univers ?
Perds ton Amant, tombe au fond des Enfers.

(*La terre s'ouvre, Psyché disparoît.*)

L'AMOUR.

Implacable Vénus . . .

VÉNUS.

Tu m'irrites contr'elle !
Tu l'adores, perfide, & tu crois m'attendrir ?
N'aime plus qui je hais, ou viens le voir mourir.

SCÈNE IV.

L'AMOUR.

QUOI ! sans pitié Vénus jouit de mes alarmes !
Qu'elle perde à jamais l'hommage des Mortels ;
Son empire dépend du pouvoir de mes armes.
Mais en détruisant ses Autels,
Fera-t-elle cesser la cause de mes larmes ?
N'employons que des soins flatteurs ;

Cachons bien à Vénus tout ce qui lui rappelle
Qu'il est une Mortelle
Que lui préfèrent tous les cœurs.
Le charmant Adonis que j'ai blessé pour elle,
Peut seul adoucir ses rigueurs ;
N'employons que des soins flatteurs ;
Cachons bien à Vénus tout ce qui lui rappelle
Qu'il est une Mortelle
Que lui préfèrent tous les cœurs.

Elle vient : Adonis lui parle de sa flâme ;
Elle aime, son courroux doit s'éteindre en ce jour.
Dans le trouble charmant d'un mutuel amour,
Quel autre sentiment peut régner dans une ame ?

SCÈNE V.

VÉNUS, ADONIS.

VÉNUS.

NON, le Dieu Mars n'est point l'Amant qui m'intérese,
D'un Vainqueur plus charmant j'ai senti le pouvoir.

ADONIS.

Qui peut donc de Vénus mériter la tendresse ?

VÉNUS.

N'avez-vous pu vous en appercevoir !

ADONIS.

Eh ! par quel bonheur suprême
Aurois-je droit de lire au fond de votre cœur ?
Non, je n'ose savoir quel est votre Vainqueur,
Si je ne l'apprends de vous-même.

VÉNUS.

Hélas ! ce qu'on cache à regret,
Aisément se fait entendre :
Et vous sauriez déjà tout mon secret,
Si votre cœur m'aidoit à vous l'apprendre.

ADONIS.

Si j'en croyois mon cœur, quelle félicité !
Vous m'aimeriez d'une ardeur éternelle.
Chaque regard de ma Divinité
Seroit une source nouvelle
De plaisir, de fidélité ;
Tous mes vœux me répondroient d'elle.
Si j'en croyois mon cœur, quelle félicité !
Vous m'aimeriez d'une ardeur éternelle.

VÉNUS.

Que l'espérance enchante votre cœur ;
Qu'il en soit, s'il se peut, plus tendre ;
Plus il aura de retour à prétendre,
Plus il assure son bonheur.
Que l'espérance enchante votre cœur ;
Qu'il en soit, s'il se peut, plus tendre.

ENSEMBLE.

Nous cédons à ta puissance,
Amour, lance tous tes traits :
Quel bonheur a plus d'attraits
Que d'aimer d'intelligence !

SCÈNE VI.

CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES,
& les Acteurs de la Scène précédente.

VÉNUS.

Des charmes de l'Amour vous sentez tout le prix,
Bergers, de ce beau jour éternisez la fête ;
Chantez : Vénus est la conquête
D'un Mortel plus beau que son fils.

(On danse.)

CHŒURS DES BERGERS & LES BERGÈRES.

Chantons, célébrons notre gloire ;
Que ce jour fortuné nous promet de beaux jours !
La Terre sur les Cieux remporte la victoire :
Un Mortel a charmé la mère des Amours !

(On danse.)

UNE BERGÈRE, *& le Chœur alternativement.*

Charmant Amour, règne à jamais,
Tu récompenses notre zèle ;
On voit Vénus dans nos forêts
Nous enseigner à sentir tes bienfaits.
Dignes sujets
De l'Immortelle,
A son exemple épuisons tes ardeurs ;
Aimons si bien, qu'enfin nos cœurs
Surpassent leur modèle.

(On danse.)

ADONIS.

Ah ! jamais ne quittez ces lieux.

VÉNUS.

Sans vous, que ferois-je aux Cieux ?

ADONIS.

Quel autre objet peut m'enflammer ?
J'aime Vénus.

VÉNUS.

Soyez fidelle.

ENSEMBLE.

Vous plaire apprend à bien aimer.

(*On danse.*

ADONIS, *à Vénus.*

Quel plaisir l'Amour sait répandre
Dans un cœur qu'il tient engagé.
L'excès de mon bonheur ne sauroit se comprendre !
Hélas ! ce Dieu charmant, par vous-même outragé,
Cède à l'ennui qui le dévore.
Eh ! comment s'en est-il vengé ?
Ce que vous aimez vous adore !
Rien n'ose vous troubler dans un bonheur si doux :
Pourriez-vous bien le dérober encore
A ces mêmes plaisirs qu'il a versés sur nous ?

VÉNUS.

Non, je consens qu'une Mortelle
Reçoive tous les vœux que j'avois réunis ;
Je possède le cœur du charmant Adonis,
C'est mille fois triompher d'elle.

SCÈNE VII.

L'AMOUR, VÉNUS, ADONIS.

L'AMOUR.

VÉNUS, belle Vénus . . .

VÉNUS.

Soyez heureux, mon fils,
Je cède au doux penchant que mon bonheur m'inspire.
Aimez, aimez Psyché, j'approuve votre ardeur.

L'AMOUR.

Disposez de tout mon Empire,
Je ne réserve que son cœur.

VÉNUS.

Vénus a calmé sa colère;
Sortez, belle Psyché, de l'infernal séjour;
Possédez le cœur de l'Amour,
De l'aveu même de sa mère.

(*On voit Psyché sortir des Enfers.*)

SCENE DERNIERE.

PSYCHÉ, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

L'AMOUR.

Ma Psyché !

PSYCHÉ.

Dieu charmant !

L'AMOUR.

Vénus vous rend à votre Amant.

PSYCHÉ.

Ma reconnoissance éternelle . . .

VÉNUS.

Eh quoi ! j'ai pu troubler votre félicité ?
Quel charme ! quel bonheur qu'une ardeur mutuelle !
Ah ! qu'Adonis me soit fidele,
Et je cède à Psyché le prix de la beauté.

PSYCHÉ.

Ai-je pu vous faire une offense ?
Eh ! comment de Vénus partager les honneurs ?
Consultez vos beaux yeux, lisez dans tous les cœurs ;
Vous y verrez mon innocence.

VÉNUS.

Qu'une Divinité nouvelle
Jouisse parmi nous d'un éternel bonheur.
Psyché du Dieu d'Amour sait enchanter le cœur :
Elle est digne d'être immortelle.

CHŒUR.

Qu'une Divinité, &c.

POËSIES DIVERSES.

ODE

Sur la Mort de LOUIS-LE-GRAND.

QU'ENTENDS-JE? Que de cris funèbres !
Quels mugissemens dans les airs !
Où fuir le jour ? Quelles ténèbres
Font disparoître l'Univers ?
Dieux ! la Nature confondue,
Tout-à-coup est-elle rendue
Au désordre affreux du chaos ?
Tout gémit, les pleurs, la tristesse,
Ne sont donc plus une foiblesse
Indigne du cœur des Héros.

Arrête, inexorable Parque,
Tu tranches un destin si beau ;
Crois tu que ce puissant Monarque
Tombe tout entier au tombeau ?
Non, non, malgré tes coups barbares,
Les Héros dont tu nous sépares
Sont toujours présens à nos yeux :
La mort, loin de borner leur gloire,
Est une dernière victoire
Qui les élève au rang des Dieux.

Où suis-je ? La terre féconde
A-t-elle changé d'Habitans ?
Vient-il d'éclore un nouveau Monde ?
Pour qui sont ces jeux éclatans ?

O jeune Roi, quel doux présage !
Les cœurs volent à ton passage,
Sur tes pas on sème des fleurs ;
Déjà ton auguste présence
Fait renaître notre espérance,
Et suspend nos justes douleurs.

Souvent échauffé par l'orage,
L'air s'embrâse de mille éclairs.
Eole déchaînant sa rage,
Laisse ses noirs gouffres ouverts ;
Sous l'amas des vapeurs humides,
Du Soleil les rayons timides
Sont ensevelis & noyés.
Le bruit redoublé de la foudre
Semble vouloir réduire en poudre
Les pâles Mortels effrayés.

Mais, protecteur de la Nature,
Bientôt le Soleil ranimé
Combat cette influence obscure,
Et s'en fait un Trône enflammé :
Dès que l'essor de sa lumière
Frappe leur débile paupière,
Les Mortels arrêtent leurs cris.
Tel, après un cruel ravage,
LOUIS, tu perces le nuage,
Et rends le calme à nos esprits.

D'un Héros * l'active prudence
De nos cœurs t'assure la foi ;
Il tient l'épée & la balance
Trop pesantes encor pour toi.

---

* *Monseigneur le Duc d'Orléans.*

Ta jeune main d'un Sceptre ornée,
Du soin de notre destinée,
Se repose sur ce grand cœur;
Déjà son exemple t'enseigne
A compter les jours de ton règne
Par les jours de notre bonheur.

Quelle harmonie enchanteresse
Font entendre les doctes Sœurs!
PHILIPPES *, au bord du Permesse,
Reçoit-il encor leurs faveurs?
Plein de Minerve qui l'inspire,
Muses, les soins de cet Empire
Vous ont dérobé son repos;
Si ce n'est plus votre partage,
Au moins disputez l'avantage
De chanter ses nobles travaux.

Cent fois vengeur de sa Patrie,
Vous l'avez vu dans les combats
Lasser l'implacable furie
Des plus superbes Potentats.
Quel feu! Quelle sagesse extrême!
C'est Mars, c'est Minerve elle même,
Dont le regard fait tout trembler.
Le fier ennemi qu'il surmonte,
Croit que c'est un Dieu qui le dompte;
Mais il voit son sang ruisseler.

D'une hydre de carnage avide,
L'Espagne éprouve la fureur.
PHILIPPES, en nouvel Alcide,
Bientôt l'immole à sa valeur.

* *Monseigneur le Duc d'Orléans.*

Quels remparts pourroient se défendre?
Lérida qu'il réduit en cendre,
Enfin d'un vainqueur suit les loix.
Digne favori de Bellone,
C'est en affermissant leur Trône,
Qu'il se met au-dessus des Rois.

C'est en toi que la France espère,
Ton pouvoir devient son bonheur;
Sois pour elle aussi tendre pere,
Que tu fus zélé défenseur.
Tel que le Souverain du Monde,
Prince, ta sagesse profonde
Sera le modèle d'un Roi;
Cède à la vertu qui t'anime,
Tu nous dois un Roi magnanime;
Fais qu'il soit aussi grand que toi.

IMITATION D'ANACRÉON.

Je l'adorois, cette jeune Zélie:
Aimant si bien, j'avois su l'enflâmer;
Elle a changé, je sens que je l'oublie;
Amour, Amour, je ne veux plus aimer.

Ah! j'étois né pour brûler de ta flâme,
Et ce penchant ne sert qu'à m'alarmer;
Ne m'offre rien qui séduise mon ame:
J'aimerois trop, je ne veux plus aimer.

Foible Mortel, quelle crainte importune,
Me dit le Dieu? Vois, pour te mieux charmer,
J'ai rassemblé les trois Graces en une.
N'importe, Amour, je ne veux plus aimer.

Thémire alors à mes yeux se présente,
Telle qu'Amour prit soin de la former;
Je m'écriai : Sans doute elle est charmante;
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.

Oui, du printems c'est l'image embélie;
C'est, je le vois, mais comment l'exprimer ?
Flore, Vénus, Minerve & la Folie :
Heureusement, je ne veux plus aimer.

De l'Univers je la verrois suivie!
A ses rivaux peut-on s'accoutumer ?
A l'admirer je passerai ma vie;
C'est bien assez, je ne veux plus aimer.

Oui, dit l'Amour, viens, suis toujours Thémire,
Sur le péril je saurai te calmer;
A tout moment j'aurai soin de te dire :
Daphnis, au moins, il ne faut pas l'aimer.

Par quels conseils me laissois-je conduire ?
Contre ses droits l'Amour peut-il s'armer ?
L'Enfant malin! je le voyois sourire,
Quand je disois : Je ne veux plus aimer.

Depuis ce jour, sans vouloir m'en défendre,
De tous ses feux je me sens consumer.
Belle Thémire, ai-je pu m'y méprendre ?
Vous avoir vue, hélas! c'est vous aimer.

CONSEILS A THÉMIRE.

SONGEZ bien que l'Amour sait feindre ;
Redoutez un sage Berger ;
On n'est que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Je voyois sans être inquiète,
Daphnis m'adorer quelquefois ;
Il me trouvoit seulette au bois,
Sans me conter jamais fleurette.

D'aimer on doit bien se défendre,
Me disoit-il dans ses chansons ;
Mais il formoit de si beaux sons,
Qu'on s'attendrissoit à l'entendre.

Je me croyois si raisonnable,
En l'écoutant sur le gazon ;
Quel ouvrage de la raison,
D'écouter un Berger aimable !

Sans dessein, sans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir ;
Bientôt, sans m'en appercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

L'Enchanteur ! quelle adresse extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on se fait aimer,
En ne disant point, je vous aime ?

Si je chantois dans le bocage,
Pour m'écouter il s'arrêtoit ;

Une autre Bergère chantoit,
Il s'en retournoit au Village.

Des Amans me peignant l'ivresse,
Il m'entretenoit tout un jour;
C'étoit pour condamner l'Amour,
Mais c'étoit en parler sans cesse.

Qu'Amour séduit avec adresse!
Comme il sait déguiser son feu!
Jusqu'au mal qu'on dit de ce Dieu,
Tout est un piège qu'il nous dresse.

Daphnis enfin sut me contraindre
A partager sa tendre ardeur;
Je sentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

PRIÈRE A L'AMOUR.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA GUICHE,

Le jour de son Mariage.

FORME les traits d'une Mortelle
A la clarté de ton flambeau;
Deviens toi-même le modèle,
Tu n'en peux choisir un plus beau.

En elle assemble avec constance,
Même dès sa jeune saison,
Et l'enjoûment & la décence,
Les graces avec la raison.

Quels dons la rendroient plus charmante?
Tu les as tous en ton pouvoir;
A l'écouter fais qu'on ressente
Autant de plaisir qu'à la voir.

Si dans son Temple un jour conduite,
L'Hymen l'enchaîne sous sa loi,
Que l'amitié soit à sa suite,
Elle est plus constante que toi.

Que son bonheur soit ton étude,
En captivant sa liberté;
Fais-lui trouver dans l'habitude
Les charmes de la nouveauté.

Qu'en elle un charme inexplicable
Puisse sans art si bien briller,
Que tout ce qui veut être aimable
S'empresse de lui ressembler.

Mais je finis un vain mystère,
Vous seule ignorez mon secret;
On voit assez que ma prière,
Jeune *Flore*, est votre portrait.

Que l'esprit est peu nécessaire,
Quand le talent est d'imiter!
Il ne faut pas grand art pour faire
Un portrait qu'on ne peut flatter.

A MADAME LA COMTESSE DE LA MARK.

MON cœur me dit : Parlez, parlez,
L'esprit m'avertit de me taire.
Jeune *Flore*, si vous voulez,
Leur accord est facile à faire.
Quel bonheur, si vous m'aviez dit :
Le cœur parle mieux que l'esprit.

Un doux penchant conduit le cœur;
L'esprit suit la raison rebelle :
De vos beaux yeux un regard flatteur
Finiroit bientôt la querelle.
Qu'ils sont beaux ! Que ne m'ont-ils dit :
Le cœur parle mieux que l'esprit.

Oui, mon esprit, je le sens bien,
Vous nous tiendrez dans l'esclavage ;
Mais, mon cœur, nous n'y perdrons rien ;
Vous avez bien plus d'un langage.
Dans mes yeux ma Déesse lit :
Le cœur parle mieux que l'esprit.

Ainsi Daphnis, au fond d'un bois,
Chantoit le mal qui le tourmente ;
Lorsqu'il entendit une voix . . .
Que son cœur la trouva charmante !
D'un ton tendre elle répondit :
Le cœur parle mieux que l'esprit.

Dieux ! quel objet le Berger voit !
C'est Flore qui fuit dans la plaine ;

Il veut se plaindre, il apperçoit
Qu'elle avoit tracé sur un chêne,
Comme à vous l'Amour me l'a dit:
Le cœur parle mieux que l'esprit.

Depuis ce jour dans le Hameau,
On montre le portrait de Flore,
Porté par l'Amour sans bandeau;
Et tandis que le Dieu l'adore,
De sa main charmante il écrit:
Le cœur parle mieux que l'esprit.

A MADAME LA MARQUISE DE L'HÔPITAL.

Tu la formas, achève ton ouvrage,
Des dons charmans c'est le plus heureux choix;
De si beaux yeux, la plus aimable voix;
Mais elle fuit, Dieu d'Amour, quel dommage!
Le doux plaisir de vivre sous tes loix!

Signale enfin ta puissance suprême.
Eh quoi! du moins dans tes jours solemnels,
Jamais Thémire embrassant tes Autels,
Ne te dira: Oui, l'on m'adore, & j'aime.
Que de plaisirs perdus pour les Mortels!

Mais n'est-ce point, ta malice est extrême,
Qu'avec plaisir tu verras désormais
Que la vertu sur elle règne en paix?
Oui, tu n'as pu l'attendrir pour toi-même,
Tu veux du moins qu'elle n'aime jamais.

Peut-être encor veux-tu dans ta colère,
Pour la priver du tribut de nos vœux,
Dans tous nos cœurs ne plus lancer tes feux,
Et lui ravir enfin le don de plaire.
Il n'est plus tems, le charme est dans ses yeux.

A MADAME LA MARQUISE
DE BERVILLE.

SONGE.

DANS mon sommeil j'ai cru suivre les traces
D'un jeune enfant aux rives de Paphos;
Il m'a conduit dans le Temple des Graces,
Et sur l'Autel il a gravé ces mots :

Églé paroît, c'est assez, elle enchante,
Sans le secours de ses heureux talens;
En l'écoutant on dit : Qu'elle est charmante!
Elle a de trop tous les traits du Printems.

Églé ne veut ni briller ni séduire
Par son esprit, par toute sa gaîté;
Elle vous plaît comme une autre respire :
On n'apperçoit jamais sa vanité.

Cessons, dit-il : Églé toujours nouvelle,
Est le sujet de mille heureux portraits;
Il faut avoir presqu'autant d'esprit qu'elle,
Pour définir tout ce qu'elle a d'attraits.

L'ÉNIGME DES MUSES.

FABLE.

DANS les jardins de Sceaux, l'autre jour Uranie
Chantoit ces heureux nourrissons,
Qui par l'essor d'un beau génie,
Ont su du Dieu des vers epuiser les leçons.
Les Muses écoutoient : la seule Polymnie,
Sur son luth en revant exprimoit quelques sons;
Puis, élevant la voix : Ah ! c'est mon tour, dit-elle,
Mes sœurs, daignez entendre une Énigme nouvelle,
Pour vous payer de vos chansons.
« M'exposer en portrait, me fait soupçonner d'être
» Un tableau fabuleux avec art inventé;
» Mais je deviens, dès qu'on peut me connoître,
» La plus aimable vérité;
» On a peine à fixer quelle est mon existence;
» Tous les dons séparés que le Destin dispense,
» Se rassemblent en ma faveur;
» Je suis de divine naissance :
» Muse par les talens, Bergère par le cœur.
» Les jeux, enfans du charme que j'inspire,
» Variés chaque instant renaissent dans ma Cour :
» Et sans me transformer, je suis en même jour
» *Tibule*, *Anacréon*; j'anime tour-à-tour
» La lyre de *Sapho*, le roseau de *Titire*;
» Je suis enfin par le plus doux empire,
» Ce qu'on respecte avec amour,
» Ce que sans regret on admire ».

A peine

A peine elle achevoit : Ma sœur, nous devinons,
S'écria-t-on d'abord ; plus nous examinons,
Moins le sens de l'Énigme à l'esprit se déguise :
Qui pourroit s'y tromper ? Le mot est *Ludovise* *.

ENVOI

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE *DU MAINE.*

Ce portrait sans art formé,
Fidèle comme il est, devroit vous le paroître ;
Mais je n'ai point présumé
Que vous consentiriez à vous y reconnoître ;
En vain à tous les yeux, ou charmés ou jaloux,
Sa vive ressemblance éclate ;
Une vérité qui vous flatte
Devient une Énigme pour vous.

LA NAISSANCE DE L'ILLUSTRE *BARBARINA.*

FABLE.

Depuis que nous voyons sur la Scène embellie,
Therpsicore effacer par cent tableaux brillans
Et l'art de Melpomène, & les jeux de Thalie ;
Depuis qu'à la beauté s'unissent les talens,
Qui des goûts délicats obtint mieux le suffrage,

* *S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.*

Tant de vœux, tant d'amours sur ses pas enchaîna,
Fut à la fois plus coquette & plus sage
Que la jeune Barbarina ?
Des dons qu'elle a reçus je connois le modèle,
C'est un secret qu'Amour m'a déclaré ;
Non qu'en ce point le Dieu m'ait préféré :
A qui l'Amour ne parle-t-il point d'elle ?
Or voilà ce secret, peut-il être ignoré ?
Sur une plage où règne Cythérée,
Une des Graces, un beau jour,
Se promenoit, de ses sœurs séparée ;
Prothée alors parut aux rives d'alentour :
Il la voit, il la suit ; qui ne suivroit les Graces ?
Elle fuit, & le Dieu de voler sur ses traces.
Il approche, admire, aime, hésite, ose parler ;
Avec colère Églé répond à cet hommage ;
Le refuser sans se troubler,
Peut-être auroit été d'un plus mauvais présage.
Que fait Prothée ? Il change de langage,
Sait varier ses soins, cache ses déplaisirs.
(A n'être qu'amoureux, on ne réussit guère.)
Devenez séduisans, épargnez les soupirs,
Amans, tout est prouvé, d'abord qu'on a su plaire.
Que ne prouva-t-il point sur la foi de l'Amour ?
L'Hymen éternisa leur chaîne ;
Ce fut ainsi qu'enfin pour l'honneur de la Scène,
Barbarina reçut le jour.
Qui pourroit s'y tromper ? Elle a du Dieu son père
Cet ingénieux caractère
D'enjoûment, de variété,
Et la naïveté de sa charmante mère.

SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA SANTÉ DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

C'est Madame la Duchesse D'ESTRÉES *qui parle.*

Il est une Divinité
Dont la faveur en caprices féconde,
Ame du vrai bonheur, source de la gaîté,
Seule nous fait jouir des autres biens du monde;
De ses dons précieux les Mortels sont épris.
Mais en sont-ils comblés, (admirons leur folie)
Ce n'est qu'en les perdant qu'ils en sentent le prix.
Nous fuit-elle, on se plaint; revient elle, on l'oublie.
Ingrats, & charmés tour-à-tour,
Des bienfaits de la Souveraine,
Les Bergers & les Rois sont égaux à sa Cour.
En sont-ils exilés, *Silva* les y ramène,
Guidés par des sentiers que son art a frayés,
Et de *bons mots* en chemin défrayés.
L'aimable Déité toujours me favorise;
Profiter de ses dons, fait ma félicité.
Heureux qui, comme moi, pour trésor, pour devise,
Ne reconnoît que la *Santé*!
A ses pieds l'autre jour je portai ma tristesse.
« *Mancine*, vous pleurez? s'écria la Déesse :
» Qui pourra se flatter d'être heureux désormais?
» La santé vous chérit, ne vous quitte jamais.

» En vous voyant souper, vos parens s'attendrissent :
» *Nevers* gémit de vos excès ;
» De *Pousse* * épouvanté les cheveux se hérissent ;
» Il gronde, de ses cris nous savons le succès ».
Santé, Reine du Monde, ô ma puissante Fée !
Vous fîtes mon bonheur, aujourd'hui je vous hais,
Répondis-je en pleurant : Que servent vos bienfaits,
Quand *Ludovise* ** en est privée ?
Quittez-moi, suivez-la pour calmer mes soupirs ;
Si vous me chérissez, devenez-lui fidelle :
Il n'est de jours heureux, non, il n'est de plaisirs
Que ceux qu'on partage avec elle.
Cessez, dit la Déesse, & dans vos cœurs troublés,
Qu'une tranquille paix revienne & s'éternise :
Les Destins sont fléchis, tous les vœux sont comblés,
Un siècle de beaux jours renaît pour *Ludovise.*
Paroissez, triomphez, Muses, Plaisirs & Jeux ;
On vous rend votre Reine, accourez sur ses traces,
Qu'on prépare des fleurs ; c'est sur l'Autel des Graces
Que doit fumer l'encens offert pour elle aux Dieux.

---

* *Médecin de Madame la Duchesse d'Estrées.*

** *Madame la Duchesse du Maine.*

THIBAUT, COMTE DE CHAMPAGNE ET ROI DE NAVARRE, A MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN,

En lui envoyant une de ses Romances.

VOUS vous plaisez aux naïves chansons ;
Hé bien, cette antique Romance,
Si votre voix l'anime de ses sons,
Mieux qu'en sa nouveauté sera prisée en France.
Lors de mon beau printems, soupirant mes amours,
Je célébrai mainte Princesse,
Des Reines quelquefois, & j'en obtins toujours
Eloges pour mes vers, & mieux pour ma tendresse.
Or de tant de beautés qui partageoient mes vœux,
Aimé, haï du moins, je m'estimois heureux ;
Mais dans cette plaine Elysée,
Où des rayons plus purs éclairent les esprits,
On m'a dépeint ROHAN ; enchanté, j'ai compris
Que jadis mon ame abusée,
A de foibles lauriers donnoit un trop grand prix :
Il n'est pour un Mortel qu'un sort digne d'envie ;
Saucourt, Candale & moi, le disons entre nous :
Belle ROHAN, qui n'a vécu pour vous,
N'a point connu le charme de la vie.

A MADAME LA DUCHESSE DE VILLARS,

Dame du Palais, & depuis Dame d'Atours de la Reine,

En lui envoyant une Figure représentant uue Muse.

ÉTRENNES.

Sachez quel est mon art; dans de simples portraits,
Je célèbre l'esprit, les vertus & les graces :
Ne vous étonnez pas de me voir sur vos traces,
Je vous peins quand je veux traiter d'heureux sujets :
En faisant votre eloge, on est toujours sincère,
    Et c'est vous blesser cependant,
On le sait; on se fait un effort pour se taire :
Mais peut-on résister toujours à son penchant ?
    Qui vous voit & qui vous entend,
    Est toujours prêt à vous déplaire.

SUR UN PORTRAIT DE LA PRINCESSE DE ROHAN,

PEINT PAR NATIER.

FABLE.

L'Imagination étalant cent Portraits,
S'écrioit : C'est à moi d'illustrer la Peinture ;
Je prête des beautés aux plus rians objets :
Pour plaire, il faut toujours embellir la Nature.
Cessez, dit une Muse. Ah ! c'est trop nous vanter
De votre art mensonger les merveilleux prestiges,
Vous inventez toujours, je ne sais qu'imiter,
Et je vais cependant effacer vos prodiges.
Elle trace à l'instant avec légèreté,
Tout ce qui du Printems annonce la Déesse.
    Bientôt sa main enchanteresse,
    Dans les traits a représenté
Ce charme de l'esprit, ame de la beauté.
Non, l'imitation n'avoit jamais encore
    Si bien rendu la vérité ;
La toile respiroit, l'œil étoit enchanté ;
Enfin c'étoit Rohan, à dire, *je l'adore.*
La Muse expose alors son ouvrage au grand jour.
Eh bien, la fiction ici triomphe-t-elle ?
Prenons pour nous juger Apollon & l'Amour.
    Voulez-vous que je les appelle ?
Non, non. Eh ! que pourrois-je ici vous disputer ?
Ce Portrait est charmant, parce qu'il est fidèle ;
    Rendez grace à votre modèle,
L'Imagination n'y peut rien ajouter.

A DOMITILE,

ÉPITRE MORALE,

Sur la perte de son Écureuil.

A DEUX beaux yeux que n'ont point effacés
Même les yeux de *Barbarine*,
A deux sourcils que l'Amour a tracés,
A des cheveux que de leur main divine,
Sur un front enchanteur les Graces ont placés,
Salut, encens, honneurs, triomphes, jours de fêtes,
Rivales en fureur & nouvelles conquêtes.

Charmante *Domitile*, il n'y a de prospérités si constantes qui ne soient quelquefois interrompues. Vous l'avez remarqué sans doute dans vos lectures, vous qui aimez avec tant de justice l'Histoire, quand elle n'est qu'un Roman? Vous avez vu des naufrages en arrivant au port, des triomphes suivis de l'esclavage, des Trônes renversés: hé bien, tout cela vous annonçoit qu'un *Écureuil* peut s'échapper d'une poche. J'ai fait chercher le vôtre hier dans tout l'Opéra; & je disois du ton dont on y fait les enchantemens:

Quoi! ma recherche est inutile?
Quoi! ce qui plaît à Domitile,
Peut la quitter un moment?
Quelle différence bizarre!

Un cœur dont elle s'empare
Voudroit s'échapper vainement ;
Mais un Ecureuil qui s'égare,
Se trouve mal aisément.

La conjuration a été vaine, point d'Ecureuil : aussi n'en ai-je point dormi de toute la nuit ; & je ne sais comment vous consoler, affligé comme je le suis moi-même.

Domitile, il est vrai, cette perte est terrible ;
Ne cessez pas pourtant d'avoir un cœur sensible.
Oui, l'Amour vous prépare un avenir charmant.
Hélas ! je le sais de lui-même ;
Perdre son Ecureuil est un cruel tourment,
M'a t-il dit, je la plains : mais ce malheur extrême
Est le seul qu'elle doive éprouver en aimant.

VERS

A MADAME LA MARQUISE DE SASSENAGE.

DAPHNÉ, joignez sans cesse
A l'amour du plaisir le don de la paresse,
Soyez toujours sensible avec tranquillité :
Quelle découverte admirable !
Sans vous jamais se seroit-on douté
Que le calme & l'égalité
Servent si bien à rendre aimable ?

STANCES
SUR LA CONVALESCENCE
DU ROI.

O tems heureux ! Beau siècle d'or,
Le plus chéri des Rois vous fait renaître encor.
Que de nos vœux ses jours dépendent.
Oui, nous osons le croire, ils vont s'éterniser.
Le Ciel pourroit-il refuser
Ce que tous les cœurs lui demandent ?
O tems heureux ! Beau siècle d'or,
Le plus chéri des Rois vous fait renaître encor.

Nous bénissons notre partage,
Soumis à son pouvoir que règle l'équité ;
La véritable liberté
Est de dépendre d'un Roi sage.
O tems heureux, &c.

Toujours de notre zèle extrême,
Pour remplir ses projets, il peut tout exiger.
Ah ! qu'un tribut devient léger,
Quand on le rend à ce qu'on aime !
O tems heureux, &c.

Quelle bonté ! Quel grand courage !
Que de succès flatteurs enchaînent ces instans !
En voyant tous les cœurs contens,
Il peut dire, c'est mon ouvrage.
O tems heureux, &c.

Le Ciel sans doute l'a fait naître
Pour goûter les vrais biens, pour voir remplir ses vœux,
Monarque, Père, Epoux heureux:
Combien il est digne de l'être!
O tems heureux, &c.

Par cent vertus, (puissans exemples)
La Reine de son rang relève encore le prix.
Ce fut ainsi qu'au tems jadis
Des Mortels obtinrent des Temples.
O tems heureux, &c.

Pour un Roi quel bonheur! Il aime.
Eh! peut-il trop aimer ses illustres enfans?
Avec les graces du Printems,
C'est la raison, la vertu même.
O tems heureux, &c.

Voyez quel Astre nous éclaire:
Venez, Peuples divers, partager nos destins;
Vous n'avez que des Souverains,
Le nôtre est un Dieu tutélaire.
O tems heureux, &c.

S'il suit Bellone qui l'appelle,
Tout s'attache à son char; on s'en fait un devoir:
Le charme qu'on trouve à le voir,
Est le serment d'être fidèle.
O tems heureux, &c.

Oui, votre nom s'immortalise;
Vos vertus pour jamais nous l'ont rendu sacré.
Venir, voir, vaincre, être adoré,
Grand Roi, voilà votre devise.
O tems heureux! Beau siècle d'or,
Le plus chéri des Rois vous fait renaître encor.

ÉTRENNES
DE MADAME LA COMTESSE
DE SAINT-FLORENTIN
A LA REINE.

Ce sont les Arts qui parlent, représentés en figures de porcelaine, & placés dans un Cabinet de Sa Majesté.

Ce Cabinet riant & solitaire,
Est le Temple des Arts *, nous nous y rendons tous;
Mais notre empressement cache un peu de mystère.
On vous connoît un don bien plus puissant que nous;
Ce don heureux, c'est l'art de plaire.
Qui veut le posséder, doit l'apprendre de vous.

* *Cet endroit des petits Appartemens de la Reine, est nommé le Cabinet des Arts.*

VERS
SUR DEUX GIRANDOLES

Envoyées par Madame la Duchesse DE BOUFFLERS *à Madame la Duchesse* DE LA VALLIÈRE, *pour éclairer le Cabinet où sont ses Livres.*

IL faut que tout seconde ou prévienne vos vœux;
La lecture vous est chère :
Qu'en l'absence du jour une douce lumière
Vienne offrir à vos beaux yeux
Tibule, Horace, Ovide, Amans ingénieux,
Qui peignent dans leurs vers des objets adorables :
Rassemblez ces Portraits, examinez-les tous,
Quelque parfaits qu'ils soient, croyez-les véritables,
Vous n'aurez rien trouvé de si charmant que vous.

LE FAUX
ET LE VÉRITABLE HYMEN.

LE FAUX HYMEN.

L'HYMEN se fit peindre un beau jour,
C'étoit le jour de sa Fête :
Le Portrait fut charmant; on croyoit voir l'Amour,
Qui de Psyché voloit à la conquête.
Le lendemain mille Peintres fameux
Autour du Dieu se rangèrent;
Mille nouveaux Portraits en ce jour s'achevèrent :

Mais quel changement malheureux !
Au lieu de ce bonheur & de cette alégresse
Que le premier Portrait exprimoit vivement,
Le second rembruni, fidèle cependant,
Représentoit l'ennui, les regrets, la tristesse.
Ces deux Tableaux décorent le séjour
Habité des Mortels qu'enchaîne l'Hyménée,
Image de leur destinée :
Le beau Portrait, hélas ! n'y paroît qu'un seul jour;
Celui du lendemain s'y voit toute l'année.

LE VÉRITABLE HYMEN.

Qu'est-ce qu'aimer? C'est se choisir tous deux,
Suivre un penchant que la raison éclaire,
Unir par de durables nœuds,
De doux rapports d'humeur, des contrastes heureux,
Servant également à plaire ;
C'est lorsqu'à son automne on se voit parvenu,
Se sauver des langueurs qui pourroient nous surprendre ;
Si l'amour s'affoiblit, l'amitié la plus tendre
L'a déjà remplacé, le cœur n'a rien perdu.
Vous que la vanité, la mode ou les caprices
Assemblent sans plaisir, & livrent aux dégoûts,
Amans, ne vantez point vos frivoles délices,
Le vrai bonheur d'aimer n'est que pour les époux.

LA MUSE DE L'OPÉRA.

CANTATE.

MORTELS, pour contenter vos désirs curieux,
Cessez de parcourir tous les climats du monde ;
Par le puissant effort de l'art qui nous seconde,
Ici tout l'Univers se découvre à vos yeux.

Au son des trompettes bruyantes,
Mars vient embellir ce séjour ;
Diane, avec toute sa Cour,
Vous offre des fêtes galantes,
Et mille chansons éclatantes
Réveillent l'écho d'alentour.

Des Bergers la troupe légère
Vient folâtrer sur ces gazons ;
A leurs danses, à leurs chansons,
On voit que le Dieu de Cythère
Leur a donné de ses leçons.

Mais quel bruit interrompt ces doux amusemens ?
Le soleil s'obscurcit, la mer s'enfle & s'irrite.
Dieux ! quels terribles flots & quels mugissemens !
La terre tremble, l'air s'agite,
Tous les vents déchaînés, mille effrayans éclairs,
Semblent confondre l'Univers.
Quels sifflemens affreux ! Quel horrible tonnerre !
Le Ciel est-il jaloux du repos de la terre ?
Non, les Dieux attendris par nos cris éclatans,
Ramènent les beaux jours de l'aimable printems.

Oiseaux, qui sous ce feuillage
Formez des accens si doux,
L'Amour, quand il vous engage,
Vous traite bien mieux que nous;
Il n'est jamais parmi vous
Jaloux, trompeur ni volage,
Vos concerts, heureux oiseaux,
Réveillent trop tôt l'aurore;
Laissez les Mortels encore
Plongés au sein du repos.

Mais quels nouveaux accords dont l'horreur est extrême!
Qui fait ouvrir le séjour infernal!
Que de Démons sortis de ce gouffre fatal!
Les implacables Sœurs suivent Pluton lui-même!
Ne craignons rien, un changement heureux
Vient nous offrir de doux présages;
Et les Démons cachés sous d'aimables images,
Amusent nos regards par d'agréables jeux.

Ce n'est qu'une belle chimère
Qui satisfait ici vos vœux:
Eh! n'êtes-vous pas trop heureux
Qu'on vous séduise pour vous plaire?

Dans ce qui flatte vos désirs,
Croyez tout ce qu'on fait paroître;
On voit s'envoler les plaisirs,
Dès que l'on cherche à les connoître.

VÉNUS RETROUVÉE.

CANTATE ALLÉGORIQUE.

FAUNES, Nymphes, Bergers, vous cessez vos concerts.
D'où peut naître votre tristesse ?
Vous regardez un char élevé dans les airs.
Que vois-je ? C'est Vénus ! Où fuyez-vous, Déesse ?...
Mortels, à vos regrets laissez un libre cours ;
Lorsque Vénus nous quitte, il n'est plus de beaux jours.

Le matin sera sans aurore ;
Les Aquilons enlèvent Flore ;
Ces riantes eaux vont tarir :
Les jeux, les graces disparoissent,
Dans tous les cœurs les désirs cessent ;
On n'aime plus, tout va périr.

Déjà tout languit & s'ennuie,
Sans l'aimer on s'offre au plaisir ;
On passe le cours de la vie
A le chercher sans le saisir.

Le matin, &c.

Quel pouvoir me transporte au Temple de Cythère ?
Il faut y consulter l'Amour ;
C'est le Dieu ... C'est sa voix ! De sa charmante mère,
L'Oracle annonce enfin le bienheureux retour.
Promesse long-tems infidelle,
Combien vous abusez les Mortels prévenus !
Dès qu'il s'offre à leurs yeux une Beauté nouvelle,
Ils pensent retrouver Vénus.

Dans l'ivresse extrême
Du premier moment,
Ah! c'est Vénus même
Qu'adore un Amant!
Mais ce bien frivole
Trompant ses plaisirs,
Sa Vénus s'envole
Avec ses désirs.

Vénus mensongère,
Dois-tu nous charmer?
On ne veut que plaire
Lorsqu'on croit aimer.

Dans l'ivresse extrême, &c.

Mais je vois des Amours la troupe qui s'empresse!
L'Oracle est accompli, Mortels, votre erreur cesse.
La Déesse a quitté les Cieux:
Voilà son air, sa voix, & sur tout ses beaux yeux;
Apprenez à la bien connoître;
Que l'apparence enfin ne vous abuse plus:
Le tems n'affoiblit point les feux qu'elle fait naître;
L'art de fixer les cœurs n'appartient qu'à Vénus.
Sous le nom de Thémire, eh! peut-on s'y méprendre!
C'est Vénus qui vient reprendre
L'Empire de l'Univers:
Quel triomphe! L'Immortelle
Nous paroît encore plus belle
Que le jour fortuné qu'elle sortit des mers.

Nouvelle Reine de Cythère,
Chaque jour votre heureux Amant
Sera plus tendre & plus sincère:
Le bonheur d'aimer constamment
Naîtra du charme de vous plaire.

REPROCHES A CORINE.

CANTATE.

Le fils de Cyprine
A formé Corine
Pour enchanter les Mortels & les Dieux;
Mais sur son ouvrage
Il oublia de répandre ses feux :
Hélas! quel dommage!

Dès le matin,
Sur son chemin,
Amours se rendent;
Avec douleur
Ils se demandent :
A-t-elle un cœur ?

Le fils de Cyprine, &c.

Dans les climats glacés, où les vents furieux
Ont déclaré la guerre à tout ce qui respire;
Sur ces arides bords, où le flambeau des Cieux,
Où cent Démons brûlans ont fixé leur empire;
Privé des autres biens, du moins on y soupire;
L'Amour, le tendre Amour y fait sentir ses coups :
Qu'un Mortel sache aimer, son sort est assez doux.

Hâtez-vous, Paphos s'apprête :
Que d'encens vous recevrez!
Les Amours ont choisi pour leur fête
L'heureux jour où vous aimerez.

Plaire est un doux avantage,
Et qui vous voit est charmé ;
Mais, Corine, le plus cher hommage,
C'est l'amour d'un Amant aimé.

Hâtez-vous, &c.

LES CONSTANTES AMOURS D'ALIX ET D'ALEXIS*.

ROMANCE:

Sur un Air Languedocien.

POURQUOI rompre leur mariage,
Méchans parens ?
Ils auroient fait si bon ménage,
A tous momens.
Que sert d'avoir bague & dentelle
Pour se parer ?
Ah ! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

---

* Depuis que cette Romance a paru, on a donné ce titre à toutes les chansons amoureuses qui ont une suite de couplets. La Romance a cependant un caractère qui la distingue ; il faut qu'il y ait une action touchante, & que le style en soit naïf. C'est ce qu'ont négligé plusieurs bons Auteurs. Ils ont écrit leurs Chansons en style d'Ode : & c'est ôter à la Romance son mérite principal. Celle-ci, malgré toute la fortune qu'elle a faite, a un très-grand défaut dans l'action. C'est Madame la Princesse de Conti qui a eu la première la bonté de me le dire. Le caractère jaloux du mari n'est annoncé que par le coup de poignard qui tue sa femme. Il auroit fallu préparer dans le cours du sujet cette

Quand on a commencé la vie,
Disant ainsi :
Oui, vous serez toujours ma Mie;
Vous, mon Ami.
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on vous marie,
Mieux vaut mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alix
A deux genoux, un jour demande
Son Alexis.
Maman, il faut par complaisance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un Conseiller.

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura.
Au Couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son Ami.

---

catastrophe; mais cette Romance alors couroit. Je l'avois faite uniquement dans la vue d'amuser Madame la Duchesse *de Villars* & Mesdames ses sœurs. Je leur chantois les couplets à mesure qu'ils étoient achevés. Elles en paroissoient très-contentes : & un Auteur, en ce cas, est aisément gagné par l'exemple.

Un jour . . . Quelle malice d'ame!
La mere a dit :
Alexis a pris une femme,
Sans contredit :
Et puis lui montrant une lettre,
Lui dit : Voyez,
Il vous écrit ; c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors, Conseiller & Notaire
Arrivent tous.
Le Curé fait son ministère ;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas ! festin & danse
Ne sont qu'ennui ;
Toujours lui vient en souvenance
Son Favori.

Le soir plus grande fâcherie
Saisit son cœur.
Sa mère la tanse & la crie
Toute en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au bûcher,
La pauvrette, en pleurant, se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu ! qu'Alix, honnête & sage,
Se conduit bien !
Tous autres soins que du ménage
Lui sont de rien.
Voyant de son Epoux la flâme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son ame
Ce qui restoit.

Hélas ! son ame toute entière
    A ses soucis,
Gardoit son amitié première
    Pour Alexis.
Cinq ans, en dépit d'elle-même,
    Passa les jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
    L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
    L'Ami secret,
On se donne tant de souffrance
    Pour peu d'effet :
Une si douce fantaisie
    Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
    On s'en souvient.

Alix, dans sa mélancolie,
    Un jour l'Epoux
Lui mène un Marchand d'Arménie
    Pour des bijoux :
Ma Moitié, faites quelqu'emplette
    De son écrin.
Perles & nœuds sont la recette
    Pour le chagrin.

Baise-moi, Moutonne chérie,
    Je vais au Plaid ;
Tiens, prends de cette orfévrerie
    Ce qui te plaît :
L'argent n'est que pour qu'on se donne
    Quelque bon tems ;
N'épargnez rien : Voilà, Mignonne,
    Vingt écus blancs.

Il part. Le Marchand, en silence,
L'écrin montroit,
Qu'Alix avec indifférence
Considéroit :
Chaque fois qu'il offre à la Dame
Perle ou saphir,
Chaque fois, du fond de son ame,
Sort un soupir.

En lui toutes fleurs de jeunesse
Apparoissoient ;
Mais longue barbe, air de tristesse
Les ternissoient.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une ame tendre
A bien son prix.

Mais Alix, soucieuse & sombre,
Rien ne voyoit.
Pourtant, aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit :
D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrin !
Ah ! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains !

Las ! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi !
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites le-moi.
Eh ! que sert de conter, Madame,
Un déplaisir,
Qui jamais, jamais de mon ame
Ne peut sortir ?

Il n'est qu'un trésor dans le monde,
Je le connois,
Long-tems en espoir je me fonde
Que je l'aurois ;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisoit tant,
Je l'emportois dans ma pensée
En le quittant,
Lorsqu'un Lutin, par grand'rancune,
Vint l'enlever,
Puis d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde,
Quand je l'appris ?
Pour m'en aller au bout du monde
Me départis ;
Non qu'un instant en moi je pense
De l'oublier,
Mais pour mourir de ma constance
A le pleurer.

Marchand, est-ce or en broderie
Que ce trésor ?
Madame, hélas ! ce que j'envie
Surpasse l'or.
Sont-ce rubis ? J'aurois sans peine
Rubis perdus.
C'est donc le trousseau de la Reine ?
Ah ! c'est bien plus !

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
Me le ravir,
J'en ai tiré la chère image
Du souvenir ;
J'ai, la voyant, l'ame remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, j'en meurs d'envie,
Arménien,
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors avec un soupir qu'il jette,
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette
Dans du drap d'or.

Alix soudain prit la dorure,
La déplia ;
Sur la tablette, en écriture,
Ces mots trouva :
ICI JE CONTEMPLE, A TOUTE HEURE,
DANS LES SOUPIRS ;
JE GARDE TOUT CE QUI DEMEURE
DE MES PLAISIRS.

Alors Alix la tablette ouvre
Tant vîtement :
Eh ! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment ?
La voilà toute évanouie
A cet objet !
Qui n'eût même transe sentie ?
C'est son portrait !

Alix, mon Alix tant aimée,
Hélas ! c'est moi !
Alix, Alix tant regrettée,
Ranime-toi ;
Ton Alexis vient de Turquie,
Tout à l'instant,
Pour te voir, & quitter la vie
En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée,
Alix parla.
Alexis, j'ai ma foi donnée,
Un autre l'a :
Je ne dois vous ouïr de ma vie
Un seul instant :
Mais ne mourez pas, je vous prie,
Partez pourtant.

Voulant, pour complaire à sa Mie,
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'Epoux survient. A cette vue,
Tout en fureur,
Leur a, d'une dague pointue,
Percé le cœur.

Alexis meurt. Alix mourante,
Les yeux baissés,
Dit : Je péris, mais innocente ;
Ce m'est assez.
Mon Epoux, votre jalousie
Verse mon sang,
Sans regret je quitte la vie,
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il est nuit, il voit l'image
De sa Moitié,
Qui, du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle avec un long murmure
Son assassin.

Après si triste tragédie,
Tout sage Epoux
Ne peut, de sa Moitié chérie,
Etre jaloux;
S'il trouve un Marchand d'Arménie
Prenant sa main,
Il dit : C'est qu'on le congédie,
J'en suis certain.

LES

INFORTUNES INOUIES

De la tant belle, honnête & renommée Comtesse

DE SAULX.

ROMANCE.

Sensibles cœurs, je vais vous réciter;
Mais, sans pleurer, las! comment les conter?

Les déplaisirs, les ennuis & les maux
Qu'a tant souffert la Comtesse de Saulx.

Si de beauté, de grace & de vertu
Bonheur naissoit, comme elle en auroit eu!

Elle étoit sœur du vaillant Olivier:
A donc pourquoi ne la mieux marier?

Non que le Comte entre les hauts Seigneurs
Puissant ne fût en Vassaux & honneurs.

Mais las, hélas! c'est que par trop étoit
Mari méchant, qui tant mal la traitoit.

Dans son Châtel, entre quatorze tours,
Comme en prison, la tint-il pas toujours?

Sans Damoiselles, sans nuls Cavaliers,
Pages aucuns, & pas plus d'Ecuyers.

Mais pis encor, la pauvrette n'avoit
Serf ni Servante, & son mari servoit.

Le pain cuisoit, pâtissoit, rôtissoit,
Faisoit le lit, & volaille engraissoit.

Or si l'Epoux lui fit tel traitement,
C'est qu'il étoit jaloux étrangement.

Est-on jaloux par trop forte amitié,
De ces gens-là faut avoir grand'pitié.

Mais ce mari, qui ne l'aimoit de cœur,
Jaloux n'étoit que par fausse frayeur.

Croyant, le fol, que si rare Beauté
Onc ne pourroit tenir fidélité.

Des yeux, le jour la couvoit constamment;
De nuit, à peine il les clot un moment.

De sa Moitié, que sert d'être gardien?
Sans sa vertu, vous ne garderez rien.

En songe un jour il rêva de Galant:
A son réveil, las! il la battit tant...

Pour passe-tems, qu'est-ce donc qu'elle avoit?
Des animaux, elle les élevoit.

Un sanglier & deux grands louveteaux
L'alloient suivant, comme petits agneaux.

Un ours des bois dans leur parc se glissa,
En moins de rien elle l'apprivoisa.

A sa voix douce ils accouroient soudain
Et ne prenoient vivres que de sa main.

Plus doux cent fois, un chacun d'eux sembloit
Dire à l'Epoux, qu'aimer il la falloit.

Quelquefois l'ours, comme on voit, s'adoucit;
Mais le jaloux toujours plus s'endurcit.

Las! voici bien un autre désarroi!
Comte de Saulx, te faut servir le Roi.

Il t'a mandé: Mon cousin, vous viendrez
Me joindre en guerre, & bien me défendrez.

Ne plus garder sa femme, oh! quel malheur!
Il s'y résout, la rage dans le cœur.

Vivres chétifs pour trois ans lui donna,
Dans la grand'tour on vous l'emprisonna.

Or bien qu'Epoux fussent depuis cinq ans,
Elle n'avoit été grosse d'enfans.

Et dans la nuit, la veille du départ,
Enceinte fut, admirez le hasard.

Mais il s'en va, sans en être certain.
Comtesse, hélas! quel sera ton destin!

Deux ans passés, deux ans & seize jours
Elle habita la plus sombre des tours.

Et loin, bien loin qu'elle en eût du courroux,
Le Comte absent, ses jours couloient plus doux.

Mais un matin, source de plus grands maux!
On ouvre l'huis; c'est le Comte de Saulx.

Sa Moitié voit, tenant sur son giron,
Et caressant le plus gentil poupon.

Morne & tremblant, il reste avec effroi,
Il fut absent, elle a faussé sa foi.

Il va penser qu'en la tour introduit,
Un vert Galant l'escaladoit la nuit.

Sa dague alors prenant avec fureur,
A l'innocent l'enfonça dans le cœur.

Puis sur sa femme, avec un noir regard,
Il va levant l'ensanglanté poignard.

Femme sans foi, sans vergogne, sans mœurs,
Recours à Dieu, tu vas mourir, tu meurs ...

L'infortunée, à ces mots n'entendoit,
Serrant l'enfant, qui son ame rendoit.

Bouche sur bouche, elle veut recueillir
Le fruit amer de son dernier soupir.

Quel tigre alors n'eût daigné s'attendrir?
Et le cruel sa Moitié va meurtrir.

Vers son beau sein déjà le fer mortel ...
Mais quel grand bruit à l'entour du Châtel?

Ah! Dieu, vrai Dieu! c'est le brave Olivier,
Qui l'escalade avec maint Cavalier.

L'Epoux se calme, on se trouble autrement;
Madame, allons au bel appartement.

Les y voilà: çà mettez sans retard
Juppes de soie, & le corps de brocard.

Car Olivier vient occir, par courroux,
Cil qu'en Eglise avez fait votre Epoux.

Vos Cavaliers, s'il demande où sont-ils?
Au loup chassant avec chiens & fusils.

S'il

S'il vous demande où sont vos Aumôniers ?
Allant à Rome avec mes Ecuyers.

S'il vous demande où Damoiselles sont ?
Pélerinage à Saint-Claude elles font.

Si Chambrières ? Lors répondrez, bon !
Au clair ruisseau blanchissent le linon.

S'il vous demande où est le petit né ?
Dieu l'a repris comme il l'avoit donné.

Bref, s'il disoit, votre Epoux je ne voi ?
Mandé par lettre, il est au Camp du Roi.

Mais à la porte Olivier mène bruit,
Et jà le Comte est caché sous le lit.

Où est ma sœur ? que l'emmène d'ici ?
Mon frère, hélas ! me méconnoît ainsi ?

Ma sœur, ma sœur, est-ce bien vous ? Hélas !
Pâleur avez comme au jour du trépas.

Tout haut répond : J'ai failli de mourir ;
Et puis tout bas : Las ! j'ai bien à souffrir !

Ma sœur, ma sœur, je ne vois d'Aumôniers,
De Clercs aucuns, aussi peu d'Ecuyers ?

Tout haut : Pour Rome chacun est parti ;
Tout bas : Mon frère, hélas ! j'ai bien pâti !

Ma sœur, ma sœur, n'avez Pages aucun,
Point de Hérault, de Cavaliers pas un ?

Elle tout haut : Ils sont chassant au bois ;
Et puis tout bas : Par jour me meurs cent fois.

Ma sœur, ma sœur, où donc est votre Epoux,
Qu'il ne me vient recueillir quant & vous?

Tout haut: Il est allé le Roi servir;
Et puis tout bas, pousse un profond soupir.

Ma sœur, ma sœur, cher objet d'amitié,
Quoi! de vos maux me cachez la moitié!

Il est céans, ce tant barbare Epoux,
Qui méconnoît son vrai trésor en vous.

Lors l'apperçoit, & du lit l'arrachant,
Tire sur lui son coutelas tranchant.

Elle l'arrête, embrassant ses genoux:
Mon frère, hélas! c'est toujours mon époux.

Rancune n'ai de tant de maux que j'eus;
Pardonnez-lui, il ne me tûra plus.

Non, tout cruel éprouve un cruel sort,
Et qui vous hait a mérité la mort.

Lors il le frappe, & sa sœur lui montrant:
Regrette-la, dit-il, en expirant.

Le Comte expire, & ce cœur sans pitié
Meurt honoré des pleurs de sa Moitié.

Epoux, Epoux, n'oubliez son destin,
Onc un jaloux ne fit heureuse fin.

Il reste quelques fragmens d'une ancienne Romance de la Comtesse de Saulx; les voici.

Le Comte de Saulx.

Allez, Madame, allez-vous-en prier:
Car voici l'heure où bientôt faut mourir.

La Comtesse.

Comte de Saulx, savez-vous que j'ai vu
Là-haut, là-bas dans ces verds près touffus,
J'ai vu une bande de Cavaliers,
Et par sus tous, mon bon frère Olivier.

Le Comte.

Allez, Madame, allez-vous-en parer,
Robe de soie & robe d'or mettez.
S'il vous demande où sont vos Chambrières,
Vous lui direz, elles sont à la rivière.
S'il vous demande où sont vos Damoiselles,
Vous lui direz, elles sont aux Tournelles.
S'il vous demande où est votre Mari,
Vous lui direz, il est au Roi servir:
Et moi je vais me cacher sous le lit.

Olivier.

Dis-moi, Servante, où est donc ta Maîtresse?

La Comtesse.

Faut que mon frère ainsi me méconnoisse.

Olivier.

Dis-moi, ma sœur, où est donc ton Mari?

La Comtesse.

Tout haut: Mon frère, il est au Roi servir.
Tout bas lui dit: J'ai un méchant Mari.

OLIVIER.

Ma sœur, dis-moi où est ton petit né ?

LA COMTESSE.

Tout haut répond : Il est à promener.
Tout bas lui dit : Mon mari l'a tué.

OLIVIER.

Ma sœur, ma sœur, où est donc ton Mari ?

LA COMTESSE.

Tout bas répond : Il est dessous le lit.

OLIVIER.

Dis-moi, ma sœur, en voudrois-tu la tête ?
Nenni, mon frère, elle m'est trop funeste.

Lors Olivier de son glaive l'occit.

LA COMTESSE.

Dieu soit loué, je n'ai plus de Mari.

Dans l'usage que j'ai fait de ces fragmens, la Comtesse de Saulx est plus intéressante ; mais il est vrai que ces mêmes fragmens m'ont fourni ce qui caractérise le mieux une vraie Romance.

IMITATION DES CHANSONS DU COMTE DE CHAMPAGNE, ROI DE NAVARRE.

VIENS m'aider, ô Dieu d'amours,
A pourtraire celle,
Celle tant tant belle
Que tant aimerai toujours.

Elle a bien du gai printems,
Gente humeur & fin sourire;
Blanches perles sont ses dents,
Roses sa bouche respire.

Viens m'aider, &c.

Son maintien est si très-doux,
Son parler semble une lyre;
Si son regard luit sur vous,
Votre ame toute il attire.

Viens m'aider, &c.

Si vouloir est votre Roi,
Voulut-elle votre vie;
Ce vous seroit douce loi
D'accomplir sa fantaisie.

Viens m'aider, &c.

En sa personne rien n'a
Qui de l'aimer ne vous prie:
Et sans y penser, voilà
Qu'elle se trouve obéie.

Viens m'aider, &c.

Ne lui seriez moins constant,
En servant Beauté nouvelle;
Car bien que l'œil soit content,
Le cœur dit: Ce n'est pas elle.

Viens m'aider, &c.

Ayant le prix disputé,
(Amours ont vu l'aventure)
Vénus eut bien la beauté,
Mais ma Mie eut la ceinture.

Viens m'aider, ô Dieu d'amours,
A pourtraire celle,
Celle tant tant belle,
Que tant aimerai toujours.

PORTRAIT
DE SOPHIE.
CHANSON *.

Il est une Sophie **, onc il n'en sera d'autre,
Ravissant d'un souris mon ame aussi la vôtre;
Eussiez-vous cent ans,
Fussiez-vous cinq cents,
Et tout le monde encore;
Quand son regard tant doux verrez,
Son parler divin entendrez,
De bouche & de cœur lui direz:
Tenez, je vous adore,
Tenez, je vous adore,
Tenez, je vous adore.

* Cette Chanson est une sorte de niche que j'ai faite à M. le Duc de Luines. J'ai voulu lui persuader que dans le Recueil des Chansons anciennes dont il faisoit l'éloge, il y avoit un portrait entièrement applicable à la Reine, & qu'il n'avoit pas remarqué. J'avois supprimé la feuille 164, & fait substituer un carton.

** *Marie-Félicité-Sophie, Reine de France.*

SECRET POUR AIMER.

A QUINZE ans, quinze ans achevés,
N'auriez d'amour la fantaisie ?
Que je vous plains, cœurs réprouvés !
Guérissez-vous, bien le pouvez ;
Il ne faudra que voir ma Mie.

Vous direz : Beaux yeux, me voilà ;
Aimer, je veux d'amour extrême ;
Son doux regard sur vous luira,
Et votre cœur tôt s'écriera :
Ah ! grand merci, voilà que j'aime.

CHANSON.

NON, rien n'est si beau que Thémire :
Ainsi que mon amour mon bonheur est parfait ;
Je sens avec transport tous les feux qu'elle inspire,
Et dans tous les yeux je puis lire
L'éloge du choix que j'ai fait.

AUTRE,

Sur un Air Languedocien.

Contre un engagement
Je me crus affermie ;
Mais Daphnis est charmant,
Et j'en fis la folie :
Dès qu'il m'eut attendrie,
L'ingrat fut inconstant,
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un instant.

Plaire & sentir l'ardeur
D'un amour véritable,
A tout autre bonheur
Me sembloit préférable :
Raison peu secourable !
Eh quoi ! tu peux souffrir
Qu'un bien si peu durable
Fasse tant de plaisir ?

Amans, votre bonheur
N'est enfin qu'un mensonge :
Mais quelle aimable erreur
Lorsqu'elle se prolonge !
Ah ! si je me replonge,
Amour, dans ce sommeil,
Si je fais un beau songe,
Sauvez-moi du réveil.

Sur un Air de l'Opéra d'Ajax.

N'ÉTIEZ-VOUS point cette Armide
Qui savoit si bien charmer ?
Est-ce en vous voyant qu'Ovide
Composa son Art d'aimer ?
Quand Zéphire fut fidelle,
D'une tendresse si belle
N'étiez-vous pas l'aimable objet ?
Un Enfant qui suit vos traces,
Cent fois m'a dit en secret,
Tout ce qui te peint les graces
Est de Conti le portrait.

Sur un Menuet Anglois.

PLUS inconstant que l'onde & le nuage,
Le Tems s'enfuit : pourquoi le regreter ?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire usage,
C'est l'arrêter.
Goûtons mille douceurs ;
Et si la vie est un passage,
Sur ce passage au moins semons des fleurs.

Sur un Air Catalan.

C'EST toi qui nous fais naître,
Dieu des amours.
Que ne te rends-tu maître
De tous nos jours ?
Puisque ton seul empire
Peut nous charmer,
Pourquoi, dès qu'on respire,
Ne pas aimer ?

Quand cette vive flâme
Qu'enfin je sens,
Vint enchanter mon ame,
J'avois quinze ans.
Que c'est long tems attendre
De si doux nœuds !
Amour, un cœur né tendre
Est trop heureux.

AUTRE.

QUOI! du Dieu qui m'enflâme
Vous bravez les coups?
Non, Daphnis, dans votre ame
Je lis bien mieux que vous.
Vous avez vu ma Thémire,
Je puis vous dire
Les vœux que vous formez.
Vous avez vu ma Thémire,
Vous aimez.

A la belle fontaine
Va-t-elle au matin,
Certain penchant vous mène
Toujours sur son chemin.
Vous avez vu, &c.

De la jeune Bergère
Le regard charmant,
Ou flatteur ou sévère,
Vous trouble également.
Vous avez vu, &c.

Si vous faites entendre
Son nom aux échos,
C'est sur un ton si tendre,
Qu'il blesse vos Rivaux.
Vous avez vu, &c.

D'une amitié fidelle
Vous aimiez Linus;
Linus brûle pour elle,
Votre amitié n'est plus.
Vous avez vu, &c.

Qu'on chante une autre Belle,
Vous aimez nos chants;
Ces chants sont-ils pour elle,
Adieu tous nos talens.
Vous avez vu, &c.

Pour cacher votre chaîne,
Efforts superflus;
Un silence qui gêne
Est un aveu de plus.
Vous avez vu, &c.

Quelle prudence extrême
Quand vous lui parlez!
Vous ne dites point, j'aime:
Non, mais vous vous troublez.
Vous avez vu, &c.

Pour elle tout s'enflâme,
Déclarons nos feux,
Le secret de notre ame
Se lit dans ses beaux yeux.
Vous avez vu ma Thémire,
Je puis vous dire
Les vœux que vous formez.
Vous avez vu ma Thémire,
Vous aimez.

PORTRAIT DE MADAME BRISSAR.

QUI la voit un jour seulement,
Voudroit ne plus voir qu'elle ;
Sans peine on devine comment
Ce charme-là s'appelle.

D'autres auront de plus beaux traits,
Et vous plairont moins qu'elle :
Amour m'a dit par quels secrets,
C'est qu'elle est mieux que belle.

Dans ses yeux est un ascendant
Dont voici le mystère ;
L'esprit s'y peint à chaque instant :
Jugez s'ils doivent plaire.

LETTRE A M. LE COMTE DE TRESSAN,

En lui envoyant deux cents Estampes du nouveau Portrait du Roi de Pologne.

AU Mouton anacréontique *,
Imitant à son gré *La Fontaine* ou *Newton*,
Ingénieux & méthodique,
Soit qu'il chante *Quinault*, ou compose un Cantique,

* *Nom que Madame la Duchesse de Villars a donné en plaisantant à M. de Tressan.*

Ayant comme *Boufflers*, par vertu sympathique,
Les graces à son choix, il n'importe le ton,
Salut, paisible jouissance
De ce bonheur toujours croissant
Qu'inspire l'auguste présence
Du Philosophe bienfaisant *.

Je sens, mon illustre Confrère, tout ce que je dois aux bontés de Madame la Marquise de Boufflers, d'avoir engagé *le Roi de Pologne* à approuver le nouveau Portrait que je viens de faire graver, & mettre à la tête des Œuvres de *Sa Majesté.* Je vous en envoie deux cents Estampes : répandez-les dans votre Cour. Bon soir, l'Ami, qui deviens toujours plus aimable. Je vous embrasse de tout mon cœur. MONCRIF.

---

* *Le Roi Stanislas.*

LA REINE DE CIRCASSIE,

BALLET HÉROÏQUE.

ACTEURS.

ALMASIE.

ZULMA.

AMINTOR.

TARSIS.

Troupes de Circassiens & de Géorgiens.

LA REINE DE CIRCASSIE,

BALLET HÉROÏQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMINTOR, TARSIS, TROUPES DE CIRCASSIENS ET DE GÉORGIENS, *qui s'offrent sur le passage d'Amintor.*

LE CHŒUR.

TROMPETTES, éclatez ; répondez-nous, échos ;
Célébrons un vainqueur qui nous rend le repos.

TARSIS.

Armé de son pouvoir terrible,
Un Enchanteur, un monstre horrible
Destinoit à la Reine ou sa main ou la mort.
Dans les gouffres du Ténare
Votre valeur a sans effort
Précipité ce monstre si barbare.

LE CHŒUR.

Trompettes, éclatez ; répondez-nous, échos ;
Célébrons un vainqueur qui nous rend le repos.

AMINTOR.

Rendez grace à la Reine encor plus qu'à mon zèle.
Je n'ai triomphé que par elle

Du plus affreux des Enchanteurs.
Une Reine si belle
Commande à la victoire, ainsi qu'à tous les cœurs.

(Les Asiatiques se retirent.)

Que sert la plus belle victoire,
Quand d'un fatal amour dépend notre bonheur?
Faut-il que l'éclat de la gloire
Ne remplisse pas tout un cœur?

TARSIS.

L'hymen de notre Reine avec le diadême,
Vous offrent le seul prix qui soit digne de vous.

AMINTOR.

La Reine attend un autre époux:
Jugez-en par l'Oracle même.
« Un vainqueur fixera les vœux de cette Cour;
» Mais malgré sa victoire,
» Qu'il n'attende rien de la gloire:
» Le prix est tout entier dans les mains de l'Amour ».

TARSIS.

A tous nos cœurs du moins que votre gloire est chère!

AMINTOR.

Quand l'Enchanteur parut dans ce séjour,
J'adorois votre Reine, & j'espérois lui plaire.
Bientôt à tous mes vœux contraire,
Elle me bannit de sa Cour.

Je m'éloignois à peine: ah! j'en frémis encore;
J'apprends qu'elle est prête à périr;
Heureux, j'ai pu la secourir
Cette ingrate que j'adore,
Et je ne pourrai l'attendrir.

TARSIS.

Elle vient.

AMINTOR.

Mon trouble est extrême.

TARSIS.

Vous tremblez, vous, vainqueur d'un monstre furieux ?

AMINTOR.

Rien n'est si redoutable, hélas ! que ce qu'on aime.

TARSIS.

On va lui consacrer des jeux.

AMINTOR.

Attendons ce moment pour m'offrir à ses yeux.

SCÈNE II.

ALMASIE, ZULMA.

ZULMA.

GRANDE Reine, on le voit dans votre rêverie,
Vous songez au Héros qui vous sauva la vie.

ALMASIE.

Que fait-il ce digne vainqueur ?
Que ne vient-il s'offrir à ma reconnoissance ?
Il est si doux de chercher la présence
De ceux dont on fait le bonheur.

Du fond de leur bocage
Que les Nymphes sortant,
Viennent sur son passage
Sans cesse chantant.

Quels plaisirs vont naître !
Quel enchantement !
Ah ! qu'il est doux d'être
Héros & charmant !
Qu'au-devant d'Amintor toute ma Cour s'empresse,
Et que de son triomphe on s'occupe sans cesse.

(*La suite & Zulma se retirent.*)

SCÈNE III.

ALMASIE.

TON courroux peut-il s'appaiser,
Amintor, te suis je encore chère !
Si le destin à mon amour contraire
Me força de le déguiser,
Plein de valeur, amoureux fait pour plaire,
Dois-tu croire un moment qu'on peut te mépriser ?
Si je te suis encore chère,
Tout ton courroux va s'appaiser.

(*On entend un bruit de fête.*)

Il vient, son triomphe s'apprête.
Que mes esprits sont agités !
Peuples, pour un moment, suspendez cette fête :
Et vous, Prince, restez.

SCÈNE IV.

ALMASIE, AMINTOR.

AMINTOR.

Reine, vous vous troublez. Ah ! bannissez la crainte
Qui s'empare de vos esprits ;
Ne redoutez ni reproche ni plainte
D'un tendre cœur, l'objet de vos mépris.

ALMASIE.

Dieux, que ce reproche m'offense !
Amintor, vous doutez de ma reconnoissance.

AMINTOR.

Pour prix de tout l'amour que mon ame ressent,
Si votre cœur n'est que reconnoissant,
C'est un monstre d'ingratitude.

ALMASIE.

Eh ! pourquoi vous livrer à cette inquiétude ?

AMINTOR.

Un Oracle sembloit parler en ma faveur,
Et vous m'avez banni : quelle affreuse rigueur !
Mais je vais de ma mort vous sauver le spectacle.
Je pars.

ALMASIE.

Non, arrêtez, connoissez votre erreur ;
Amintor, lisez dans mon cœur,
Il parle encore mieux que l'Oracle.

AMINTOR.

Reine, que dites-vous ? Quoi ! sensible à mes feux ...

ALMASIE.

Ingrat, vous m'accusez ! Combien vous m'allez plaindre
En apprenant mon destin rigoureux !
Qu'il m'en coûta pour me contraindre
A vous rendre malheureux !

Vous possédiez mon cœur, vous alliez le connoître.
Hélas ! ce barbare Enchanteur
Osa me déclarer son odieuse ardeur.
J'interdis à ses feux l'audace de paroître.
Mais ses soupçons jaloux
S'armèrent contre vous.
Je tremblai ; je voulois vous sauver de sa rage :
Concevez mon amour & mes tourmens divers ;
Je vous aimois assez pour avoir le courage
De causer tous les maux que vous avez soufferts.

AMINTOR.

J'étois aimé, bonheur inexprimable !
De vos yeux charmans
Un regard favorable
Efface un siècle de tourmens.

ALMASIE.

Quand je désespérois votre flamme amoureuse,
Je me disois, dévorant mon tourment :
Je ne suis point si malheureuse,
Je conserve du moins les jours de mon Amant.

ENSEMBLE.

Règne, Amour, verse tes charmes,
Couronne nos tendres désirs ;
Tu nous as coûté tant d'alarmes,
Tu nous rends autant de plaisirs.

SCÈNE DERNIÈRE.

(Fête formée par les Circassiens & les Géorgiens.

CHŒUR.

TROMPETTES, éclatez ; répondez-nous, échos ;
Que tout chante un vainqueur qui nous rend le repos.

UNE CIRCASSIENNE.

On ne peut décider, en lui rendant hommage,
Ce que l'on chérit davantage,
Ou la victoire, ou le Héros.

Trompettes, &c.

(On danse.)

UNE GÉORGIENNE.

Le plus doux zéphir
Vient de bannir
Le triste Eole.
De charmans concerts
Se font entendre dans les airs.
Chassé par les jeux, l'ennui s'envole.
Des oiseaux amoureux
Le plus tendre ramage
Dans chaque bocage
Invite les Amans à devenir heureux.

ALMASIE, *donnant son Sceptre à Amintor.*

Ainsi que dans mon cœur, ayez dans mon Empire
Le souverain pouvoir.

Ah! que j'aime à vous devoir
Tous les momens où je respire!

AMINTOR.

Non, l'éclat du rang suprême
Sans vous ne peut me toucher.
Je ne vois dans ce Diadême
Que la charmante main qui daigne l'attacher.

ALMASIS,

BALLET

Donné à Versailles en 1747 & 1748,

Et mis pour la première fois au Théâtre de l'Académie Royale de Musique le Vendredi 28 Août 1750.

ACTEURS.

ALMASIS, Habitante des Isles Fortunées.

ZAMNIS, Amant d'Almasis.

L'Ordonnatrice des Fêtes de l'Hymen.

Un Indien.

Indiennes, qui célèbrent les jours heureux.

Esclaves de diverses Nations.

ALMASIS,
BALLET.

Le Théâtre représente les Jardins & une partie du Palais de Zamnis.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMNIS.

Pour vous, belle Almasis, mon amour est extrême.
Que ne m'a-t-on permis le charme de vous voir ?
J'aurois passé les jours content du seul espoir
De vous obtenir de vous-même.

Devenu votre Epoux, sans consulter vos vœux,
Comme vous, j'ai souffert d'une loi trop cruelle.
Hé quoi ! jamais une Belle en ces lieux
N'apprend quel est l'Amant qu'on unit avec elle,
Qu'après que de l'hymen on a formé les nœuds !

Pour vous, belle Almasis, &c.

Zamnis connoît les maux qu'il ne peut éviter ;
Si vous méprisez sa tendresse,
Vos yeux, ces yeux si beaux, seront cachés sans cesse
Sous un voile fatal qu'il faudra respecter.

Mais le moment s'approche, Amour, sois-moi propice ;
Des fêtes de l'Hymen je vois l'Ordonnatrice.

SCÈNE II.

ALMASIS, L'ORDONNATRICE, CHŒUR D'INDIENNES.

CHŒUR.

Nous célébrons les jours heureux :
La plus flatteuse conquête
Couronne vos tendres vœux.
Que vous devez vous plaire à nos chants amoureux !

L'ORDONNATRICE.

Notre art embellit chaque fête.
Mais comment peindre, dans nos jeux,
Tout le charme des nœuds
Que l'Hymen vous apprête ?

CHŒUR.

La plus flatteuse conquête
Couronne vos tendres vœux.

L'ORDONNATRICE.

Almasis en ce jour devient votre partage :
Que votre sort doit vous charmer !

ZAMNIS.

Je l'aime, je l'obtiens; mais le foible avantage,
Si je ne puis m'en faire aimer ?
Son triomphe à mes yeux se retrace sans cesse.

Le jour qu'une aimable Jeunesse
Célébroit l'aurore en ces lieux,

La charmante Almasis, qui présidoit aux jeux,
Paroît, lève son voile : on crut voir la Déesse,
Mais plus charmante encor qu'elle n'est dans les Cieux.
Mille Amans empressés de lui paroître aimables,
A l'envi voloient sur ses pas.
Interdit, enchanté j'admirois tant d'appas,
J'attirai quelquefois ses regards adorables.

L'ORDONNATRICE.

Les transports, les empressemens
Ne sont pas de fidèles guides;
Des regards tendres & timides
Souvent servent mieux les Amans.
Quel autre choix pouvoit-on faire
Entre tant de Rivaux jaloux ?
Almasis va trouver en vous
L'Amant le plus digne de plaire.

ZAMNIS.

Que je crains ce voile sévère
Qui pourra de ses vœux m'annoncer le refus ?
A mon amour si mon cœur est contraire,
Non, son hymen pour moi n'est qu'un malheur de plus.
Possède-t-on l'objet qui nous enflâme,
Quand son penchant s'oppose à nos désirs ?
Quel tourment d'affliger une ame
Dont la félicité feroit tous nos plaisirs ?

L'ORDONNATRICE.

Rassurez votre tendresse
Par l'espoir d'un sort heureux :
Vous êtes bien amoureux,
Vous étudîrez sans cesse
Les momens d'offrir vos vœux.

L'Amour manque-t-il d'adresse?
Vous opposerez aux rigueurs
Des soins flattéurs,
Jamais de plaintes;
Vous verrez s'envoler vos craintes,
Et les Amours vous couronner de fleurs.

(On entend une symphonie.)

Almasis vient.

ZAMNIS.

Quel trouble je sens naître!
En ma faveur tâchez de l'attendrir.
Je n'ose encor la voir, il faudroit en mourir,
Si sa haine éclatoit en me voyant paroître.

SCÈNE III.

ALMASIS *dans un Char*, L'ORDONNATRICE, CHŒUR D'INDIENS.

ALMASIS, *aux Ordonnatrices.*

Cessez ces soins offerts,
Cessez ce vain hommage;
Vos jeux & vos concerts
M'annoncent l'esclavage;
J'ignore à qui l'Hymen m'engage,
Et je sens l'horreur de mes fers.

Cessez ces soins offerts,
Cessez ce vain hommage.
(L'Ordonnatrice & sa suite se retirent.)

Je passois, sans aimer, les plus beaux de mes jours;
L'Amour m'offre Zamnis : mon cœur charmé s'enflâme.
Que l'Amant qu'il destine à nous plaire toujours,
S'empare aisément de notre ame!

Zamnis, mon cher Zamnis... Ah! trop flatteuse erreur!
S'il étoit mon Epoux, je le verrois paroître.
Il m'aime, ses regards m'ont peint sa vive ardeur:
Il ne faut qu'un moment pour lire dans un cœur
La tendresse qu'on y fait naître.

Zamnis, mon cher Zamnis... Ah! trop flatteuse erreur!
S'il étoit mon Epoux, je le verrois paroître.
Apprenons mon destin... Je suis seule... On me fuit...

(*Aux Ordonnatrices qui reparoissent.*)

Venez, & me livrez au sort qui me poursuit.

LE CHŒUR.

Connoissez la douce chaîne
Que l'Hymen a faite pour vous;
Ne voyez dans un Epoux
Qu'un esclave Amant de sa Reine.

L'ORDONNATRICE.

Le seul empire qu'il prétend,
C'est ce doux ascendant
Que donne le bonheur de plaire;
Soyez favorable ou sévère,
Il sera soumis & constant.

LE CHŒUR.

Connoissez la douce chaîne
Que l'Hymen a faite pour vous.

L'ORDONNATRICE.

Ne voyez dans un Epoux
Qu'un esclave Amant de sa Reine.

LE CHŒUR.

Ne voyez dans un Epoux
Qu'un esclave Amant de sa Reine.

SCÈNE IV.

ZAMNIS, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

L'ORDONNATRICE.

Il vient l'heureux Mortel qui va porter vos fers.
(*Almasis baisse son voile. L'Ordonnatrice & sa suite se retirent.*)

ZAMNIS.

Ciel ! du voile odieux ses beaux yeux sont couverts.

ALMASIS, *le voile baissé, & se tournant à peine du côté de Zamnis, qui reste au fond du Théâtre.*

Vous qui, sans consulter mon ame,
Obtenez par l'hymen l'empire sur mes vœux,
Connoissez-moi ; de la plus vive flâme
Mon cœur brûle en secret depuis nos derniers jeux ;
Ce que j'aime est charmant, je l'aimerai sans cesse.
Oui, si vous n'êtes point l'objet de ma tendresse,
Mon cœur saura vous en punir ;
Vous me verrez, de l'une à l'autre aurore,
Vous peindre, avec transport, un Amant que j'adore,
Vivre pour le pleurer, le plaindre & vous haïr.

ZAMNIS.

ZAMNIS.

Quel destin pour Zamnis !

ALMASIS.

Que vous entends-je dire !..
Quel nom prononcez-vous ?

ZAMNIS.

Il faudra qu'il expire.

ALMASIS.

Barbare ! respectez mon désespoir affreux,
Ou n'attendez de moi qu'une haine implacable.

ZAMNIS.

O Ciel ! à quel excès je lui suis odieux ! . . .
Hé bien, gardez toujours ce voile impitoyable ;
Dédaignez, détestez un Epoux misérable
Qui méritoit un autre sort.
Adieu, Zamnis vous quitte, & va chercher la mort.

ALMASIS.

Arrêtez, arrêtez . . . Que mon ame est saisie !
Eclaircissons mon sort.

(*Elle ôte son voile.*)

ZAMNIS.

Adorable Almasis !

ALMASIS.

Ah ! Zamnis, quoi ! c'est vous ! C'est vous, mon cher Zamnis !

ZAMNIS.

O Ciel ! j'étois aimé : que mon ame est ravie !

ALMASIS.

Eh ! comment doutiez-vous d'avoir su me charmer ?
Quel autre eût inspiré le penchant qui m'attire ?

Vous connoître, c'est vous aimer;
Vous regarder, c'est vous le dire.

ENSEMBLE.

C'est pour vous que je vivrai:
Destin charmant! douce chaîne!
Ah! que je vous aimerai,
Pour réparer l'erreur qui causa notre peine.

ZAMNIS.

Esclaves rassemblés de mille endroits divers,
Annoncez ce grand jour par vos plus doux concerts.

SCÈNE DERNIÈRE.

L'ORDONNATRICE, *& sa Suite*, UN INDIEN, TROUPES D'ESCLAVES, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

(Il s'élève au fond du Théâtre un Trophée, soutenu par des Génies.

ZAMNIS.

CÉLÉBREZ l'ardeur la plus belle;
Que le nom d'Almasis s'élève jusqu'aux Cieux:
Brisez vos fers, faites régner les jeux;
Tout doit être heureux auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Célébrons l'ardeur, &c.

(On danse.)

L'ORDONNATRICE & L'INDIEN.

Chantons tous à l'envi la faveur des amours;
Elle assemble deux cœurs faits pour s'aimer toujours.

LE CHŒUR.

Chantons tous à l'envi, &c.

L'ORDONNATRICE.

Sans langueur, sans inquiétude,
Ils chériront les mêmes lois;
On verra les plaisirs, pour la première fois,
Rendus plus doux par l'habitude.

LE CHŒUR.

Chantons tous à l'envi, &c.

L'INDIEN.

Aimons en assurance,
Almasis règne en ces lieux;
Son exemple & ses beaux yeux
Feront triompher la constance.

LE CHŒUR.

Son exemple & ses beaux yeux
Feront triompher la constance.

L'ORDONNATRICE & L'INDIEN.

Chantons tous à l'envi la faveur des amours.

LE CHŒUR.

Chantons tous, &c.

L'ORDONNATRICE.

Elle assemble deux cœurs faits pour s'aimer toujours.

LE CHŒUR.

Elle assemble, &c.

(On danse.)

On reprend le Chœur :

Célébrez l'ardeur la plus belle, &c.

ISMENE,

PASTORALE HÉROÏQUE,

Donnée à Versailles en 1747 & 1748,

Et mise pour la première fois au Théâtre de l'Académie Royale de Musique le Vendredi 28 *Août* 1750.

ACTEURS.

ISMÈNE, Nymphe.

DAPHNIS, Berger.

CLOÉ, Bergère.

Chœur de Bergers & de Bergères.

Troupes de Faunes & de Pâtres.

ISMENE,

PASTORALE HÉROÏQUE.

Le Théâtre représente un Bocage. On voit au fond la Statue du Dieu Pan, & dans l'un des côtés un Temple,

SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNIS.

ZÉPHYRS, aimables fleurs, & vous claire fontaine,
Vous m'avez vu cent fois suivre les pas d'Ismène;
Apprenez-lui mes feux, qu'ils puissent la toucher.
Daphnis, dût-il nourrir une tendresse vaine,
Au penchant de son cœur ne veut point s'arracher.

Viens, vole, Amour parle toi-même,
Fais triompher l'ardeur dont je suis enflâmé;
Si je ne puis me croire aimé,
Je ne dirai jamais que j'aime.

Viens, vole, Amour, parle toi-même,
Fais triompher l'ardeur dont je suis enflâmé.
Mais je sens que le Dieu m'éclaire . . .

A la Beauté la plus sévère,
Par un détour ingénieux,
On peut peindre & voiler ses feux:
C'est à la fois s'expliquer & se taire.

Ismène vient. Amour, favorise mes soins:
J'attendrai le moment de la voir sans témoins.

SCÈNE II.

ISMÈNE, CLOÉ, BERGERS ET BERGÈRES.

CLOÉ.

VOTRE félicité, belle Ismène, m'est chère;
J'aime à voir qu'en ces lieux tout s'empresse à vous plaire.
Dans les jeux que pour vous on prend soin de former,
Vos talens enchanteurs vous font mille conquêtes:
Ce fut pour couronner votre art de tout charmer,
Que l'Amour inventa nos fêtes.

Veut-on offrir au plus aimable objet
Les premiers dons que le printems ramène?
La Bergère la plus vaine,
Malgré soi, dit en secret:
Ah! ce prix est pour Ismène.

Mais nos jeux en ce jour ne peuvent vous flatter?

ISMÈNE.

Jadis le Dieu des bois, dans ce lieu solitaire,
Du destin des Amans dévoiloit le mystère:
J'ai besoin de le consulter.

CLOÉ.

Eh! par quel miracle
Ce divin Oracle
Rendroit-il votre sort plus doux?

LE CHŒUR.

Qui vous voit vous adore;
Vous nous enchantez tous.

Peut-on former des vœux encore,
Quand on est belle comme vous ?

CLOÉ.

Qui vous voit, &c.

LE CHŒUR.

Qui vous voit, &c.

CLOÉ.

Le même jour ramène parmi nous
La fête d'Ismène & de Flore.

Qui vous voit, &c.

LE CHŒUR.

Qui vous voit, &c.

CLOÉ.

Nos Demi-Dieux, avec un soin jaloux,
Ont placé votre image au Temple de l'Aurore.

LE CHŒUR.

Qui vous voit, &c.

CLOÉ.

Peut-on former des vœux encore,
Quand on est belle comme vous ?

LE CHŒUR.

Qui vous voit vous adore ;
Vous nous enchantez tous.

(On danse.)

ISMÈNE.

Dieu des ames,
Quand tes flâmes
En secret règnent sur nous,
Quel martyre
Pour détruire
Un enchantement si doux !

On soupire,
On veut lire
Dans le cœur de son Amant:
Tant de peine
Ne nous mène
Qu'à l'aimer plus tendrement.
(*On danse.*)

CLOÉ.

Vous voulez en ces lieux former des vœux secrets?
Nous reviendrons bientôt célébrer le succès.

SCÈNE III.

ISMÈNE.

O vous, qui nous fîtes entendre
De l'obscur avenir l'inévitable loi,
A Daphnis en secret j'ai destiné ma foi:
Dites-moi si son cœur est tendre;
Mais gardez-vous de me l'apprendre,
Si c'est pour un autre que moi.

Quelque route que je prenne,
Je le rencontre au matin;
S'il est des fleurs dans la plaine,
Il en sème mon chemin:
L'air qui me plaît davantage,
Aux échos de ce bocage,
Il le chante tout le jour.
Mais Daphnis, regrêt extrême!
Ne m'a point dit: Je vous aime.
Non, Daphnis n'a point d'amour.

A la fête de l'Aurore
Je quittai bientôt les jeux ;
Il dansa, dit-on, encore,
Mais l'ennui peint dans les yeux :
Il suivit bientôt mes traces ;
Je fus au Temple des Graces,
Il parut dans le moment.
Mais Daphnis, surprise extrême !
Ne me dit point : Je vous aime.
Non, Daphnis n'est point Amant.

On vient. Ah ! c'est lui même.

SCÈNE IV.

ISMÈNE, DAPHNIS.

ISMÈNE.

Quel dessein vous attire en ce bois écarté ?

DAPHNIS.

J'y viens rêver en liberté.

ISMÈNE.

Vous ! rêver ?

DAPHNIS.

Je formois d'agréables chimères,
C'est ma seule félicité.

ISMÈNE.

Quoi ! des erreurs vous sont-elles si chères ?
Votre bonheur fera peu de jaloux.
Comment peut-on céder au charme des mensonges ?
C'est fuir des biens cent fois plus doux,
Pour s'égarer avec les songes.
L'erreur qui séduit,
Aisément s'envole ;

Le réveil détruit
Un bien si frivole.
Votre bonheur, &c.

DAPHNIS.

J'imaginois une Beauté
Par un jeune Berger suivie.
Lisis... c'est le Berger, la Nymphe, c'est Zélie.
Mais quoi ! ce récit inventé
Peut-être déjà vous ennuie !

ISMÈNE.

La peinture des tourmens,
Ou du bonheur des Amans,
N'est jamais indifférente.
Sont-ils dans l'attente
D'un destin heureux,
Avec eux
On s'impatiente.

Oui, vous m'intéressez, Daphnis;
Parlez... Hé bien, Lisis ?...

DAPHNIS.

Il élève un Autel, où la Reine des roses
Régnoit sur mille fleurs nouvellement écloses :
A sa voix d'une lyre unissant les doux sons,
Des charmes de Zélie il célébroit l'empire.

ISMÈNE.

N'auriez-vous point retenu ses chansons ?

DAPHNIS.

Sans peine je puis les dire.

Traçons d'une Vénus nouvelle
L'heureux tableau ;
A mesure qu'il est fidèle,
Il est plus beau :
Quand il chante, on ne peut craindre

Qu'il soit flatté :
A peine l'art va jusqu'à peindre
La vérité.

ISMÈNE.

Il cessa de chanter? Ah! Daphnis, quel dommage!

DAPHNIS.

Si la chanson vous plaît, il chanta davantage.
Celui qui bravant l'esclavage
A pu la voir,
Contre un autre écueil fait naufrage,
Sans le prévoir;
Au doux penchant qui nous attire
En l'écoutant,
On croit seulement qu'on admire,
On est Amant.

ISMÈNE.

Le portrait est charmant... Consentez, je vous prie,
Que la Nymphe l'ait entendu.

DAPHNIS.

Sans doute le Berger avoit joint sa Zélie?

ISMÈNE.

Je crois imaginer ce qu'elle a répondu.
« Quand il seroit sincère
» Ce portrait enchanteur,
» D'une fidelle ardeur,
» Cette preuve est légère ».
Ah! demandez à plus d'une Bergère,
Un éloge flatteur
Est moins souvent le langage du cœur,
Qu'un art trompeur de plaire.

DAPHNIS.

« Non, s'écria Lisis : quelle injustice! O Dieux!
» Quand c'est vous qu'on adore,

» Ne peut-on vanter ces beaux yeux,
» Et tout l'amour qu'ils font éclore ?
» Quand c'est vous qu'on adore,
» L'Amant qui l'exprime le mieux,
» Le sent mille fois mieux encore.
» Mais Lisis connoît trop qu'il doit fuir vos attraits ».

ISMÈNE

Lisis fuiroit Zélie ? Eh ! quel dépit l'inspire ?

DAPHNIS.

Il prouve son amour par mille soins discrets.
En douter, c'est lui dire :
Je ne vous aimerai jamais . . .
Vous n'imaginez plus ce que la Nymphe pense ?

ISMÈNE.

Je la crois interdite . . . Et consultant son cœur . . .

DAPHNIS.

Eh ! ce cœur, il n'a donc que de l'indifférence ?

ISMÈNE.

Peut-être du Berger il accuse l'erreur.

DAPHNIS.

Quoi ! l'erreur ? Que ce mot pour Lisis a de charmes !
Un espoir enchanteur adoucit ses alarmes.
(Daphnis aux genoux d'Ismène.)
Il tombe à ses genoux. Ah ! connoissez mes feux...
(Les Bergers paroissent.)
Ciel ! on vient.

ISMÈNE.

Achevez.

DAPHNIS.

On annonça des jeux.
Lisis désespéré fut contraint de se taire.
Eh ! que pensoit Zélie en ce moment fâcheux ?

ISMÈNE.

Elle partageoit sa colère.
(On danse.)

SCENE DERNIERE.

ISMÈNE, DAPHNIS, CLOÉ, BERGERS & BERGÈRES, TROUPES DE FAUNES, PÂTRES.

CLOÉ.

L'ORACLE a-t-il parlé? Sans doute dans ce jour
Le destin à vos vœux n'oppose point d'obstacle?

ISMÈNE.

Je n'ai consulté que l'Amour,
C'est le plus charmant des Oracles.

Daphnis, je vous choisis, vous êtes mon vainqueur.
Mais que dis je, choisir? j'obéis à mon cœur.
Oui, Daphnis, je vous aime.

DAPHNIS.

Aveu charmant! Félicité suprême!
Un seul mot a rempli les vœux que je formois.

ISMÈNE.

Depuis long-tems je vous aimois.

DAPHNIS.

Dans votre cœur je n'osois lire.

ISMÈNE.

Depuis long-tems je vous aimois;
Qu'il me tardoit de vous le dire!

ENSEMBLE.

Du tendre Amour j'ignorois le pouvoir;
Ce Dieu triomphe dans mon ame.
Ah! que j'aime à vous devoir
Le doux transport qui m'enflâme!

ISMÈNE.

Amours, plaisirs & jeux,
Régnez, troupe riante.

Que tout chante
Dans ces lieux.
Amours, &c. (*On danse.*)

CLOÉ.

Que tout chante
Dans ces lieux.
Ismène est charmante,
Daphnis est heureux.

LE CHŒUR.

Que tout chante, &c.
(*On danse.*)

DAPHNIS.

Vous qui voulez charmer,
Voici tout le mystère;
Songez moins à plaire
Qu'à bien aimer.
Amant
D'un objet charmant,
Sa seule présence
Payoit mon tourment;
Perdant avec constance
Les soins que j'offrois,
Du moins je l'adorois.
Vous qui voulez charmer, &c.
Belle Ismène,
Quelle chaîne!
Sort plein d'attraits!
Heureux désormais,
Nos jours vont couler en paix.
Vous qui voulez charmer,
Voici tout le mystère;
Songez moins à plaire
Qu'à bien aimer.
(*On danse.*)

LINUS.

LINUS,

BALLET HÉROÏQUE,

Remis au Théâtre de l'Académie Royale de Musique le Vendredi 28 Août 1750.

ACTEURS.

LINUS, Fils d'Apollon, & Inventeur de la Poësie lyrique.

ISÉNIDE, Fille d'Aménophis, Roi d'Égypte.

DORIS, Égyptienne.

ÉGYPTIENS ET ÉGYPTIENNES.

CORYPHÉES.

LINUS,

BALLET HÉROÏQUE.

Le Théâtre représente d'un côté le Palais d'Aménophis, l'autre face est ornée de différens Edifices, Arcs de triomphe, Pyramides, &c. Le fond est un Temple de verdure élevé dans le lieu où les Dieux se retirèrent, quand ils quittèrent le Ciel, poursuivis par les Géans. On voit entre les Portiques les Statues de ces Divinités.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINUS.

PEUT-ON être heureux quand on aime,
Si l'on n'est aimé pour soi-même?
Non, Linus, tu ne dois consulter que l'Amour.
A l'Egypte cachons encore
Qu'Apollon m'a donné le jour.
Le Roi sait mon secret, la Princesse l'ignore;
Que dans le cœur de cet objet charmant,
Le seul Amour favorise l'Amant.

Peut-on être heureux quand on aime,
Si l'on n'est aimé pour soi-même?

Des jeux sont ordonnés;
Memphis va célébrer ces jours si fortunés,
Où les Dieux habitoient ce séjour solitaire:
Dans ces jeux tout Mortel peut, au gré de ses vœux
Se choisir un Dieu tutélaire.
La Princesse y préside: au choix qu'elle va faire,
Je pourrai découvrir le destin de mes feux.

Elle vient; attendons les plaisirs qu'on apprête
Pour m'offrir à ses yeux.
Allons presser l'instant de commencer la fête.

SCÈNE II.

ISÉNIDE, DORIS.

DORIS.

PRINCESSE, vous laissez échapper des soupirs!
Adorée en Egypte où règne votre père,
Tout vous rit, tout cherche à vous plaire.
Quels sont vos secrets déplaisirs?
Dans d'autres Cours on rend hommage
Au souverain pouvoir.
Ici le zèle est l'ouvrage
Du charme qu'on trouve à vous voir.

ISÉNIDE.

Linus, non, non, je ne veux plus l'entendre.
Hélas! ils étoient inconnus
Les dons que sur Linus le Ciel daigna répandre.

DORIS.

Vous ne m'écoutez pas, & parlez de Linus?
Hé bien, daignez apprendre

Par quels charmes secrets
Il attache à ses pas tous vos heureux Sujets.
Quand sa lyre & sa voix, par les Graces guidées,
Exercent leur pouvoir sur nous,
Il fait naître dans l'ame un sentiment si doux,
Il présente à l'esprit tant d'aimables idées,
Qu'on diroit qu'il parle de vous.

ISÉNIDE.

Non, non, pour tout séduire,
Sa voix, ses seuls accens ne sont que trop puissans.

Quelquefois quand l'Amour veut qu'un coursier soupire,
L'esprit & la beauté, malgré tout leur empire,
N'offrent que des secours sans pouvoir & trop lents.
Quand les chants amoureux viennent ravir les sens,
La raison s'abandonne à ce tendre délire.
L'Amour, pour triompher de tout ce qui respire,
L'ingénieux Amour inventa les talens.

DORIS.

Vous ne me causez plus d'alarmes,
Si c'est l'Amour qui vous fait soupirer.
Non, non, le sort qu'il doit vous préparer
Nous est annoncé par vos charmes.

ISÉNIDE.

J'aime, il est vrai, je l'aime, & mon cruel tourment,
C'est qu'en vain dans mon cœur je combats mon Amant.
Ce langage enchanteur qu'accompagne sa lyre,
Est dans Linus un art de tout charmer.
Chante-t-il le plaisir d'aimer?
Ce qu'il exprime il vous l'inspire.
S'il vous peint les Zéphyrs flatteurs,
Parcourant nos plaines riantes,
Ses sons semblent voler sur leurs aîles brillantes,
Caresser, embellir, & conserver les fleurs.

DORIS.

Jé ne demande point si Linus vous adore.

ISÉNIDE.

Je fais tous mes efforts pour en douter encore.
Ce Mortel, cet Enchanteur,
Est né dans un rang vulgaire.
Faut-il que la loi sévère
S'oppose à ma tendre ardeur?
Tout l'éclat de la grandeur
Vaut-il le don de plaire?

DORIS.

Il vient...

ISÉNIDE.

Ah! cachons bien le trouble de mon cœur.

SCÈNE III.

LINUS, ISÉNIDE, DORIS.

LINUS.

PRINCESSE, pour la fête un grand Peuple s'avance;
Déjà du haut des Cieux
La plus douce espérance
Descend dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux;
Chacun, par votre main, voit avec confiance
Son encens s'élever jusqu'au Trône des Dieux...
Me sera-t-il permis d'implorer la puissance
D'une Divinité l'objet de tous mes vœux?

ISÉNIDE.

Linus, de ce grand jour je respecte l'usage;
Tout Mortel à mes vœux peut joindre son hommage;

Célébrez les Dieux avec nous.
Qui peut mieux les chanter que vous ?
Ils vous ont appris leur langage.

LINUS.

Que j'aime à les chanter ! Ils vous chérissent tous.
Quand c'est Vénus que votre main encense,
Une tendre reconnoissance
Peut seule vous animer.
Quels dons encor en pourriez-vous attendre ?
Avec tant de graces à rendre,
On n'a plus de vœux à former.

ISÉNIDE.

Est-il quelque Mortel qui ne craigne ou n'espère ?
Puissent être exaucés tous les vœux qu'on va faire.

LINUS.

Qu'un Temple où vous présidez
Doit inspirer de zèle !
La ferveur sera fidèle,
Les sermens toujours gardés ;
Mais on pourra douter sans cesse
Si l'encens présenté
S'adresse à la Divinité,
Ou s'offre à la Prêtresse.

ISÉNIDE.

Allez presser les jeux . . . Je l'ai trop écouté.

SCÈNE IV.

ISÉNIDE.

QUEL danger d'avoir un cœur tendre !
Mais quelle source de plaisir !
Contre un penchant trop doux cherchant à me défendre,
La peine que je sens ne sauroit se comprendre !
Qu'à mes regards Linus vienne s'offrir ;
La douceur de le voir, le plaisir de l'entendre,
Payent cent fois les maux qu'il m'a fallu souffrir.

Quel danger d'avoir un cœur tendre !
Mais quelle source de plaisir !

Que dis-je ? O Ciel ! quelle est mon espérance ? . . .
Rompons, brisons des nœuds dont ma gloire s'offense.
Oui, sans oser le déclarer,
C'est toi, cruel Amour, que je vais implorer,
Pour arracher mon cœur à ta puissance...
Triste partage, hélas ! de n'oser désirer
D'autre bien que l'indifférence.

SCÈNE DERNIÈRE.

LINUS, ISÉNIDE, DORIS, CHŒUR D'ÉGYPTIENS.

(*On apporte un Autel.*)

ISÉNIDE.

DÉCLARONS par nos chants nos vœux les plus secrets,
Les Dieux daigneront les entendre ;
Qu'ils versent leurs plus doux bienfaits
Sur les lieux où jadis on les a vu descendre.

LE CHŒUR.

Déclarons, &c.

ISÉNIDE, *tenant un vase qui sert aux sacrifices, & s'approchant de l'Autel.*

Il est une divinité
A qui j'adresse cette offrande ;
De sa faveur on est flatté,
C'est son oubli que je demande.

(*Elle verse des parfums sur l'Autel.*)

LINUS, *à part.*

Qu'ai-je entendu? L'Amour est ce Dieu redouté?

ISÉNIDE.

Jours annoncés par la plus belle aurore,
Charmant ramage des oiseaux,
Riantes fleurs qu'on voit éclore,
Concerts de nos Bergers dansant sous les ormeaux,
Paisibles bois, douce habitude
D'aimer le bruit des eaux, la fraîcheur des zéphyrs,

Plaisirs exempts d'inquiétude,
Soyez toujours mes uniques plaisirs.

(Elle entoure l'Autel de guirlandes.

LINUS, *à part.*

Tant de crainte d'aimer annonce un cœur sensible;
Dévoilons son secret, Amour, s'il est possible.

(Il s'approche de l'Autel.)

J'adresse mon encens au Dieu de l'Univers :
Et ce n'est pas le Dieu dont le tonnerre gronde,
Ni celui qui du fond d'une grotte profonde,
Peut déchaîner les vents & soulever les mers.
J'adore un Dieu charmant; par sa bonté féconde,
Les plaisirs les plus chers entourent ses Autels :
Il a placé son Trône au séjour des Mortels...
Et dans les plus beaux yeux du monde...

ISÉNIDE, *à part.*

O destin! O grands Dieux! du moins accordez-vous.
Eh! pourquoi des Mortels éprouver la foiblesse?
Faut-il qu'un bien charmant vienne s'offrir à nous,
Quand notre sort, hélas! est de le fuir sans cesse?

LINUS.

Par un pouvoir divin je me sens éclairer...
Il semble de mes yeux écarter un nuage...
Ah! Princesse... Ecoutez... Ce qu'il va m'inspirer...
Combien votre plainte outrage
Un Dieu, votre ferme appui!
C'est son plus parfait ouvrage
Qui s'élève contre lui;
Il vaincra tous les obstacles
Pour semer tous vos pas de fleurs.
Ah! croyez-en ses oracles,
Vous les gravez dans tous les cœurs.

ISÉNIDE.

Linus sait mes destins! Quel Dieu les lui révèle!

LINUS.

Le Dieu qu'on vous déclare avec le plus de zèle,
Par les soupirs qu'on cherche à vous cacher;
Le Dieu qui vous forma si belle,
Pour excuser l'aveu qu'il vient de m'arracher.

ISÉNIDE.

Linus, de quels secrets osez-vous donc m'instruire?

LINUS.

C'est le sort des Mortels d'adorer vos beaux yeux;
Mais le charme de vous le dire
N'est réservé qu'au sang des Dieux.

J'ai reçu d'Apollon le jour que je respire.
Le Roi connoît mon rang, il veut combler mes vœux.

ISÉNIDE, *embrassant l'Autel.*

Amour! Amour! Divinité suprême!

LINUS.

Approuvez-vous l'ardeur extrême
Du plus pur, du plus tendre feu?

ISÉNIDE.

En pouvez-vous douter? J'implore votre Dieu
Aussi tendrement que vous-même.

ENSEMBLE.

L'Univers te doit des Autels:
Règne, Divinité suprême;
Vole, Amour, descends, viens toi-même,
Triomphe de tous les Mortels.

(*On danse.*)

UN ÉGYPTIEN.

Loin de vous tous mes jours
Duroient toujours.

DORIS.

Je disois aux Zéphyrs,
Portez-lui mes soupirs.

L'ÉGYPTIEN.

Mon aimable Doris !

DORIS.

Mon cher Daphnis !

L'ÉGYPTIEN.

Que de biens j'ai perdus !

ENSEMBLE.

O destin ! ne nous séparez plus.

L'ÉGYPTIEN.

Se voir à tout moment

DORIS.

Est un enchantement.

ENSEMBLE.

Mais dans le tourment
Où l'absence nous livre,
Est-ce vivre ?

L'ÉGYPTIEN.

Loin de vous, &c.

(*On danse.*)

UNE ÉGYPTIENNE.

Qu'un nœud plus doux
A mon Amant me lie :
Il est jaloux ;
Quelle folie,

Quand il me peint
L'inconstance qu'il craint!
Que sert ce soin, qu'à me faire songer
Qu'enfin on peut changer!
(*On danse.*)

ISÉNIDE.

Amour, tout sert ton empire,
Les talens, les arts, les jeux;
Tout travaille, tout conspire
Au triomphe de tes feux.

D'aimer j'osois me défendre;
J'entends Linus chanter tes loix.
Dieu charmant, il faut se rendre,
Quand tu nous parles par sa voix.

Amour, &c.

(*On danse.*)

UN ÉGYPTIEN.

O Bacchus! reçois mon hommage;
Règne, viens me saisir.
Ah! le doux esclavage,
Où la constance est l'ame du plaisir!

LE CHŒUR.

O Bacchus! reçois notre hommage;
Règne, viens nous saisir.
Ah! le doux esclavage,
Où la constance est l'ame du plaisir!

L'ÉGYPTIEN.

Quel bonheur ce Dieu nous partage!
Quels biens! Le charme d'en jouir,
Nous les fait chérir davantage.

LE CHŒUR.

O Bacchus, &c.

L'ÉGYPTIEN.

Du soir jusqu'à l'aurore,
Venez, heureux Mortels;
Bacchus à qui l'implore,
Sourit sur ses Autels.

LE CHŒUR.

O Bacchus, &c.

(On danse.)

LINUS.

Honorez Apollon, c'est un des plus grands Dieux;
Les Jeux suivent son char, les Plaisirs l'environnent:
Animez vos concerts, élevez jusqu'aux Cieux
Les lauriers si flatteurs dont ses mains vous couronnent.

Mais pour consacrer ses bienfaits,
Chantez, chantez l'Amour, annoncez sa victoire;
Peignez le charme de ses traits:
Célébrez à jamais sa gloire.

(On danse.)

ISIS ET OZIRIS,

BALLET HÉROÏQUE,

Représenté sur plusieurs Théâtres en 1748.

ACTEURS.

ISIS, Reine d'Égypte.

OZIRIS, Prince du Sang d'Égypte.

TYPHON, Prince du Sang d'Égypte.

NEPHTIS, Reine de Phénicie.

Troupes de mauvais Génies soumis au pouvoir de Typhon.

Troupes de bons Génies soumis au pouvoir de Nephtis.

Troupes d'Égyptiens.

Divers Peuples Sujets d'Isis.

ISIS

ISIS ET OZIRIS,

BALLET HÉROÏQUE.

Le Théâtre représente un Vestibule du Palais d'Isis.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYPHON.

Le destin d'un grand cœur est d'être ambitieux,
Je prétends m'élever à l'empire du Monde.
Quoi ! par l'hymen d'Isis, mon frère trop heureux,
Me raviroit le Trône où mon espoir se fonde ?
Non, il faut qu'à mes vœux
Isis en ce jour réponde.
Typhon dans sa fureur en ressources féconde,
Pour disputer sa main, attaqueroit les Dieux.
Le destin d'un grand cœur est d'être ambitieux,
Je prétends m'élever à l'empire du Monde.

Vous, Enfans de la terre, Esprits que j'ai soumis,
Préparez le secours que vous m'avez promis.
Isis paroît.

SCÈNE II.

TYPHON, ISIS.

TYPHON.

Injuste Reine,
Oziris à vos jours doit unir ses momens.
Ah ! que je crains mon cœur dans tous ses mouvemens !
Trop sensible à l'amour, furieux dans la haine,
Pourriez vous le livrer à d'horribles tourmens ?

ISIS.

Quoi ! la Reine de Phénicie,
Après tant de sermens,
Par vous seroit trahie ?
Aimez, aimez Nephtis, ne songez plus à moi.
Oziris sait que j'aime, il est sûr de ma foi.

TYPHON.

Mon art, vous le savez, plus craint que le tonnerre,
Peut remplir l'Univers de ravages affreux.
Unissons-nous tous deux,
Nous soumettrons la terre.

ISIS.

Quel espoir ambitieux
Vaut le bonheur qui m'environne !
J'offre à l'Epoux charmant que mon cœur seul me donne,
Un Sceptre redouté que je ne dois qu'aux Dieux.

TYPHON.

Quoi ! je n'ai plus d'espoir ?... Je fuis loin de vos yeux...
C'en est fait, un Amant indigne de vous plaire,
Ne doit que gémir & se taire.

SCÈNE III.

ISIS, OZIRIS.

OZIRIS.

Belle Reine, venez aux pieds des Immortels
Confirmer un aveu, le bonheur de ma vie.
Quel moment ! Mon ame ravie
S'unit à vos destins par des nœuds éternels.

ISIS.

Ah ! de Typhon jaloux que je crains la puissance !
Il cache de son cœur le trouble dangereux.
Un Amant furieux qui se force au silence,
Médite une horrible vengeance.

OZIRIS.

Nephtis peut opposer à son art ténébreux
Des Puissances de l'air les secours généreux.
Nephtis dans ce Palais en ce jour doit se rendre.
Venez, venez combler mes vœux,
L'Amour saura bien nous défendre.

(On entend un bruit souterrein. Le Théâtre s'obscurcit, & le fond se change en un antre magique d'où l'on voit sortir Typhon.)

ISIS & OZIRIS.

Quel horrible bruit !
Quelle obscurité soudaine !
Fuyons.

(Ils sortent.)

TYPHON.

La fuite est vaine.
Ma vengeance vous poursuit.

Q 2

Esprits renfermés sous la terre,
Quittez vos abîmes affreux;
Sortez, vengez mes feux:
Livrez à deux Amans la plus horrible guerre.

(Les mauvais Génies sortent de dessous la terre.)

CHŒUR DES MAUVAIS GÉNIES.

Nous connoissons
Ton outrage;
Nous applaudissons
A ta rage.
Tout va gémir,
Tout va frémir
Dans ce lieu coupable;
La haine impitoyable,
La vengeance inexorable,
L'art de faire souffrir,
Sont notre plus doux plaisir.

TYPHON, *après que les Génies ont formé des danses mystérieuses.*

Un doux pressentiment vient calmer ma colère:
Quels maux vont désoler ces lieux!
(Nephtis paroît, le Théâtre s'éclaire.)

LE CHŒUR.

C'en est fait, ton Rival... Mais quels profanes yeux
Troublent ce terrible mystère!

Les Génies sont précipités dans les gouffres d'où ils étoient sortis.)

SCÈNE IV.

NEPHTIS, TYPHON.

NEPHTIS.

INGRAT ! tu me manques de foi !

TYPHON.

C'est Nephtis que je voi ? . . .

NEPHTIS.

La terreur qu'en ce lieu j'inspire,
Ces Esprits replongés dans leur funeste empire,
Tout annonce le crime, & parle contre toi.
Ingrat ! tu me manques de foi !

TYPHON.

Que servent ces transports ? Réprimez votre haine.
Un Tyran toujours absolu,
Sans nous consulter, nous entraîne ;
C'est en vain que j'ai combattu :
On suit un sort inévitable,
On est fidèle sans vertu,
Inconstant sans être coupable.

NEPHTIS.

Poursuis. Tout ce mépris dont je te vois t'armer,
M'humilie encor moins que ma funeste flâme.
Oui, quand je reprendrois tous mes droits sur ton ame,
Je sentirois encore la honte de t'aimer.

NEPHTIS & TYPHON.

Barbare Amour ! Tyran inexorable !
Heureux qui peut braver ton pouvoir implacable !

NEPHTIS.

Laisse-moi, ta pitié n'est qu'un art odieux
Pour me forcer à sentir mieux
L'horreur de mon sort déplorable.

SCÈNE V.

NEPHTIS.

Que le sort d'Isis est charmant!
Elle aime qui l'adore, & son heureux Amant
Mérite son estime autant que sa tendresse.
Le mien est méprisable. Ah! quel honteux tourment!
Je vois l'excès de ma foiblesse,
Quand je pleure son changement.
Que le sort d'Isis est charmant!
Qu'Amour a bien choisi le trait dont il la blesse!

SCÈNE VI.

NEPHTIS, ISIS.

ISIS.

Ah! puissante Nephtis, à vôtre art j'ai recours;
Mon Peuple, transporté d'une soudaine rage,
D'Oziris menace les jours.

NEPHTIS.

Du perfide Typhon c'est le magique ouvrage;
Il faut opposer mon secours:
Rejoignez Oziris, & par votre présence,
Défendez votre Amant contre la violence.

(*Isis sort.*)

Favorables Esprits qui régnez dans les airs,
Venez, volez du bout de l'Univers.

(Les bons Génies arrivent, & demeurent élevés dans les airs.)

CHŒUR DES BONS GÉNIES.

Quel bonheur faut-il répandre ?
Quelle vertu faut-il récompenser ?
Le seul plaisir où nous voulons prétendre,
Naît des bienfaits que nous pouvons verser.

NEPHTIS.

Typhon, par un charme terrible,
Fait périr Oziris pour mieux trahir mes feux.

LE CHŒUR.

Prévenons ces forfaits affreux.
Est-il un plaisir plus sensible
Que de changer le sort des malheureux ?

(On voit descendre un Char lumineux au bruit d'une symphonie mystérieuse.)

NEPHTIS.

Ce char de lumière
Du Souverain des airs nous annonce l'appui;
Volez jusques à lui.
Traversons à l'instant une immense carrière.

(Nephtis monte dans le Char, & disparoît avec les Génies.)

SCÈNE DERNIÈRE.

ISIS, OZIRIS, TYPHON, CHŒUR D'ÉGYPTIENS.

LE CHŒUR, *derrière le Théâtre.*

POURSUIVONS Oziris.
Frappons. Qu'il périsse.

ISIS, *paroissant sur la Scène avec Oziris, chargé de fers, & poursuivi par des Egyptiens.*

Qu'êtes-vous devenue, ô puissante Nephtis !

LE CHŒUR.

Poursuivons Oziris, &c.

ISIS.

Ah ! quelle barbare injustice !

TYPHON.

(*Aux Rebelles.*) (*A Oziris.*)
Suspendez votre ardeur. C'est par toi que je veux
Soumettre ce cœur inflexible.
Parle à mes vœux, rends-le sensible,
Ou tu vas périr à ses yeux.

OZIRIS, *à Typhon.*

Tu me laisses le choix, ton cœur est généreux.
(*A Isis.*)
Isis, n'épargnez que ma flâme ;
Que ce barbare, en terminant mes jours,
Me grave encor mieux dans votre ame.
Il est assez puni, si vous m'aimez toujours.

TYPHON, *levant un poignard.*

Il faut contenter ton envie.
Meurs.

ISIS, *l'arrêtant.*

Ciel! voilà ma main.

OZIRIS.

Vous me manquez de foi!

ISIS.

Non, je ne puis trahir... Qu'exigez-vous de moi?

(*A Typhon.*)

Barbare, frappe-moi.

TYPHON, *à Oziris.*

Péris.

NEPHTIS, *qui paroît dans le Char.*

Arrête.

TYPHON.

Ah! quel pouvoir m'enchaîne!

Esprits qui servez ma haine,

Quoi! vous tombez dans les fers?

NEPHTIS.

Amans, soyez heureux, que l'hymen vous unisse.

TYPHON.

Mon Rival va régner? Ciel! quel affreux supplice!...

Allons cacher ma rage & ma honte aux Enfers.

(*Il se frappe, les Egyptiens rebelles l'emportent, & les fers d'Oziris tombent.*)

ISIS & OZIRIS, *à Nephtis.*

Vous me rendez { tout / à } ce que j'aime,

Et vous seule éprouvez un destin rigoureux.

NEPHTIS.

Oubliez mon amour & ma douleur extrême;

Ne plaignez point mon sort, j'ai pu vous rendre heureux.

(*Nephtis se perd dans les nues, & les différens Peuples soumis à Isis paroissent.*)

ISIS.

Les plus beaux jours vont renaître ;
Formez des jeux, chantez tous :
Un Roi le plus digne de l'être,
Triomphe, il va régner sur vous.

LE CHŒUR.

Les plus beaux jours vont renaître, &c.

(On fait une fête à l'honneur d'Isis & d'Oziris, & l'Entrée finit par ce même Chœur.)

Les plus beaux jours vont renaître, &c.

ALCIDE
ET OMPHALE,
BALLET HÉROÏQUE.

ACTEURS.

PHÉNICE.

OMPHALE.

ALCIDE.

FAUNE.

Suite de Faune.

Suite d'Alcide.

ALCIDE
ET OMPHALE,
BALLET HÉROÏQUE.

SCENE PREMIÈRE.

OMPHALE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

POUR Omphale Alcide soupire,
Vous enchaînez un nouveau Mars.
Quel triomphe de pouvoir dire :
Je vois ce que la terre admire
S'honorer d'un de mes regards !
Mais toujours inflexible,
Vous méprisez l'amour dont Alcide est épris.

OMPHALE.

Chercher à paroître insensible,
Ce n'est pas marquer du mépris.
C'est bien souvent pour cacher sa foiblesse,
Qu'à la fierté notre cœur a recours.
J'éprouve mon Amant par ce triste secours ;
S'il avoit obtenu l'aveu de ma tendresse,
Il pourroit me trahir, je l'aimerois toujours.

PHÉNICE.

Lorsqu'un Héros craint d'être téméraire
En s'offrant à vos fers,
Comment, aux yeux de l'Univers,
Le Dieu Faune ose-t-il espérer de vous plaire ?

OMPHALE.

Trop heureux de sa chimère,
Faune, l'effroi des Amours,
Croit que des mains de leur mère
Il verra filer ses jours.
Toujours content de lui-même,
Malgré la rigueur extrême
Dont on punit ses projets,
Sa folie est l'espérance,
Il s'applaudit par avance
Des biens qu'il n'obtient jamais.

PHÉNICE.

Pourquoi souffrir ce Dieu dont l'amour vous offense?

OMPHALE.

D'Alcide alarmé
L'ame est plus soumise.
Souvent les soins d'un Amant qu'on méprise,
Nous assurent le cœur de son Rival aimé.

PHÉNICE.

Alcide vient.

OMPHALE.

Que mon trouble est extrême!
Amour, pourrai-je encor lui cacher que je l'aime?

SCÈNE II.

ALCIDE, OMPHALE, PHÉNICE.

ALCIDE.

QUOI! lorsque vous m'avez permis
De vous consacrer une fête,
Vous paroîtrez aux jeux que Faune vous apprête?

OMPHALE.

Il est vrai que je l'ai promis.

ALCIDE.

Non, ne souffrez pas davantage
Qu'un méprisable Amant adore vos beaux yeux.
Les Belles sont comme les Dieux,
Un indigne encens les outrage.

OMPHALE.

Si Faune vous paroît indigne de mes fers,
Je connois le danger d'accepter votre hommage:
Toujours à votre cœur, comme à votre courage,
Il faut des triomphes divers.
En célébrant vos palmes immortelles,
La même voix apprenoit aux échos
Vos inconstances éternelles:
Les vertus qui font les Héros
Ne font pas les Amans fidèles.

ALCIDE.

Eh! pouvois-je brûler d'une constante ardeur?
Il n'est dans le cours de la vie
Qu'un seul objet qui touche notre cœur;
En le cherchant, on s'égare, on s'oublie.

A-t-on trouvé cet objet enchanteur ?
La fidélité justifie
Ces jours d'inconstance & d'erreur.
Il n'est dans le cours de la vie
Qu'un seul objet qui touche notre cœur.

OMPHALE.

Tant d'erreurs, sans vous en défendre,
Ont trop su vous égarer.
Eh ! comment votre cœur seroit-il assez tendre
Pour suffire à les réparer ?

ALCIDE.

Pour bannir la défiance
Dont votre esprit est agité,
Croyez-en votre beauté,
L'amour & ma persévérance.
(*Il sort.*)

OMPHALE.

Amour, fuis, ou règne en vainqueur ;
Te résister est un supplice :
Aimer est le charme du cœur ;
Par quelle injustice
N'est-ce pas toujours un bonheur ?
Amour, fuis, ou règne en vainqueur.
Quels sons bruyans !

PHÉNICE.

C'est Faune qui s'avance.

OMPHALE.

Ah ! que je vais haïr ses jeux & sa présence !

SCÈNE III.

SCÈNE III.

FAUNE, *sa suite*, OMPHALE, PHÉNICE.

FAUNE.

RÉGNEZ, chérissez dans nos fêtes
L'hommage que vous rend une Divinité;
Le seul choix de ses conquêtes
Fait la gloire de la Beauté.

LE CHŒUR.

Régnez, chérissez, &c.

(On danse.)

FAUNE, *à Omphale.*

Quittez la tristesse,
Et l'éclat d'une Cour. } *Le Chœur répete.*

D'un plus riant séjour
Devenez la Déesse. } *Le Chœur répète.*

Dans nos bois le chant des oiseaux
Répété par les échos,
Le murmure
Des ruisseaux,
Les fleurs, la verdure,
Sont des plaisirs toujours nouveaux.

(Les Faunes & les Satyres dansent. On entend une symphonie mêlée de trompettes. Faune interrompt le Ballet.)

FAUNE.

Mais d'autres jeux vont paroître;
Qu'Omphale en liberté déclare pour vainqueur
L'Amant le plus digne de l'être.

(*A sa suite.*)

Venez dans nos forêts annoncer le bonheur
De voir bientôt cette charmante Reine
Devenir notre Souveraine.

(*Faune & sa suite se retirent, en rendant hommage à Omphale. Alcide & sa suite paroissent.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

OMPHALE, ALCIDE, *sa suite*, PHÉNICE.

ALCIDE.

CHANTEZ cette Reine si belle;
Qui la voit en est enchanté;
Elle est de son Peuple fidèle
La gloire & la félicité.

LE CHŒUR.

Chantons, &c.

ALCIDE.

Que toujours sur votre passage
Brillent les Arts, les Jeux & les Amours;
Que tout ce qui plaira toujours
Ne serve qu'à vous rendre hommage.

(*On danse.*)

A l'exemple des Dieux, j'ai secouru la terre,
Ma valeur n'a lancé les feux de son tonnerre
Que pour punir le crime & faire des heureux.
De mes travaux que me sert la mémoire,
Si vous ne couronnez mes fers?
Je renonce à toute ma gloire,
Et cours l'ensevelir au bout de l'Univers.

OMPHALE.

Ne bornez pas votre illustre carrière ;
L'Univers vous admire, & vous voulez le fuir !
Eh ! pourquoi de la terre entière
Voulez-vous me faire haïr ?

ALCIDE.

Un Oracle veut que j'espère
Le suprême bonheur, le rang des Immortels.
Ah ! ah ! quand je verrois m'élever des Autels,
L'Oracle me trompoit, si je n'ai pu vous plaire.

OMPHALE.

Si c'est une grande victoire
Que de soumettre un cœur qui n'aime rien,
Qu'Alcide lise dans le mien,
Rien ne manque plus à sa gloire.

ENSEMBLE.

Toute ma flamme se déclare,
Elle triomphe en ce jour.
Ah ! combien mon cœur répare
Tous les momens qu'il passa sans amour !

LE CHŒUR.

Jamais l'Amour n'a remporté
Une plus brillante victoire ;
Il couronne en ce jour la gloire
Par les mains de la Beauté.

(*On danse.*)

CANTATILLE.

Volez, troupe chérie,
Tendres Amours, ne quittez point ces lieux :

Où pourriez-vous être mieux?
Ce Palais est votre Patrie :
A votre tour vous régnerez.
Amusemens qu'amène un doux caprice,
S'il est ici des plaisirs préférés,
Il n'en est jamais qu'on bannisse.

Volez, troupe chérie, &c.

LES GÉNIES TUTÉLAIRES,

DIVERTISSEMENT

Composé à l'occasion de la Naissance de Monseigneur le Duc DE BOURGOGNE,

Et représenté par l'Académie Royale de Musique, le Mardi 21 Septembre 1751.

ACTEURS.

LA FÉE de la France.

LA FÉE de l'Asie.

LE GÉNIE de l'Afrique.

LE GÉNIE de l'Amérique.

LE DESTIN.

FÉES de la suite de celle de la France.

FÉES suivantes de celle de l'Asie.

GÉNIES de la suite de ceux de l'Amérique & de l'Afrique.

LES GÉNIES TUTÉLAIRES.

Le Théâtre est formé par un amas de nuages lumineux. Ces nuages se développent pendant que l'Orchestre exécute l'ouverture, & laissent voir le Globe du Monde porté sur le sommet du Mont Atlas. Le Globe s'ouvre, & devient le Trône des Fées & des Génies, à qui le Destin a soumis la Terre.

LA FÉE *de la France*, LE GÉNIE *de l'Amérique*, LA FÉE *de l'Asie*, LE GÉNIE *de l'Afrique.*

ENSEMBLE *&* *avec* LES CHŒURS.

C'EST par nous, ô Destin! que ta voix souveraine
Vole dans l'Univers;
Dévoile-nous toujours la chaîne
De tes secrets divers.

(On danse.)

LA FÉE *de l'Asie.*

Tout est charmant dans mon Empire,
Mille parfums divers sont l'air qu'on y respire.
C'est sur ces bords délicieux,
Qu'au matin on voit naître une Aurore nouvelle.

Spectacle encor plus doux ! Toujours chaque Mortelle,
Plus belle que l'Aurore, enchante tous les yeux.
(*On danse.*)

LE GÉNIE *de l'Afrique.*

Soleil, tu viens lancer tes plus ardentes flâmes
Sur les Peuples divers que m'a soumis le sort;
Pleines de tes rayons, leurs intrépides ames
Aux plus affreux périls volent avec transport.
(*On danse.*)

Vainqueurs implacables,
Tout cède à leurs coups;
Les feux effroyables
Du Ciel en courroux
Sont moins redoutables:
Vainqueurs implacables,
Tout cède à leurs coups.

LA FÉE *de la France.*

Mes Destins sont plus favorables;
Les dons que vous vantez n'attirent point mes vœux;
Mon empire s'étend dans des climats heureux
Sur les Mortels les plus aimables.

Qu'il est doux de régner sur eux!
De leur fidélité leur amour est le gage.

Qu'il est doux de régner sur eux!
Le penchant les conduit où l'honneur les engage.
Le choix dans les plaisirs, les charmes du langage,
Les talens enchanteurs employés dans leurs jeux,
Les trésors appelés du plus lointain rivage,
Le don heureux d'en faire usage,
Trésor encor plus précieux!
Par eux tout ce qui plaît s'embellit davantage.

LE GÉNIE *de l'Amérique.*

Je conçois le bonheur qui cause vos transports :
Mais connoissez les biens dont mon Empire abonde.
Sur mes pas naissent les trésors,
Et les trésors sont les maîtres du Monde.

Brillez, faites régner les jeux ;
Triomphez, aimable Richesse ;
Vous devenez sans cesse
Tout ce qui rend heureux :
Brillez, faites régner les jeux.

LE GÉNIE *de l'Afrique.*

Fuyons leurs vains plaisirs, cherchons par-tout la guerre.
La paix n'est qu'un sommeil, une triste langueur.
Parcourons, remplissons la terre,
Répandons par-tout la terreur.
Ah ! qu'il est beau de lancer le tonnerre !

LA FÉE *de l'Asie.*

Cessez un éloge si vain ;
Bien souvent on prend ses caprices
Pour des Oracles du Destin :
Ne vantez plus vos injustices.

LA FÉE *de la France*, & LE GÉNIE *de l'Amérique.*

Destin, dans l'Univers répandez vos faveurs ;
Annoncez de beaux jours une source nouvelle.
Volez, plaisirs, qu'une paix éternelle
Enchante à jamais tous les cœurs.

(On entend une symphonie.)

LA FÉE *de la France.*

Le Destin va parler, j'entends sa voix suprême;
Il est d'heureux évènemens
Qu'il aime à déclarer lui-même.
Terre, sois attentive à ses commandemens.

(Le Théâtre est changé. Le Destin paroît sur un Trône au milieu de son Palais.)

LE DESTIN.

« Vaste Empire des Lys, le Destin te seconde.
» Quel triomphe! quel heureux jour!
» Tu vois s'éterniser, pour le bonheur du Monde,
» L'auguste sang d'un Roi, l'objet de ton amour ».

(Le Destin disparoît, & le Pavillon de la France vient embellir le Palais du Destin.)

LA FÉE *de la France.*

Les transports de nos cœurs ne peuvent trop paroître,
Consacrons ce grand jour par des jeux solemnels.

LES CHŒURS.

Chantons le plus aimable Maître,
Il enchaîne sa gloire au bonheur des Mortels;
Dans quelque rang que le Ciel l'eût fait naître,
Il eût mérité des Autels.

(On danse.)

LA FÉE *de la France.*

Lorsque la victoire
N'a d'objet qu'un repos heureux,
Quel comble de gloire!
Le Héros qui triomphe est l'image des Dieux.

(On danse.)

LE GÉNIE *de l'Amérique à* LA FÉE *de la France*, *alternativement avec* LE CHŒUR.

Soumettez les vents & les ondes,
Voguez à l'aide des Zéphyrs;
Vous répandez dans les deux Mondes
Et les Beaux-Arts & les Plaisirs.

Nos immenses trésors, qui causent tant d'envie,
Ne sont pas des biens si charmans.
Les vôtres versent sur la vie
Ce qui la fait couler dans les amusemens.

Soumettez les vents & les ondes,
Voguez à l'aide des Zéphyrs;
Vous répandez dans les deux Mondes
Et les Beaux-Arts & les Plaisirs.

(*On danse.*)

LE GÉNIE *de l'Afrique.*

Que ce Vainqueur se plaise à se voir redouter;
Que son tonnerre en cent lieux se déclare.

LA FÉE *de la France.*

Qu'incessamment il le prépare,
Pour être dispensé de le faire éclater.

LE GÉNIE *de l'Afrique.*

Que de remparts il peut réduire en cendre,
S'il s'abandonne à sa valeur!

LA FÉE *de la France.*

Que de bienfaits on le verra répandre,
S'il ne consulte que son cœur!

(*On danse.*)

LES CHŒURS.

Chantons le plus aimable Maître,
Il enchaîne sa gloire au bonheur des Mortels :
Dans quelque rang que le Ciel l'eût fait naître,
Il eût mérité des Autels.

POËSIES DIVERSES.

VERS

Gravés au bas du Portrait de Madame la Duchesse DE VLLLARS, *peinte en Sainte-Geneviève.*

Ah ! c'est en vain, parures empruntées,
Que VILLARS fuit vos profanes secours;
En elle, hélas ! les graces sont restées :
Que je la plains ! elle plaira toujours.

LE DIOGÈNE MODERNE,

DIALOGUE.

LAÏS, DIOGÈNE.

LAÏS.

Oui, le voilà captif, il contemple sa chaîne ;
Caché pour être vu, dans son fameux *tonneau*,
Qu'avec joie il saisit ce prétexte nouveau,
D'étaler son orgueil & d'exhaler sa haine !
Quel Démon, pour me tourmenter,
Amène ici ce Diogène ?
Il me vit dans Corinthe, il me vit dans Athène,
Souveraine des cœurs que je voulois dompter,
Et dans mes fers encor je n'ai pu l'arrêter.
Je veux être l'écueil de sa fausse sagesse ;

Il manque à mon bonheur de troubler son repos.
N'ai-je donc pas soumis tant d'austères Héros
Dont la vertu vantée imposoit à la Grèce?
De Philosophie hérissé,
Ce Cynique est farouche, & non pas insensible;
Il ne faut que saisir le foible déguisé
Par où son cœur est accessible.
Parlons: ce tigre altier, qui prit soin de s'armer
Contre la volupté douce, tendre, durable,
N'attend peut-être, pour aimer,
Que l'espoir séduisant de me paroître aimable.
Tu vois quel cœur je prétends captiver,
O Vénus! si sur moi tes graces répandues
Couronnent le projet que je veux achever,
Je te consacre les statues
Que Corinthe à ma gloire a pris soin d'élever.

DIOGÈNE.

C'est vous, Laïs, hé bien, toujours la même ivresse;
Toujours en spectacle à la Grèce;
Vous vous applaudissez d'enchaîner sur vos pas
Un Peuple efféminé que votre art seul engage.
Combien de ces captifs même ne valent pas
L'éclat d'un si sot esclavage!

LAÏS.

Si de pareils Amans prétendent me charmer,
On sait quel prix j'attache à tous leurs sacrifices.
C'est par mépris pour eux que je m'en fais aimer.
J'aime à voir leur orgueil, jouet de mes caprices,
Se plaindre, s'abuser, espérer, supplier;
Et loin de m'applaudir d'un triomphe semblable,
Je rougirois de leur paroître aimable,
S'il étoit un autre art pour les humilier.

DIOGÈNE.

Non, non, vous n'êtes point, grace à votre folie,
Altière, méprisante avec impunité :
C'est vous, Laïs, c'est vous qu'un Amant humilie,
S'il aime foiblement, ou rentre en liberté;
Dans la fureur de plaire, un peu d'incertitude
Vous tourmente en secret, vous coûte des soupirs :
Vous avez des Amans toute l'inquiétude,
Et n'éprouvez point leurs plaisirs.

LAÏS.

Contre ce beau portrait, injuste & satyrique,
On devroit se mettre en fureur.
Quel est de votre esprit l'ascendant séducteur ?
Il mêle un certain charme aux traits dont il nous pique;
On ne s'en prend qu'à votre humeur,
On ne peut vous haïr.

DIOGÈNE.

L'agréable réplique !
Un fat y donneroit. Voilà de votre esprit
L'artificieuse souplesse;
D'une vérité qui vous blesse,
On ne diroit pas qu'il s'aigrit :
Mais ce courroux qu'il dissimule,
Présente aux gens, avec habileté,
Une louange ridicule,
Qui vous venge bien mieux qu'un discours emporté.
Parlons de votre gloire : à la fête nouvelle,
Vous avez enchanté le Prêtre de Cybelle :
Ce triomphe est rare & flatteur.
Il vient donc chaque jour, ce galant vénérable,
Implorer de vos yeux un regard favorable ?

Car ce grand Sacrificateur,
Grace au *renoncement* qu'exige sa Déesse,
Un regard est pour lui la dernière faveur.
Que je voie à vos pieds ce Héros de tendresse.

L A Ï S.

Si vos esprits sont réjouis
D'un théâtre fécond en ridicules scènes,
Peut-être le tonneau du fameux Diogènes
Vaut bien le Palais de Laïs.

D I O G È N E.

Vous me payez comptant : que rien ne vous retienne.
J'éclairai vos défauts, vengez-vous aujourd'hui :
Charmé de découvrir la déraison humaine,
Sans en aller chercher l'exemple dans autrui,
J'aime autant rire de la mienne.

L A Ï S.

Si vous parlez avec sincérité,
Vous devez trouver en vous-même
Bien des ressources de gaîté !

D I O G È N E.

A merveille ! voilà le ton où je vous aime.

L A Ï S.

C'est sans effort d'esprit. Dites-moi franchement,
Lorsqu'Alexandre avec empressement
Vous prévient, cherche à vous connoître,
D'où vient ce brusque accueil que vous fîtes paroître ?
Entre nous, ce ne fut que fausse vanité.
Votre orgueil se sentit flatté
D'imposer à l'Asie, en insultant son Maître.

D I O G È N E.

DIOGÈNE.

Tout bien examiné, cela pourroit bien être :
Oui, je vois ma sottise.

LAÏS.

Un peu trop tard, peut-être.

DIOGÈNE.

Sans doute : à ce Tyran, qui de fureur épris,
Réduisoit par plaisir l'Univers à la chaîne,
Je devois déclarer la plus mortelle haine,
Je n'ai marqué que du mépris.
Voilà mon tort, un tort que rien ne justifie.

LAÏS.

Le mépris est un don de la Philosophie,
Don précieux qu'on vous voit déployer
Avec un naturel extrême.
Ecoutez un moment, vous l'allez employer.

DIOGÈNE.

Quel en sera l'objet ?

LAÏS.

Moi.

DIOGÈNE.

Vous ?

LAÏS.

Oui, moi, moi-même.

DIOGÈNE.

Non, cette fausse gloire où tendent tous vos vœux,
Ce besoin d'inspirer un délire amoureux,
Ecueil de votre esprit, d'ailleurs fort estimable,
Non, Laïs, connoissez-moi mieux,
Cet excès vous rend à mes yeux
Ridicule, il est vrai, mais non pas méprisable.

LAÏS.

Vous ne m'observez jusqu'ici
Que par le côté favorable.
Si l'ambition d'être aimable
Contre moi vous prévient ainsi,
Votre mépris va bientôt se répandre,
Armé des plus cyniques traits.
Laïs . . .

DIOGÈNE.

Hé bien ?

LAÏS.

Ressent un amour bien plus tendre
Qu'elle ne l'inspira jamais.

DIOGÈNE.

Laïs, aimer ? Laïs nous berce d'un beau conte !

LAÏS.

J'aime. C'est peu d'aimer ; pour accroître ma honte,
Représentez-vous bien dans le choix que j'ai fait
(Ou plutôt qu'un destin funeste m'a fait faire)
L'objet le moins formé pour plaire.
Il faut l'avoir connu pour s'en faire un portrait.

DIOGÈNE.

Vous allez de Psyché renouveler l'histoire :
Les plus charmans Mortels l'aimèrent vainement ;
Et l'Amour qui s'étoit réservé la victoire,
Pour la surprendre mieux, n'annonça qu'un serpent.

LAÏS.

Non, je suis réservée à de plus tristes chaînes,
Sous le monstre aujourd'hui l'Amour n'est point caché.

DIOGÈNE.

Hé ! quel est-il enfin ce monstre ?

LAÏS.

Diogènes.

DIOGÈNE.

Ma foi, j'en suis la dupe, & n'en suis point fâché.

LAÏS.

Non, tout n'est que trop vrai dans l'aveu qui m'échappe.
J'aime, & de cet amour la déraison me frappe :
Car enfin avec vous on dit la vérité.
Autant que votre esprit dans l'Univers vanté,
De la plus haute estime éminemment s'empare,
Autant par cette estime entraînée en un jour
A vous livrer un cœur qui croyoit fuir l'Amour,
Est le travers le plus bizarre.

DIOGÈNE.

J'aurois dû le prévoir : ce mélange affecté
De critique, d'encens, d'art, d'ingénuité,
M'annonçoit quelque plan de singulière espèce ;
C'étoit là le prologue, & vous jouez la pièce :
Le comique m'en plaît beaucoup, en vérité.

LAÏS.

Que votre injustice est extrême !
Mais elle me fait grace. Oui, ne me croyez pas ;
Défendez-moi contre moi-même.
Vainement dans mon cœur excitant des combats,
Par les critiques traits que vous venez d'entendre,
J'ai voulu vous aigrir, j'ai cru le mieux défendre,
Ce cœur. Oui, par pitié, que tout votre mépris,
De l'aveu que je fais, soit constamment le prix ;

Car enfin un rayon d'espérance flatteuse
Pour jamais, je le sens, me tiendroit dans vos fers.
Avec ce peu d'espoir, je serois trop heureuse
D'aller vivre avec vous dans le fond des déserts.

DIOGÈNE.

Laïs veut m'enlever dans le char de sa gloire?
Le groupe sera beau : quel trait dans mon histoire!
Et cependant je n'y puis consentir.
Peut-on être tenté d'une fausse victoire
Qui finit par un repentir!

LAÏS.

Un refus sérieux? La bonne extravagance!
Si dans les doux aveux que je viens d'employer,
Ton orgueil a trouvé la moindre vraisemblance,
Ton orgueil n'est qu'un sot, tu ne peux le nier.

LES HABITANTES DU VILLAGE DE DAMPIERRE, A LA REINE.

CHANSON.

O GRANDE Reine! en qui tout bien abonde,
Nous vous voyons tous les ans un seul jour:
Hélas! un an nous dure autant qu'un monde,
En attendant ce bienheureux retour.

En vous voyant notre esprit s'encourage,
Loin de trembler nous nous sentons charmer.
Que sommes-nous? bonnes gens de Village;
Et cependant nous osons vous aimer.

Sainte Thérèse, à qui vous êtes chère,
Demandez-lui, la couronnant de fleurs,
Nous lui disons cette tendre prière,
Ramenez-nous la Reine de nos cœurs.

Sur cette rive, hélas! si fortunée,
Quand sa présence y ramène les Ris,
Nous ne vivons qu'un seul jour chaque année:
Mais de ce jour comment peindre le prix?

CHANSON

Sur le retour du ROI *après la Bataille de Fontenoy.*

Si Mars & les Graces,
Dans un même char,
Voloient sur les traces
Du jeune César,
On admire encore
Ce spectacle heureux :
Un Roi qu'on adore
L'offre à tous les yeux.

Du fond d'un bocage
Les Nymphes sortant,
Vont sur son passage
Sans cesse chantant :
Quels plaisirs vont naître !
Quel enchantement !
Ah ! qu'il est doux d'être
Héros & charmant !

LE MIROIR DE VÉRITÉ,

ÉTRENNES

A LA REINE.

IMMORTELLE SOPHIE, hâtez-vous de connoître
Quel est de ce Miroir le pouvoir enchanteur ;
On s'y voit, non tel qu'on doit être,
Mais tel qu'on est par l'esprit, par le cœur.
Quel succès j'éprouvai l'exposant dans le monde !
Hélas ! il me rendit importun, odieux.
Et ce n'est plus qu'en vous que mon espoir se fonde ;
Daignez le consulter, vous vous connoîtrez mieux.
Reine, vous jouiriez d'un bonheur sans exemple,
Si vous pouviez vous voir avec les mêmes yeux
Dont tout l'Univers vous contemple.

CHANSON
A MADAME LA PRINCESSE DE LIXIN*,

Sur l'Air de la Romance d'Alix & Alexis.

AUX demi-Dieux que Flore enchante,
J'ai dit : Venez,
C'est une énigme que je chante ;
Or devinez :
Mais craignez que d'un trait de flâme
Certain Enfant
N'en imprime au fond de votre ame
Le mot charmant.

Quel portrait ce mot renouvelle
Dans notre esprit !
A mesure qu'il est fidèle,
Il s'embellit ;
Lorsqu'il enchante, on ne peut craindre
Qu'il soit flatté,
A peine l'art va jusqu'à peindre
La vérité.

Ce mot est une enchanteresse,
Vous la verrez ;
Votre cœur sera dans l'ivresse,
Et vous direz :
Tous les secrets qu'en Thessalie
On sut former,
N'égaloient pas ceux d'*Austrasie*,
Pour faire aimer.

* *Maréchale de Mirepoix.*

Ce charme qu'en elle elle ignore,
En est plus fort.
Qui la connoît bientôt l'adore,
Voilà son sort.
Par son pouvoir la fuite est vaine,
Et malgré vous,
Du bout du monde il vous ramène
A ses genoux.

Celui qui bravant l'esclavage
A pu la voir,
Contre un autre écueil fait naufrage
Sans le prévoir.
Au doux charme qui vous attire
En l'écoutant,
On croit seulement qu'on admire,
On est Amant.

Cessez, on ne peut s'y méprendre,
M'ont-ils dit tous.
L'énigme est aisée à comprendre,
Ecoutez-nous.
C'est à Paphos que par fortune
Amour voulut
Unir les trois Graces en une:
LIXIN parut.

AU P. DE MENOU, ET AU P. DE LESLIE,

DE L'ACADÉMIE DE NANCY,

Au sujet des Vers qu'ils ont faits sur les Etablissemens fondés en Lorraine par le Roi de Pologne.

ÉPÎTRE.

AIMABLES Amphyons, dans vos chansons charmantes,
Quel spectacle est représenté !
Combien vous effacez les chimères brillantes
Qu'imagina l'Antiquité !
Votre art offre à nos yeux les Muses triomphantes
Dans le char de la Vérité.
Je le sens, vos accords naissent sans violence,
Lorsque vous célébrez le Héros des bienfaits.
L'esprit trace aisément de semblables portraits,
Quand le cœur est d'intelligence.
O Rives d'Austrasie ! O Nymphes de la France !
Vous voyez la valeur; les graces, la bonté,
Diriger, embellir la suprême Puissance;
Quels Peuples n'envîroient votre félicité !
Heureux qui comme nous à ses Maîtres fidèle,
Des plus douces vertus trouve en eux le modèle !
Heureux qui chez les Rois, exempt de les flatter,
Peut admirer toujours ce qu'il doit respecter !

CHANSON.

Rose est des Dieux la fleur choisie,
L'ornement du jardin d'Amour,
Des Nymphes l'innocent atour,
Des Mortels Rose est l'ambroisie.
En parfum, en grace, en couleurs,
Rose est bien la Reine des Fleurs.

Charme de tout ce qui respire,
Qui la Rose ne chériroit?
Si tristesse la rencontroit,
On verroit tristesse sourire.
En parfum, en grace, en couleurs,
Rose est bien la Reine des Fleurs.

C'est un Ciel de Roses écloses,
Qu'offre l'Aurore en sa clarté :
Des trois Graces la nudité
S'embellit d'un réseau de Roses.
En parfum, en grace, en couleurs,
Rose est bien la Reine des Fleurs.

Nymphes, la douce destinée!
Les chansons, les fleurs, le printems,
Voilà vos plus chers passe-tems;
Sachez comment la Rose est née :
De chose si plaisante à voir,
L'origine est belle à savoir.

Par un beau jour la mer fit naître
Vénus, Vénus, objet si beau :

Puis Jupiter en son cerveau
Forma Pallas, qu'on vit paroître.
Que fit Vénus ? Troie enflâma.
Que fit Pallas ? Terreur sema.

Dès à l'instant qu'œuvre pareille
Aux yeux de Nature éclata,
Nature en son sein projeta
Enfanter plus douce merveille :
Fit la Rose, amour des Zéphyrs,
Et qui n'est que paix & plaisirs.

Strophe ajoutée en présentant cette Ode à la Reine.

Mais ce qui Rose déifie,
Elle pare *un Temple écarté* *,
Où les arts, l'esprit, la gaîté,
Règnent sous le nom de Sophie,
Et depuis cet excès d'honneurs,
Rose est mieux que Reine des Fleurs.

---

* *Les Cabinets de la Reine.*

CHANSON.

Comme tout loyal Amant ne sait qu'être complaisant au vouloir de sa Mie.

Elle m'aima, cette belle Aspasie,
Et bien en moi trouva tendre retour;
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie:
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aspasie
Entend Mirtil chanter l'Hymne d'Amour;
Elle l'aima, ce fut sa fantaisie,
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aspasie
A pris, quitté nos Bergers tour-à-tour;
Ils sont fâchés, moi, je la remercie :
Las ! elle fait passer un si beau jour.

Pour ramener une belle Aspasie,
C'est grand abus de montrer du courroux;
Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : Que ne l'inspirez-vous ?

J'ai vu depuis cette belle Aspasie,
La couronnant de roses, je lui dis :
Quand reviendra la douce fantaisie ?
Car ce jour-là, c'est le seul où je vis.

Lors j'apperçus cette belle Aspasie,
Qu'un doux souris coloroit ses attraits !
Elle reprit sa douce fantaisie,
Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle Aspasie,
Ayez près d'elle un modeste maintien;
Ne prétendez gêner sa fantaisie :
Qui plaît est Roi; qui ne plaît plus n'est rien.

On peut dire que cette chanson est pleine de morale. La mauvaise humeur des Amans quittés, leur indiscrétion par esprit de vengeance, le plaisir honteux d'outrager ce qu'ils aiment encore : tous ces torts y sont combattus avec d'autant plus de sagesse, qu'on en fait voir l'inutilité. On ne sauroit trop redire cette belle maxime aux jeunes gens destinés à faire de l'éclat dans le monde.

Qui plaît est Roi; qui ne plaît plus n'est rien.

IMITATION DES PENSÉES DE SAINTE THÉRÈSE,

Sur le jour de la Naissance de la REINE.

C'ÉTOIT dans ce beau jour qu'aux accords de leurs voix,
De célestes Esprits une troupe choisie,
Sur l'Autel des parfums pour la première fois,
A consacré le nom de l'auguste SOPHIE.
Ainsi notre bonheur a commencé son cours;
Favorables Esprits, étendez-en la chaîne;
Que vos divins concerts éternisent les jours
De la plus chère & la plus digne Reine.

ENVOI

A MADAME LA COMTESSE DE LA GUICHE,

Du Recueil de Chansons anciennes.

QUAND les Anacréon, les Ovide ont décrit
Des plus beaux yeux la puissance suprême,
Et certain charme dans l'esprit
Qui pare encor la Beauté même;
Quand on peignit si bien cet Amour qui sourit
En couronnant de fleurs la Jeunesse & l'Aurore,
Et ces Nymphes dansant dans le Temple de Flore;
L'Art même qui formoit ces tableaux enchanteurs,
Crut que la vérité n'y pourroit pas atteindre.
Quelle erreur ! l'Art ne fit qu'assembler les couleurs
Qui devoient servir à vous peindre.

SUITE DES MORTIFICATIONS DE MADAME LA DUCHESSE DE VILLARS.

Lorsqu'en secret notre Sainte réprime
Le charme heureux dont brille son esprit,
Geste, regard, en elle tout l'exprime,
Et son silence même la trahit.

En elle quels trésors connus!
En marchant sur ses traces,
Tout le jour on voit des Vertus,
A chaque instant les Graces.

ÉPITRE ET CHANSON AUX ILLUSTRES HABITANTES DE LA TOUR DE LUNIERS.

A trois sœurs (1), toutes trois charmantes,
Mais avec des dons divers,
Salut. Eternelle absence
De migraine & de vapeurs :
Toujours entre les trois Sœurs
Une égale complaisance

(1) Madame la Princesse d'Armagnac, Madame la Duchesse de Villars, & Madame la Duchesse de Caumont.

Exempte

Exempte de toutes fadeurs,
Et traits d'esprit sans médisance,
Simplicité dans les àtours,
Mais des parfums en abondance (1).
Repas gais, suffisans & courts,
Repas que *Son Eminence* (2)
Pour Villars nommera toujours
Le triomphe de l'abstinence.
Du café bon par excellence,
Et puis lecture ou discours,
Pour l'ame utile subsistance.
Puis l'aiguille & mainte nuance
Qui vont un canevas ornant,
Tandis qu'on chante en détonnant (3)
Quelques couplets d'une Romance (4).
Puis promenade à grand pas.
Enfin ce jour heureux qu'amène
La raison, digne souveraine
Du riant Palais des Lilas (5).

---

(1) Ces Dames aiment beaucoup les odeurs. M. le Maréchal de Noailles prétend que les bosquets de leur maison de Seuré sentent l'ambre.

(2) M. le Cardinal prétend que Madame d'Armagnac fait mourir de faim ses hôtes, & que Madame de Villars, quand elle a passé quelques jours à Seuré, en revient en chartre.

(3) Ces trois Dames chantent faux à merveille.

(4) La Romance d'Alix & d'Alexis a été faite sous les yeux de ces trois Dames.

(5) C'est ainsi que les Dames appellent leur maison de Seuré.

ÉPITRE
A MADAME LA MARQUISE DE CHATEAURENAUD,
Sur son goût pour le Parfilage.

TROP fameuse *Arachné*, vous filles de *Minée*,
Croisez vos tristes bras; condamnez au repos
Vos aiguilles surannées,
Et voyez dans l'oubli tomber vos vieux travaux.
Du fond de son Palais l'aimable & sage *Urgande*
A sur l'emploi du tems éclairé l'Univers;
Ses mains ont enseigné, quelle faveur plus grande!
L'art qui surpasse enfin tous les talens divers.
Disparoissez, Crayons, Musique, Comédie,
Perles que *Cléopâtre* eut le don d'enfiler,
Romances qu'un Amant consacroit à sa Mie.
Le plus doux passe-tems, l'art de remplir la vie,
Est dans le don de *parfiler*.
Avec simplicité, même sans qu'on y pense,
Sans effort & sans art, le chéf-d'œuvre s'avance.
Nos esprits ne sont point portés
Vers le piège des sens, les fausses vanités,
Dont tout autre travail bien souvent nous enivre.
Nous citons avec joie & fréquemment un livre
Plein d'une sage autorité.
Heureux, cent fois heureux, qui dès l'aurore,
Des plus brillans chiffons s'environnant toujours,
Sans cesse à *parfiler* passe les plus longs jours,
Le lendemain *parfile* & reparfile encore:
Du défunt âge d'or c'est ramener le cours.

IMITATION
DE SAINTE THÉRÈSE.

Quoi ! nous naissions pour être heureux,
Un soleil pur devoit toujours nous luire ;
Un Démon qui vint nous séduire,
Changea ces jours si beaux en des jours ténébreux !
Esprit de haine & d'injustice,
Quelle chaîne de maux il a su nous former !
Mais quel que soit l'effet de sa noire malice,
Il est assez puni, il ne sauroit aimer.

LE TEMPLE DE L'ENNUI.
FABLE.

Jadis un triste Autel chez un Peuple assez sage,
Au Dieu de l'Ennui fut dressé.
On croyoit, lui rendant un volontaire hommage,
S'exempter d'un culte forcé.
La fête est annoncée, on demande un Grand-Prêtre ;
Personne ne s'offrit à cette dignité.
Les Ennuyeux n'imaginent point l'être.
Un Philosophe consulté
Leur dit : Prenez ces gens qui consument leur vie
A rechercher l'esprit dans leurs moindres propos ;
Ils savent ennuyer, s'il faut que je le die,
Mieux encor que ne font les sots.
On le crut. A l'instant dans ce Temple funeste,
De *sublimes parleurs* sont installés par lui.
Les Autels ne sont plus ; mais, hélas ! il nous reste
Tant de Ministres de l'Ennui.

ESSAI DE MORALITÉS.

TEL se croyant détaché de soi-même,
Dirige les ames qu'il aime
Avec un empire inhumain.
Quel contraste dans la conduite !
Il met sa vertu favorite
A tourmenter celles de son prochain.

Pourquoi l'homme voluptueux,
Sacrifiant tout au plaisir qui l'enflâme,
N'est-il pas constamment heureux ?
C'est qu'il reste toujours dans le fond de notre ame
Un besoin d'être vertueux.

Sur les fautes d'autrui que le monde publie,
Se blesse-t-on sévèrement ?
On croit condamner seulement,
Le plus souvent on calomnie.

Dans les triomphes redoutables
De ces vainqueurs tyrans des peuples abattus,
On voit des succès mémorables :
On demande où sont les vertus ?

APOLOGIE DU CAVAGNOLE.

QUAND pour se consoler de l'absence du jour,
Zaïde assise au bord d'un autel circulaire,
Du soleil de midi attendant le retour,
Un rateau dans la main, passe la nuit entière;
Si du fond d'un Ciel obscurci,
Dans la plus chaude nuit le plus simple tonnerre
Vient à rouler d'un bruit tout ordinaire;
Si d'un hibou l'ignoble cri
S'est produit par la cheminée;
Si le coq n'a chanté qu'après minuit sonnée,
On murmure, on vous dit : « C'est que Madame aussi
» Au Cavagnole est par trop adonnée ».
Malebranche & Pascal raisonnoient-ils ainsi?
Hé quoi! d'un doux espoir saisie,
On ne pourroit innocemment,
En proie à la triste insomnie,
De quelque heureux tableau chercher l'enchantement?
Rendez-moi le repos, ou flattez ma chimère:
Un *vieux plein* répété, le *gros plein* qu'on espère,
Sont plus doux qu'un sommeil attendu vainement.
Hélas! dans le cours de la vie,
A combien de tableaux que l'orgueil vient offrir,
Notre foible raison se fie!
Cet art de nier tout pour ne rien découvrir,
Ces qualités du cœur qu'au mépris on immole;
Sublimes *négateurs*, croyez-moi, venez tous
Métaphysiquement jouer au Cavagnole,
Vous nous paroîtrez bien moins fous.

A MADAME

LA MARQUISE DE S***.

Envoi d'un Recueil d'Éloges de plusieurs Dames illustres.

ENTRE divers Portraits que vous allez connoître,
Objets que les Amours ont formés à plaisir,
Choisissez qui vous voulez être.
Mais que dis-je? Pourquoi choisir?
Voulez-vous à la fois être la belle Laure?
Hébé, même Psyché? Vous y perdrez encore.
Croyez-en les Amours, ils confirmeront tous
L'oracle prononcé par leur bouche divine.
Eglé, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on imagine,
N'offrira jamais rien de plus charmant que vous.

SCRUPULES TENDRES

Sur le devoir d'aimer le Prochain.

CHANSON.

S'il faut aimer d'égal amour
Le *Prochain* tel qu'il se présente,
Qui voit *Emilie* * un seul jour,
Trouve cette loi bien gênante :
Hélas ! comment s'y renfermer ?
Peut-on jamais la trop aimer ?

Ce qu'on voit en elle & verra,
Annonce l'ame la plus belle ;
Un *Prochain* avec ce don-là,
Inspire le plus tendre zèle ;
Ce penchant doit-il alarmer ?
Peut-on jamais la trop aimer ?

Un esprit juste, humble & serein
Brille en elle sans qu'elle y pense :
Comment sur tout autre *Prochain*
Lui refuser la préférence ?
Ce penchant doit-il alarmer ?
Peut-on jamais la trop aimer?

Souvent à ce charmant *Prochain*
Notre ame s'abandonne entière ;
Le bon Ange qui le voit bien,
Ne nous dit rien pour nous distraire.
Ce penchant doit-il alarmer ?
Peut-on jamais la trop aimer ?

* Supérieure des Carmélites.

CHANSON.

Autrefois un Temple étoit;
(La fète en est passée),
Chaque Amant y répétoit
Sa plus douce pensée.

Si ce Temple se rouvroit
Pour ce tant doux mystère,
Que de fois on entendroit,
J'adore La Vallière.

AVEU DISCRET.

CHANSON.

J'aurois pressé l'Amour de vous dire que j'aime;
Lui seul peut exprimer tout l'excès de mes feux;
Mais je cragnois qu'en voyant vos beaux yeux,
Le Dieu ne parlât pour lui-même.

LES JOURNÉES DE SENLISSE.

CHANSON.

O vous, qui d'un bonheur tranquille,
Connoissez les charmes constans,
Je vais vous peindre cet asyle,
Vous croirez être au bon vieux tems.

Par le sentiment, le langage,
Malgré les titres & les rangs,
Ici, comme on fait au Village,
On est admis, on est parens.

L'étude adoucie & constante,
Des enfans trompe le loisir;
On leur peint la raison riante,
Ils la prennent pour le plaisir.

A-t-on eu du Ciel en partage
Un esprit garanti d'erreur;
Pour expier cet avantage,
On a raison avec douceur.

Mais loin la fausse politesse
Qui sourit à tous les objets;
Ces gens qui caressent sans cesse,
Et qui ne vous servent jamais.

Nos chansons ne nous coûtent guère,
Nous aimons les traits ingénus;
Tous ces vieux enfans de Cythère
Sont bannis comme vieux rébus.

Nos sons champêtres nous retracent
Des Pasteurs les jeux innocens,
La gaîté, la paix qui s'embrassent
Sur un trône de fleurs des champs.

Si quelquefois l'ame est saisie
D'une léthargique langueur,
On implore, on nomme *Sophie* (1),
On sent renaître le bonheur.

Triomphez, séjour solitaire,
Où l'on passe des jours si doux;
Vous ne connoissez que Dampierre (2)
Qui puisse plaire plus que vous.

CONSEILS A ROSINE.

CHANSON.

Aimez, vous avez quinze ans,
Et les graces de votre âge;
Attendrez-vous plus long-tems?
Ce seroit bien grand dommage.

Que faire à la fin du jour?
Demandez à nos Compagnes.
Elles répondront : L'Amour.
C'est le charme des campagnes.

---

(1) Marie-Charlotte-Sophie-Félicité, Princesse de Pologne, Reine de France.

(2) Terre de M. le Duc de Luines, où la Reine alors alloit tous les ans passer un jour.

Mais ma Rosine, en secret,
Sans que le sachiez peut-être,
Quelque Pasteur, beau, discret,
En vous Amour a fait naître.

On s'engage innocemment,
La pente est si naturelle;
Ecoutez, voici comment
Amour nous prend en tutelle.

De maints Pasteurs dans les jeux
Reçoit-on le doux hommage,
Voici bientôt l'un d'entr'eux
Qu'on remarque davantage.

S'il vient, on le voit de loin;
L'on y pense, s'il s'absente:
S'il rend le plus petit soin,
On se sent reconnoissante.

Et le jour que ce Berger
Est de retour au Village,
Voilà que, sans y songer,
Vous vous parez davantage.

Tout ce qu'un autre vous dit
N'est qu'objet d'indifférence;
Mais du Berger qu'on chérit,
Tout vous plaît ou vous offense.

Qu'il chante d'Amour les feux,
Vous restez embarrassée,
Si sur vous il a les yeux,
Ou ne vous a regardée.

Quelque Bergère dira,
Sa douce voix m'a ravie :
L'éloge vous déplaira,
Si la Bergère est jolie.

Si l'on ne peut plus douter
Qu'il ne songe qu'à vous plaire ;
On ne veut plus l'écouter,
Mais on veut qu'il persévère.

Vous joint-il quelques instans,
On est dans un trouble extrême ;
Vous parle-t-il du beau tems,
On croit qu'il dit, je vous aime.

Quoi ! dit Rosine, c'est là
Comme Amour vient nous surprendre !
Ah ! Thémire, me voilà
Depuis que j'ai vu Lisandre.

De tous les sujets employés par la Poësie, il n'en est point de plus féconds que les stratagêmes & les surprises de l'Amour. Que parmi les Pièces de Théâtre, les Romans & les Chansons, on se rappelle ceux de ces Ouvrages qui plaisent particulièrement aux gens d'esprit, on en remarquera un grand nombre pris dans ce fonds heureux qui présente certaines délicatesses, certaines simplicités, certaines contradictions dont le cœur humain abonde. C'est, pour ainsi dire, le même sujet ; mais les détails tous divers, quoique pris dans la nature, forment autant de pièces distinctes : si bien que quand les titres sont différens, ce fonds de ressemblance échappe. Mais que ces Pièces si variées soient mises au jour sous un même titre, alors c'est l'idée de la variété qui échappe. Les gens qui ne jugent qu'en gros diront : Quoi ! toujours le même sujet ? & soit une sorte de paresse qui fait adopter les jugemens tout faits, & dont les

gens d'esprit ne sont pas toujours exempts ; soit un certain penchant à recevoir sur les choses même qui nous plaisent, les idées critiques qu'on nous présente, les bons Ouvrages ne trouvent souvent en nous que des ingrats.

A M. LE MARQUIS
LOMELLINI*,
POÈTE ET GÉOMÈTRE,

En lui envoyant le Recueil de mes Poësies.

VOUS, qu'au son de la lyre, à la main un compas,
 Toutes nos Muses adoptèrent ;
Vous, qu'au gré des Amours, à l'envi dans leurs bras,
 Nos Belles naturalisèrent :
Objet de nos regrets, chérissez des accens
 Dont l'amitié vous fait hommage.
Je chante la Raison, l'Esprit & les Talens,
 C'est vous peindre votre apanage.

---

* Aujourd'hui Doge de Gênes.

A MADAME
L'AMBASSADRICE D'H***.

CHANSON.

Quelle douce fantaisie !
Oui, l'Amour vous fit exprès.
Voyez les fleurs, comptez les fleurs de la prairie,
Vous brillez d'autant d'attraits.

Dans vos regards faits pour plaire,
Il a versé de sa main
Les plus doux feux, les plus doux feux de la lumière,
De l'étoile du matin.

De ses dons s'il fait largesse,
Le Dieu s'en réserve encor ;
Mais dans vos yeux, mais dans vos yeux il dit sans cesse,
Vous voyez tout mon trésor.

ALEXANDRINE,

*Allégorie tirée de l'Histoire des Saintes du Désert, & dédiée à une Dame charmante *, qui a quitté le rouge à vingt-deux ans, mais qui, sans y songer, a conservé toutes ses graces.*

SUR L'AIR DE GELIOTE:

Je l'adorois, cette jeune Zélie;

OU SUR L'AIR:

Reviens, Iris, en faveur de tes charmes je ferai grace.

DAME, d'esprit, de corps, qu'elle étoit belle!
Trop belle, hélas! de plus de la moitié:
Comment le Ciel rassembla-t-il en elle
Ce qu'on envie, & ce qui fait pitié?

Alexandrine, objet tant admirable,
Trésor d'esprit, de talens & d'appas,
Vous aviez donc tout ce qui rend aimable?
Oui, tous les dons, & ne le saviez pas.

On me dira: Voyez la belle histoire!
On est charmante, on l'ignore? Non, non:
Au fond du cœur, ne voulant pas le croire,
La plus modeste en a quelque soupçon.

* La Duchesse de Villars.

Non, celle-ci ne connoît, ne respire
Rien que vertu, c'est sa beauté, son bien;
Comment songer aux erreurs qu'elle inspire?
Elle jugeoit tous les cœurs sur le sien.

Je vois encor, lorsqu'elle alloit au Temple,
Les yeux s'ouvrir, & les cœurs se troubler:
Un seul moment, si-tôt qu'on la contemple,
Adieu raison, il n'en faut plus parler.

L'un se disoit: Moi, sa vertu m'enchante,
Non sa beauté, c'est un frêle ornement.
L'autre pensoit: Que mon ame est contente!
J'aime l'esprit, & le sien est charmant.

O gens de bien! c'est ainsi qu'on s'abuse:
Respect, estime est langage emprunté;
Sous un faux nom le sentiment s'excuse:
Tout est amour auprès de la Beauté.

Mais ses Amans dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, dissimulent leurs maux;
On la connoît, le devoir seul l'enflâme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

L'un d'eux pourtant, ambulante Pagode,
Avec éclat se produit sur ses pas:
Brillans atours, mines, mots à la mode,
Sont employés, on ne l'apperçoit pas.

De tels muguets, que l'engeance est méchante!
Malheur à qui s'en laisse environner!
Ils vont lorgnant une rose naissante,
Se disputant l'honneur de la faner.

En

En vers galans faits par Alexandrine,
Notre indiscret son amour étala :
Les voici tels qu'un jour à la sourdine,
Sur sa toilette un grison les coula.

« Si vous jugez crimes impardonnables,
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
» Vous ne verrez jamais que des coupables :
» Mais, croyez-moi, je le suis plus qu'eux tous ».

Fuyons, dit-elle en sa douleur profonde,
Allons gémir au fond des monumens :
Comment peut-on vivre encor dans le monde,
Quand, par malheur, on y fait des Amans?

De cet instant, voilant toujours ses charmes,
Dans l'appareil du plus funèbre deuil,
Pour passe-tems elle versoit des larmes,
Et pour sopha elle avoit un cercueil.

Dans son printems, voir le talent de plaire,
Comme un malheur, vouloir s'en délivrer :
Quel rare exemple! Un Ange de lumière
Vint tout exprès du Ciel pour l'admirer.

O Chérubins! tremblez, elle est trop belle;
Fermez les yeux, craignez un tel écueil:
La chûte, hélas! est bien plus naturelle
De succomber à l'amour qu'à l'orgueil.

PORTRAIT
DE MA TANT BELLE AMIE.

CHANSON.

CATULE a tant imaginé
D'attraits dans sa Lesbie,
Que je crois qu'il a deviné
Comment seroit *ma Mie.*
Qui veut tracer fidèlement
Des Graces le modèle,
N'a qu'à venir ingénûment
La voir, tout prendre d'elle.

J'avois, par de rians Portraits,
Avant de la connoître,
Chanté les plus charmans objets
Que le siècle a vu naître.
Tous ces Portraits, quand je la vois,
Elle me les rappelle;
Plus ils sont beaux, & plus je crois
N'avoir peint jamais qu'elle.

Consultant un jour son miroir,
Hébé par jalousie,
Regardoit, cherchant à se voir
Belle comme *ma Mie;*
Et se trouvant pleine d'attraits,
Elle dit : Quel dommage !
Il est vrai, j'ai bien tous ses traits :
Que n'ai-je son langage !

Diane veilloit son Amant,
  Dormant dans la prairie,
Quand d'un pas léger & charmant
  Près d'eux survient *ma Mie ;*
Quel bonheur, dit-elle tout bas,
  Que mon Amant sommeille !
Non, que ses yeux ne s'ouvrent pas !
  Je le perds, s'il s'éveille.

ÉTRENNES.

ENVOI D'UNE CORBEILLE.

VERS.

C'EST-LA que Pénélope enfermoit cet ouvrage
  Qui désespéroit ses Amans ;
  Et par noirs enchantemens,
Ce coffre inspire encor cette rigueur sauvage.
Hélas ! comment s'est-il conservé parmi nous ?
Un Oracle cruel de l'Amour en courroux,
Du plus aimable objet veut qu'il soit le partage.
  Il est donc réservé pour vous,
  Charmante S Y, c'est bien dommage.

A MADAME LA MARQUISE DE BROGLIE,

En lui envoyant les Essais sur la nécessité de Plaire.

En traçant ces Ecrits, je n'avois d'autre objet
Que d'offrir la Raison aux Graces réunie.
Si j'ai pu remplir mon projet,
Pardonnez-le-moi, je vous prie;
J'ai dérobé votre secret.

CHANSON

A Mme LA DUCHESSE DE**,

Pour adoucir en elle la tristesse du Veuvage, en cas qu'elle devienne Veuve.

S'il est un heureux partage,
C'est la santé, la raison;
Richesse sans étalage,
Liberté dans la maison;
Un crêpe pour tout équipage,
Avec un bonnet de linon:
Eh! non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.

A UNE DAME

TRÈS-RAISONNABLE,

Qui me demande des Vers qui ne le sont guère.

ENVOI.

Des Vers, enfans de la Folie,
De vous pourroient être chéris :
Ovide, Anacréon, trop payés à ce prix,
Auroient chanté toute leur vie.
Mais je consens à me flatter
Que mes Ecrits ont su vous plaire :
Eh ! pourquoi voudrois-je en douter ?
Je ne sais point détruire une erreur qui m'est chère ;
Je veux m'en enivrer, lui dresser des autels.
Dans tous les biens que goûtent les mortels,
N'entre-t-il pas toujours de la chimère ?
Que vais-je vous conter ? Je vous vois étonnée
De mes froides moralités.
Doit-on vanter l'erreur & ses félicités
A qui n'est environnée
Que de flatteuses vérités !

CHANSON.

QUI par fortune trouvera
Nymphes dans la prairie,
Celle qui tant plus lui plaira,
Tenez, c'est bien ma Mie.
Si quelqu'une vient à danser,
Et d'une grace telle,
Qu'elle ne fait les fleurs verser :
Hé bien, c'est encore elle.

Si quelqu'un dit avec serment,
Je donnerois ma vie
Pour être aimé rien qu'un moment,
Tenez, c'est de ma Mie.
Si quelqu'autre suit sans espoir
La Nymphe qu'il adore,
Content du charme de la vie :
Hé bien, c'est elle encore.

Eglé vint aux jeux de Cérès,
Et fut d'abord suivie ;
Eglé revint le jour d'après,
On ne vit que ma Mie.
Si quelque Nymphe a le crédit
D'être toujours nouvelle
A vos yeux comme à votre esprit :
Tenez, c'est toujours elle.

L'autre matin, sous ces buissons,
Une Nymphe jolie
Me dit : J'aime tant vos Chansons ;
Je dis : C'est pour ma Mie.

Pour célébrer ses doux attraits,
  Fait-on Chanson nouvelle ?
En y songeant, l'instant d'après
  On chante encor pour elle.

Je lui sais maint adorateur,
  Et n'en ai jalousie :
Amour a mis tout mon bonheur
  Dans celui de ma Mie.
Que serviroit de m'alarmer ?
  La chose est naturelle :
Amour l'a faite pour charmer,
  Et nous pour n'aimer qu'elle.

Prendre ainsi le doux nom d'Amant,
  Flatte ma fantaisie ;
Elle me plaît uniquement,
  Je l'appelle ma Mie.
Mais si j'étois la Déité
  Qui la forma si belle,
Je croirois n'avoir mérité
  Que d'être enchanté d'elle.

A MADAME LA MARQUISE DE MALASPINE, DAME DU PALAIS DE Mme INFANTE.

VERS *.

Deux Déités en un seul personnage,
Et dont le nom se termine en Ina,
De tout Paris ont attiré l'hommage;
Bien il est vrai que Paris jamais n'a
En même objet vu si rare assemblage.
Or essayons de le représenter.
C'est de Junon la sublime stature,
Non la Junon à qui l'on va porter
Une humble offrande aussi triste que pure,
Et qu'on ne veut jamais que respecter;
Mais jeune, svelte, enjouée, agréable,
Et de tout point piquante & désirable;
C'est bien aussi Vénus: (si ce n'est mieux)
Car de Cypris on sait trop l'aventure;
Elle n'eut l'art de plaire à tous les yeux,
Qu'en empruntant des Graces la ceinture.
Dans celle-ci, grace au don de Nature,
Qui se plaisoit si bien à la former,
Son air, ses traits, son parler, son sourire,
Tout est ceinture & fait pour tout charmer.

* Ces vers ont donné lieu au Sonnet Italien suivant.

A MADAMA LA MARCHESA MALASPINA, DAMA DI CALAZZO

L'ABATE FRUGONI,

Dopo aver letti alcuni leggiadrissimi Versi Francesi in suo lode.

SONETTO.

Eccelsa Malaspina, io vo dir, bella
Che l'Epiteto è questo a voi dovutò,
Perocche siete voi fra tutte quellà
A cui non ò l'uguale ancor veduto.

Pieno d'un tristo umor, che me flagella,
Dirò, perchè sinor mi stetti muto:
Dachè voi vi partiste, estro è favella
Parmi sul sacro monte aver perduto.

Voi presente, i miei versi erano doni
Di quella luce, che il mio petto ardea:
Del doce savor vostro eran ragioni.

In me il felice foco allor piovea,
Da quei due neri benedetti occhioni,
Che non ebbe i parecchi alcuna Dea.

Giunone, è Citerea
Vengan pur vosco al paragon, se sanno;
Oh si per Dio, che un bell'onor n'auranno!

VERS
A MADAME LA DUCHESSE
DE BOUFFLERS.

D'OU vient que ce lieu champêtre
Ne nous plaît que foiblement?
Il est vrai qu'il est charmant:
Mais BOUFFLERS y pourroit être.

Une troupe d'Amours à ses ordres soumise,
Dans ce bois l'autre jour se plaisoit à chanter:
Si vous la connoissez, voici votre devise,
Ou la voir ou la regretter.

Quand parmi nous quelqu'un dans son langage
Fait éclater les graces de l'esprit,
Même en applaudissant en secret on se dit:
BOUFFLERS en a bien davantage.

Que sa présence est secourable!
Un essain de plaisirs incessamment la suit;
Elle paroît, l'esprit en devient plus aimable,
Et le ridicule s'enfuit.

A MADAME DE CASSINI,

Envoi de la Chanson de Qui par fortune trouvera, *qu'elle m'avoit demandée.*

En voyant ce Portrait, où ma Muse rassemble
Les plus heureux dons de charmer,
Avouez en secret combien il vous ressemble,
Et je m'applaudirai d'avoir su le former.
Ne me dérobez point si douce récompense,
Ce seroit une cruauté.
Nous autres Amphyons, quand notre hiver avance,
Le plaisir de chanter les graces, la beauté,
Est notre unique récompense.

SEULE RESSOURCE DE LA VIEILLESSE.

Mon hiver, malgré sa glace,
M'épargne ses tristes langueurs.
Sensible aux talens, aux graces,
Si je ne puis suivre leurs traces,
Du moins je les sème de fleurs.
Protège toujours ma carrière,
Amour, daigne encor m'animer.
On peut ne plus songer à plaire :
Mais comment se passer d'aimer ?

CHANSON

POUR LA FÊTE

DE MONSIEUR LE COMTE

D'ARGENSON.

O Pierre! ô Pierre!
Qu'on se plaît avec vous!
La Chanson coutumière
Qui nous enchante tous,
La voici toute entière,
Echos, répondez-nous.
O Pierre! ô Pierre!
Qu'on se plaît avec vous!

Du bonheur de vous plaire
Egalement jaloux,
Quoi qu'il nous faille faire,
Le personnage est doux.
O Pierre! &c.

On dort la nuit entière
Sans fermer les verroux;
On fait toujours grand'chère,
N'auroit-on que des choux.
O Pierre! &c.

Cette belle rivière,
Par son murmure doux,

Semble dans sa carrière
Vous dire comme nous :
O Pierre ! ô Pierre !
Qu'on se plaît avec vous !

SOUHAITS UNANIMES.

Sur un Air tendre.

DIEUX bienfaisans, en faveur de SOPHIE,
Eternisez l'ouvrage d'Atropos ;
Il ne faudra qu'ajouter à sa vie
Autant de jours qu'elle dit de bons mots.
Ha ! que jamais son céleste sourire,
Par des vapeurs ne puisse être altéré :
Ce doux regard qui les ames attire,
De ses bienfaits est le plus désiré.

Un respect tendre est le tribut sincère
Qui sur ses pas s'empresse d'éclater.
C'est dans le cœur qu'est le désir de plaire ;
Mais ce succès, comment le mériter ?
Pour l'amuser, lorsqu'on marque son zèle,
Et que l'esprit nous sert heureusement,
On voit encor qu'on en a bien moins qu'elle.

VERS
A MADAME LA DUCHESSE DE NOAILLES.

Antique autant que je le suis,
Peut-on me soupçonner ces accès de délire,
Que le tems a si bien détruits ?
Le repos des vertus est le bien où j'aspire.
Devoirs, respects, soins, amitié,
Toujours de mes loisirs ont rempli la moitié.
J'eus part à votre estime : ah ! daignez me la rendre.
Un esprit toujours juste, une ame pure & tendre,
Vous rend tout médisant un objet odieux.
J'eus part à votre estime : ah ! daignez me la rendre.
Vous plaire est un bonheur pour moi si précieux !
Je ne puis cesser d'y prétendre.

CHANSON

Présentée par un Enfant de douze ans, pour la Fête de la charmante Céleste.

D'UN sort heureux charmant effet,
Dans ma jeunesse extrême
Je vois le plus céleste objet:
Voilà d'abord que j'aime.

Est-il dès la jeune saison
Un plus heureux partage?
Par le progrès de ma raison,
J'aimerai davantage.

Je vais connoître à tout moment
Quelque vertu nouvelle;
Tout ce qui rend l'esprit charmant,
Je l'aurai pour modèle.

Si l'on m'offroit pour être Amant
Tout ce qu'Ovide adore,
Je répondrois ingénûment:
Non, j'y perdrois encore.

AUTRE,

SUR L'AIR:

Le Printems seul nous procure.

Deux Amours sous un ombrage
Chantoient d'une égale ardeur,
Ce qui charme davantage
Dans un objet enchanteur.

L'un disoit : C'est la figure
Qui plaît & toujours plaira.
L'autre dit : C'est, je vous jure,
C'est l'esprit qui charmera.

Vénus dit : Amours, courage ;
Vous venez à qui mieux mieux
De *Saluce* offrir l'image :
Vous avez raison tous deux.

VERS

VERS

Mis au bas d'un Portrait de Mme HENRIETTE, *donné au Marquis* DE DAMPIERRE.

VOUS admirez cet assemblage heureux,
Ce sont mille vertus que pare la Jeunesse;
Mais avouez encor que jamais la Sagesse
Ne parut sur la terre avec de plus beaux yeux.

VERS

POUR MADAME TURPIN.

QUAND les noms de Zirphé, d'Ismène, de Zélie,
Dans nos champs amoureux sont souvent si vantés,
Ne vous y trompez plus, belle *Levendalie*,
C'est vous que nous chantons sous ces noms empruntés.
Quelqu'éloge qu'en nous la Beauté fasse naître,
Des charmes de l'esprit a-t-on peint le pouvoir,
On se dit en secret, dès qu'on peut vous connoître,
Je la chantois sans le savoir.

ÉTRENNES
A MADAME LA DUCHESSE DE GONTAUT,

*En lui envoyant une Figure qui représentoit feu M. de V**, P. Président au Grand Conseil.*

C'EST lui, c'est V**, le mouchoir sur la tête,
Trop heureux de rejoindre un moment sa conquête.
Des Champs Elyséens il revole en ces lieux.
D'où ne viendroit-on pas pour revoir vos beaux yeux ?
Oui, Madame, aux Enfers son Ombre *Présidente*
Remplit avec éclat une place éminente.
Là, sa personne étale aux regards éblouis
La gravité de *Rhadamante*
Avec les graces d'*Adonis.*
Tout pense comme vous, si-tôt qu'on l'examine;
Et vous ne doutez pas, connoissant ses attraits,
Si dans la Cour de Proserpine
Il est lorgné des *Dames du Palais.*
Cependant, loin de vous tout se change en tristesse.
Au sein de tant d'honneurs offerts de toutes parts,
Dans le fond de son cœur il regrette sans cesse
Le Grand Conseil, la Reine, & vos tendres regards.

ÉROSINE,

PASTORALE HÉROÏQUE,

Représentée devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau, le 9 Novembre 1765.*

ACTEURS.

ÉROSINE, Nymphe de Tempé.

ZAMNIS, Amant d'Érosine.

ZÉLIMA, Compagne d'Érosine.

CHŒURS de Bergers & Bergères, représentant des Divinités champêtres.

CHŒURS de Favoris des Muses, & des différens Peuples qui possèdent les trésors de la terre.

ÉROSINE,

PASTORALE HÉROÏQUE.

Le Théâtre représente un séjour champêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMNIS, *& plusieurs Pasteurs représentant des Divinités champêtres.*

ZAMNIS.

CHANTONS, offrons à la belle Erosine
D'ingénieux amusemens.
Sans peine on imagine
Des jeux nouveaux pour les objets charmans.
Quand nos fètes éclatent,
Divers tableaux à tous momens
L'attirent, l'étonnent, la flattent :
Ils lui semblent formés par des enchantemens.

LE CHŒUR.

Chantons, offrons à la belle Erosine
D'ingénieux amusemens.
Sans peine on imagine
Des jeux nouveaux pour les objets charmans.

ZAMNIS.

(Aux Pasteurs.) *(A part.)*
Allez . . . Entretenons par une heureuse adresse
La douce erreur qui l'occupe sans cesse.
(Les Pasteurs rentrent dans la grotte.)

SCÈNE II.

ZAMNIS, *seul.*

Ce n'est pas un crime en aimant,
D'emprunter un peu d'art pour plaire.
Au seul nom de l'Amour, à l'aspect d'un Amant,
Erosine faisoit éclater sa colère.
Nos jeux, quel heureux changement!
Ont adouci cette ame à l'Amour si contraire.
Ce n'est pas un crime en aimant,
D'emprunter un peu d'art pour plaire.

Entr'elle & Zélima, sa compagne ordinaire,
Mes soins partagés constamment,
Laissent douter qui des deux m'est plus chère.
Erosine s'applique à percer ce mystère:
Augmentons, s'il se peut, ce doux empressement.
Ce n'est pas un crime en aimant,
D'emprunter un peu d'art pour plaire.

Elle paroît, fuyons, & par de nouveaux jeux
Excitons sa surprise en amusant ses yeux.

SCÈNE III.

ÉROSINE, ZÉLIMA.

ÉROSINE.

OUI, cet Inconnu, plus j'y pense,
Ne peut être qu'un Enchanteur;
Sa voix & ses regards ont un charme flatteur,
Toujours quelque merveille annonce sa présence.

Vous étiez avec moi dans ce riant détour,
Lorsqu'un Enfant aussi beau que le jour,
De myrthe couronné, sortit de ce bocage;
Il s'avance en dansant, & forme un assemblage
De fleurs qui nous traçoient les chiffres de l'Amour;
En partant il nous dit dans le plus doux langage :
« *C'est pour celle qui sait charmer,*
» *C'est pour celle qui sait aimer* ».

ZÉLIMA.

L'Inconnu vous rendoit hommage.

ÉROSINE.

Soyons de bonne foi : nous l'aimons toutes deux.

ZÉLIMA.

Vous seule, j'y consens, fixerez tous ses vœux.

ÉROSINE.

Non, non; parlez sans vous contraindre :
Hé ! de quoi pourrois-je me plaindre ?

On sent si bien qu'il est fait pour charmer,
Qu'à sa Rivale même
On pardonneroit de l'aimer.
Mais comment de nous deux juger celle qu'il aime?

ZÉLIMA.

Voulez-vous connoître un portrait
De la Beauté qu'il préfère?
Consultez cette onde si claire,
De l'Inconnu vous saurez le secret;
Voyez vos traits charmans dans cette onde si claire,
Vous jouirez d'un triomphe parfait.

ÉROSINE.

Non, lui seul peut bannir ma triste incertitude.

Si-tôt que je vis l'Enchanteur,
Un trouble séduisant m'annonça mon Vainqueur.
Je cédai sans inquiétude:
L'Amour eut d'abord dans mon cœur
Tout le charme de l'habitude.

Peut-être à trop d'espoir j'aurai pu me livrer?
(*On entend une symphonie.*)
Quels sons!

ZÉLIMA.

C'est l'Enchanteur: il vient vous rassurer.

SCÈNE IV.

ZAMNIS, *environné de Pasteurs, qui, au son des instrumens, portent des branchages, forment des pyramides, des piédestaux & des vases de fleurs ; ils placent de chaque côté du Théâtre une sorte de Trône, où Erosine & Zélima sont placées par les Divinités qui forment le Ballet ; & pendant la fête, toutes deux reçoivent une couronne, sans que rien marque aucune préférence.*

ZAMNIS.

Qu'a nos accords tout réponde ;
Je les offre à l'objet qui me tient enchanté.
Que sont les talens dans le monde,
S'ils ne célèbrent la Beauté ?

ZAMNIS & LE CHŒUR.

Qu'un charme heureux
L'inspire,
L'attire ;
D'un trait flatteur,
Que la vive ardeur
Soit son bonheur ;
Que dans son ame
Règne l'Amour ; qu'il triomphe, l'enflâme
De tous ses feux.
Ah ! ah ! quel sort heureux !

Qu'à nos accords tout réponde,
Offrons-les à l'objet qui { me / le } tient enchanté.
Que sont les talens dans le monde,
S'ils ne célèbrent la Beauté ?

ZAMNIS, *seul.*

Vainement nos jeux chaque jour
S'empressent,
Et renaissent.

AVEC LE CHŒUR.

Sans l'Amour, non, non, jamais
Rien n'a d'attraits.
Divin Amour !

ZAMNIS.

Dieu de mon ame !
Cher Enchanteur !
Répands ta flâme,
Remplis tout mon bonheur.
avec le Chœur. Couronne { mon / son } ardeur.
Qu'à nos accords tout réponde ;
Je les offre à l'objet qui me tient enchanté.
Que sont les talens dans le monde,
S'ils ne célèbrent la Beauté.

SCÈNE V.

Les Personnages de la Fête se retirent. Zélima rentre avec eux. Zamnis s'avance pour les suivre : Erosine l'arrête.

ÉROSINE.

Quoi! déjà les jeux sont finis!
Pourquoi quitter ces lieux par votre art embellis?
Vous n'y voyez donc plus l'objet de votre fête?

ZAMNIS.

Si le seul plaisir des jeux
Dans ce séjour vous arrête,
Parlez, & bientôt à vos yeux
D'autres spectacles vont paroître.

ÉROSINE.

Comment un Enchanteur sait-il si peu connoître
Ce qui m'intéressoit dans de si doux momens?

ZAMNIS.

Je n'ai pas des enchantemens
La science infinie;
Mais le plus puissant Génie
Dirige tous mes soins, & peint mes sentimens.

ÉROSINE.

Son art ingénieux & tendre
Sert bien ce même Amour dont vous cachez l'objet.
Quel est donc ce Génie? Ah! daignez me l'apprendre.

ZAMNIS.

Vous le connoîtrez mal, si lui-même en secret
Ne se plaît à vous en instruire.

ÉROSINE.

Pourquoi me le cacher, si vous pouvez le dire?
Parlez, avec plaisir j'entendrai son portrait.

ZAMNIS.

Vous?

ÉROSINE.

Ne tardez pas davantage.

ZAMNIS.

J'obéis, mais à regret.
Vous croirez que d'un monstre on vous trace l'image;
Tyran impérieux,
Vainqueur le plus aimable;
Timide, audacieux,
Indulgent, implacable,
Par un charme inexplicable,
Il est dans le même moment
Cruel, haïssable,
Flatteur & charmant.

ÉROSINE.

Ciel! quel mélange redoutable!

ZAMNIS.

De son pouvoir sur moi connoissez la rigueur;
Je suis né pour aimer, il me force à me taire,
Si la Beauté qui cause mon ardeur,
Aussi tendre que moi, ne me dit la premiére,
Que l'Amour m'a livré son cœur.

ÉROSINE.

Eut-on jamais la foiblesse
D'avouer sa tendresse
Au plus aimable Amant,
Avant que lui-même
Jure cent fois qu'il vous aime
Le plus tendrement?

ZAMNIS.

Je cède à mon Tyran, je ne puis m'en défendre ;
Le barbare ! il a prescrit
Les mots charmans qui me feroient entendre
S'il est vrai qu'on me chérit :
En vain je brûlerai de l'amour le plus tendre.

ÉROSINE.

Hé ! quels mots sont choisis pour un aveu si doux ?

ZAMNIS.

Lui seul encor pourroit vous en instruire.
S'il m'avoit permis de les dire,
Je ne les apprendrois qu'à vous.

ÉROSINE.

Quoi ! si j'étois l'objet de votre flâme ?
Quoi ! si je vous aimois, je dirois vainement ? . . .
Aidez mon cœur à faire un aveu si charmant.

ZAMNIS.

Ah ! cet aveu, dans le fond de mon ame,
Je vous le dicte à tout moment.

ÉROSINE, *avec embarras.*

Aurois-je . . . deviné ? . . . N'est-ce pas ? ... Je vous aime...
(*Avec transport.*)
Plus tendrement qu'on n'a jamais aimé.

ZAMNIS, *aux genoux d'Erosine.*

Ah ! charmante Erosine ! Amour ! bonheur suprême !
Enfin votre cœur désarmé
Cède à ma tendresse extrême ;
Ne voyez que l'Amant, oubliez l'Enchanteur :
Tout mon art est d'aimer de la plus tendre ardeur.

ÉROSINE.

Quand je croyois en vous voir un pouvoir suprême,
Jugez si l'Enchanteur pouvoit seul m'enflammer !
Je disois en secret, s'il ne veut que charmer,
Il n'a besoin que de lui-même.

ZAMNIS.

De la flâme qu'Amour inspire,
Partagez la tendre ardeur.

ÉROSINE.

De la flâme qui vous inspire,
Exprimez la tendre ardeur.

ZAMNIS & ÉROSINE.

Que j'aime à vous entendre, & que j'aime à vous dire
Combien vous régnez dans mon cœur!

SCÈNE DERNIÈRE.

ZAMNIS, ÉROSINE, CHŒUR.

ZAMNIS.

PEUPLES chéris du Dieu qui m'a donné le jour,
Venez, & consacrez mille jeux à l'Amour.

(La scène change ; on voit s'élever le Palais du Dieu que Zamnis vient d'invoquer : c'est le Dieu des Richesses. Erosine jouit du bonheur de connoître que pour se rendre digne de lui plaire, Zamnis n'a employé que le don qu'il a d'aimer, & ses talens aimables. Les Peuples qui possèdent les trésors arrivent avec les Arts.

Célébrez, couronnez par des chants de victoire
Le plus charmant objet, l'Amant le plus heureux.
Amour, par de plus tendres feux,
Tu ne peux signaler ta puissance & ta gloire!

CHŒUR.

Célébrons, couronnons, &c.

(On danse.)

ÉROSINE.

Chantez aux accords de la lyre
Tous les dons charmans réunis;
Aux Amours vous entendrez dire:
« C'est là le portrait de Zamnis ».

CHŒUR.

Chantons, &c.

ÉROSINE.

Les accens dont il est le maître,
Touchent le cœur le plus glacé;
S'il sent les plaisirs qu'il fait naître,
Combien il est récompensé!

CHŒUR.

Les accens, &c.

(*On danse.*)

ZAMNIS.

On n'a point vu dans Vénus même
Un secret si beau de charmer;
Pour enchanter l'Amant qu'elle aime,
Erosine ne sait qu'aimer.

CHŒUR.

On n'a point vu, &c.

ZAMNIS.

Pourroit-on, sous son tendre empire,
Ne pas toujours mieux s'engager?
Elle plaît comme elle respire,
Sans aucun art, sans y songer.

ZAMNIS & LE CHŒUR.

Elle plaît comme elle respire,
Sans aucun art, sans y songer.

UNE FAVORITE DES MUSES.

Aimables talens,
Art d'enchaîner le tems,
Amusez la sagesse.
Pour nous rendre heureux,
Le goût des jeux
Fait durer la jeunesse.
De la richesse,
Que l'ivresse
Jamais
N'égare nos vœux indiscrets.

ZAMNIS.

Que de vos dons versés sans cesse,
Naissent les jeux, ce charme des beaux jours.
Le triomphe de la richesse,
C'est d'embellir le Temple des Amours.

ZÉLINDOR,

ZÉLINDOR,

ROI DES SYLPHES,

BALLET,

Représenté devant le Roi, en son Château de Versailles, le Lundi 18 *Décembre* 1752.

ACTEURS.

ZÉLINDOR, Roi des Sylphes.

ZIRPHÉ, Mortelle aimée de Zélindor.

ZULIM, Sylphe, Confident de Zélindor.

Chœur de Nymphes.

Une Nymphe.

Un Sylphe.

Chœur de Génies élémentaires.

Sylphes, Gnomes, Ondins, Salamandres.

Une Sylphide.

ZÉLINDOR,
ROI DES SYLPHES.

Le Théâtre représente une Campagne ornée d'arbres, de gazons, de fleurs, & semée en quelques endroits de rochers. On voit descendre deux Sylphes, portés sur des nuages d'azur & de lumière; l'un des Sylphes tient un Sceptre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLINDOR, ZULIM.

ZULIM.

Un souverain Génie adore une Mortelle!
Quoi! vous, Sylphe enchanteur, qui régnez dans les airs,
Vous n'êtes point flatté d'avoir donné des fers
A la Sylphide la plus belle?

ZÉLINDOR.

Hé! comment ne pas m'enflâmer
Pour l'aimable objet qui m'enchante?

Une Sylphide sait aimer,
Mais une Mortelle est charmante.

Hé! comment ne pas m'enflâmer
Pour l'aimable objet qui m'enchante?

Oui, la jeune Zirphé m'a fixé dans ces lieux:
Par mille enchantemens, mon art ingénieux
Prévient ses vœux, l'étonne & l'amuse sans cesse;
Cent fois pendant les nuits,
Les songes que j'instruis
Lui peignent mon image, annoncent ma tendresse.
J'ai soin qu'à sa félicité
Tout conspire dans la nature.
Cherche-t-elle ses traits au sein d'une onde pure,
Elle y voit les Amours couronner sa beauté.

Ce matin encore,
Portant sur ce gazon ses regards enchanteurs,
Elle lisoit ces mots, formés par mille fleurs:
Zirphé, qui vous voit vous adore.

ZULIM.

On sait que vous aimez;
Annoncez vous-même
Les vœux que vous formez.
On sait que vous aimez;
Croyez qu'on vous aime.

ZÉLINDOR.

Laisse-moi m'armer constamment
Contre une flatteuse chimère;
On ne croit que trop aisément
Posséder le talent de plaire.

ZULIM.

Est-ce à vous de craindre en aimant?

Hé! que faut-il encore
Pour être heureux Amant?

Vous êtes Roi, jeune & charmant,
Et vous doutez qu'on vous adore?

Vous êtes Roi, jeune & charmant:

Hé! que faut-il encore
Pour être heureux Amant?

ZÉLINDOR.

Connois le cœur d'une Mortelle;
Toujours sensible & rarement fidelle,
A de nouveaux plaisirs il se laisse emporter.

Comme un Zéphyr qui caresse
Une fleur sans s'arrêter,
Une volage Maîtresse
S'empresse de nous quitter,

Comme un Zéphyr qui caresse
Une fleur sans s'arrêter.

Dans le cœur de Zirphé, par un art infaillible,
Je vais découvrir en ce jour
Si c'est l'orgueil de plaire, ou le plus tendre amour
Qui la fait paroître sensible.
Mais elle porte ici ses pas;
Contemplons ses beaux yeux qui ne me verront pas.
Ce sceptre que je tiens va me rendre invisible.

(*Zélindor touche Zulim de son Sceptre. Zulim devient invisible pour Zirphé, & reste sur la Scène avec Zélindor.*)

SCÈNE II.

ZIRPHÉ, ZÉLINDOR, *sans être apperçu de Zirphé, & s'occupant toujours d'elle.*

ZIRPHÉ.

POURQUOI me refuser le plaisir de vous voir ?
Cher Enchanteur, volez, remplissez mon espoir.
Dieux ! à mon trouble extrême
Puis-je m'accoutumer ?
Quoi ! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vu ce que j'aime ?

Pourquoi me refuser le plaisir de vous voir ?
Cher Enchanteur, volez, remplissez mon espoir.

Si j'en crois mon impatience,
Si j'en crois de mon cœur l'heureux pressentiment,
Votre plus doux enchantement
Doit naître de votre présence.

Pourquoi me refuser le plaisir de vous voir ?
Cher Enchanteur, volez, remplissez mon espoir.

Un songe cette nuit me traçoit votre image ;
Vous paroissiez charmant, vous traversiez les airs ;
J'entendois d'aimables concerts
Eclater à votre passage :
Des arbres, des rochers, en Nymphes transformés,
Par des jeux me rendoient hommage.
Ah ! si de ces objets mes sens étoient charmés,
Croyez . . .

ZÉLINDOR, *sans être vu de Zirphé.*

Belle Zirphé, que ce qui peut vous plaire,
Pour vous jamais ne soit un bien trompeur;
Qu'une chimère
Qui vous est chère,
Au même instant cesse d'être une erreur.

Songes, qui flattiez ce que j'aime,
Devenez une vérité.
(*Les arbres & les rochers sont changés successivement en Nymphes.*

SCÈNE III.

ZIRPHÉ, ZÉLINDOR, NYMPHES.

ZIRPHÉ.

Que vois-je? Non, malgré votre pouvoir suprême,
Si vous ne vous offrez vous-même,
Non, vous ne faites rien pour ma félicité.
(*On danse.*)

CHŒUR DE NYMPHES, *à Zirphé.*

Il faut que tout seconde
Ou prévienne vos vœux;
Le plus aimable objet du monde
Doit être encor le plus heureux.
(*On danse.*)

UNE NYMPHE.

Sur vos pas, par quel charme admirable
Les Plaisirs viennent se rassembler?
Près de vous tout devient aimable,
Tout s'empresse à vous ressembler.

Régnez au gré de votre envie,
Voyez triompher vos désirs;
N'ayez d'autres soins dans la vie
Que d'imaginer des plaisirs.

Sur vos pas, par quel charme admirable,
Les Plaisirs viennent se rassembler?
Près de vous tout devient aimable,
Tout s'empresse à vous ressembler.

(*On danse.*)

ZIRPHÉ, *interrompant les danses des Nymhes.*

C'en est assez.

(*Les Nymphes se retirent, & marquent par des attitudes leur regret de quitter Zirphé.*)

Ah! paroissez enfin.
Venez, cher Enchanteur... Je vous appelle en vain...

Vous triomphez de l'amour qui m'enflâme;
Charmer est votre seul plaisir.
Non, vous n'aimez qu'à tourmenter une ame,
Et vous ne pouviez mieux choisir.

ZÉLINDOR, *toujours invisible pour Zirphé.*

Ah! jugez mieux d'un cœur qui vous adore,
Et n'accusez que vous, si je me cache encore.

Je règne dans les airs sur des Peuples charmans:
Si vous êtes sensible à l'ardeur qui m'inspire,
Vous pouvez dès ce jour partager mon Empire;
Vous pouvez posséder l'art des enchantemens:
Mais malgré ce bonheur que je vous fais connoître,

Dès que vous pourrez savoir
A quel prix le Destin me permet de paroître,
Aimable Zirphé, peut-être,
Vous ne voudrez plus me voir.

ZIRPHÉ.

Quelle injustice extrême!
Le plaisir de voir ce qu'on aime
Récompense cent fois de ce qu'il doit coûter.
Déclarez ce secret: qui peut vous arrêter?

ZÉLINDOR, *toujours invisible pour Zirphé.*

Hé bien, il faut céder à votre impatience.
A vos regards, dès que je m'offrirai,
Si pour moi votre cœur est dans l'indifférence,
Ordonnez mon exil, hélas! j'obéirai.
Plus heureux, si l'hymen nous unit l'un à l'autre,
Mon sort sera charmant: mais apprenez le vôtre.
Vos yeux, ces yeux si beaux, en redoublant mes fers,
Perdront sur tous les cœurs leur empire ordinaire:
Je serai dans tout l'Univers
Le seul Amant à qui vous pourrez plaire.
Parlez . . .

ZIRPHÉ.

Oui, j'y consens, je le veux, paroissez.

(*Elle apperçoit le Génie qui a jeté son Sceptre, & qui tombe à ses genoux.*)

Ah! gardez-vous de jamais disparoître.

ZÉLINDOR, *aux genoux de Zirphé.*

Vous savez nos destins, hâtez-vous, prononcez . . .

ZIRPHÉ, *relevant Zélindor.*

Non, vous n'exigez pas assez
Pour le prix du plaisir qu'on trouve à vous connoître,

ZÉLINDOR.

L'empire de mon cœur pourra vous contenter !

ZIRPHÉ.

Quand on charme l'Amant qui sait nous enchanter,
A d'autres yeux que sert-il d'être belle ?
Je n'aurai rien à regretter,
Si vous m'êtes toujours fidelle.

ZÉLINDOR.

Elle aime ! Amour, je sens le plus heureux transport.
Zirphé, sortez d'erreur, & connoissez ma flâme ;
C'étoit pour éprouver votre ame,
Que je vous annonçois un vain arrêt du sort.

Oui, vous plairez toujours, tout vous rendra les armes;
Mille cœurs vous seront offerts.
Hé ! quel pouvoir dans l'Univers
Borneroit celui de vos charmes ?

ENSEMBLE.

Ah ! combien vous m'aimerez,
Si mon cœur vous sert de modèle !
Qu'avec plaisir vous formerez
Les nœuds d'une chaîne éternelle !

ZÉLINDOR.

Embellissez ce fortuné séjour,
Peuples des Elémens, venez ici vous rendre ;
Voyez unir par les mains de l'Amour
Le plus charmant objet, & l'Amant le plus tendre.

SCÈNE DERNIÈRE.

Le Théâtre change, & représente le Palais du Roi des Sylphes.

ZIRPHÉ, ZÉLINDOR, ZULIM, GÉNIES ÉLÉMENTAIRES, SYLPHES, GNOMES, ONDINS, SALAMANDRES.

ZÉLINDOR.

QUE dans les airs vos chants harmonieux,
Que le feu, que la terre & l'onde,
Que tout rende hommage à des yeux,
La gloire & le charme du monde.

CHŒUR.

Que dans les airs nos chants harmonieux,
Que le feu, que la terre & l'onde,
Que tout rende hommage à des yeux,
La gloire & le charme du monde.

(On danse.)

UN SYLPHE.

Viens, vole, Amour, parle toi-même,
Fais triompher l'ardeur dont il est enflâmé.
Lorsque l'on peut se faire aimer,
Ha! quel plaisir de dire, j'aime!

Viens, vole, Amour, parle toi-même,
Fais triompher l'ardeur dont il est enflâmé.

(On danse.)

UNE SYLPHIDE, *à Zirphé.*

Quel Amant sous vos loix s'engage!
Que de fleurs vont former vos fers!

L'Enchanteur qui vous rend hommage,
Vous élève au trône des airs.
Quels plaisirs vous sont offerts !
Que votre empire
Doit vous charmer !
On n'y respire
Que pour aimer.

(On danse.)

CHŒUR DE SYLPHIDES.

Vos destins changent leur cours ;
Vous cessez d'être Mortelle,
Pour n'avoir que de beaux jours,
Et pour être toujours belle.

LA SYLPHIDE.

Ah ! quel bien est plus doux !
Ah ! qu'il est digne de vous !

Que votre empire
Doit vous charmer !
On n'y respire
Que pour aimer.

LE CHŒUR.

Ah ! quel bien est plus doux !
Ah ! qu'il est digne de vous !

LA SYLPHIDE.

Que votre empire
Doit vous charmer !

LE CHŒUR.

On n'y respire
Que pour aimer.

(On danse.)

ZELINDOR,

RE DE' SILFI,

BALLETTO,

Rappresentato nel real Theatro di Parma nell' Autunno dell' anno 1757;

Tradotto dal Franzese dal Signor Abate FRUGONI, *Institutore di Belle Lettere, Revisore, e Compositore de' Spettacoli Theatrali di S. A. R.*

Autore della Poesia Franzese, il Signor de Moncrif, Lettore di S. M. Christianissima la Regina, uno dei Quaranta dell' Accademia Franzese, Membro dell' Accademia Reale delle Scienze, e Belle Lettere di Berlino, e della Società Reale di Nancy.

Compositori della Musica i Signori Rebel e Francœur, Sopraintendenti della Musica di S. M. Christianissima il Re, ed Inspettori dell' Accademia Reale di Musica.

I Balletti sono invenzione del Signor Delisle, Direttore della Compagnia Comica Franzese al Servigio di S. A. R.

ATTORI.

ZELINDOR, Re de' Silfi.

ZIRFÈ, donna Mortale amata da Zelindor.

ZULIM, Silfo, Confidente di Zelindor.

Coro di Ninfe.

Una Nympha.

Un Silfo.

Coro di Geni Elementari.

Silfi, Gnome, Ondini, Salamandre.

Una Silfide.

ZELINDOR,

ZELINDOR,

RE DE' SILFI.

Campagna ornata d' alberi, di verdure, e di fiori, e in qualche lato interrotta da sassose rupi. Gruppo di azzurre nuvole lumeggiate a più colori, sul quale discendono due Silfi, uno de' quali porta uno scettro in mano.

SCENA PRIMA.

ZELINDOR, ZULIM.

ZULIM.

Come! un Genio sovrano
Adora una Mortale?
E che! voi Re dell' aria,
Voi, Silfo incantator, pago non siete
D' aver per man d'Amor messa in catene
La Silfide più bella?

ZELINDOR.

Come non amerò
Un troppo caro oggetto,
Che il core m' infiammò?
Ah, s' una Silfa sa
Amata riamar,
Una mortal Beltà
Mi fa più dolce in petto
Il core palpitar.

Si, la vaga Zirfè quì m'incatena.
L' arte ingegnosa degl' incanti miei
Quì serve ai suoi piaceri. Ai lievi sogni,
Secreto amante io nella notte insegno
A presentarmi a lei. Dipingo in essi
La tenerezza mia. Per me quì tutto
S' adopra ai suoi diporti. Allorchè specchio
Fa del bel volto un fonte,
Io fra l' onde volar fo cento amori,
Sulla vaga sua fronte
A coronar la sua beltà di fiori.
Oggi sul nuovo giorno
Su queste amene rive
Girando i lumi, ella descritto ancora
In fiori vi trovò: *Zirfè vezzosa*,
Chi vi vede, vi adora.

ZULIM.

Si sa, si sa, che ardete
D' un troppo vivo amor.
Celar voi non potete
Celar voi non potete
L' ardor, che in sen portate.
Ma poi vi lusingate
D' essere amato ancor?
Si sa, si sa, che ardete
D' un troppo vivo amor.

ZELINDOR.

Questo timor la pace
Sol turba a i miei pensier.
Ah! troppo a tutti piace
Credere di piacer.

ZULIM.

Di che temer, se tutto
A far in voi cospira
Un fortunato amante?
Voi giovane, e regnante
Voi pieno di beltà.
E qual Bellezza in terra,
Sia fredda, e sia ritrosa,
D' esser per voi pietosa
Gloria non si farà?

ZELINDOR.

D' una bella mortale
Tu non conosci il core,
Che sempre pronto a nuovi affetti, e solo
Amico d' incostanza
Dietro i nuovi piacer dispiega il volo.
Come un' aura, che volante
Bacia un fior, senza posar,
Un' amabile incostante
Tal ci suole abbandonar,
Come un' Aura, che volante
Bacia un fior, senza posar.
Io nel cor di Zirfè per l' arte mia
Vo discoprir, se feminile orgoglio,
O se tenero Amor per me l'accende.
Ma la bella quì viene. Ai lumi miei
Nelle sembianze sue tutta risplenda;
E lo scettro, che stringo,
Invisibil mi renda.

(Zelindor tocca Zulim col suo scettro. Zulim devienne invisibile, e resta con Zelindor sulla scena.)

SCENA II.

ZIRFÈ, ZELINDOR, *invisibile à Zirfè, e tutto occupato intorno a lei.*

ZIRFÈ.

PERCHÈ togliermi mai
Il piacer di vederti? E chi t' invola,
Amato incantator, agli occhi miei?
Ah, vieni, ed i miei voti omai consola.

O Dei! sì dura pena
Come potrò soffrir?
La mia fatal catena
Sì dolce al cor sentir,
E non veder quel volto,
Che sì mi fa languir?

Ah dimmi, e chi t' invola,
Amato incantator, agli occhi miei?
Deh vieni, ed i miei voti omai consola.

Perchè celarti tanto?
Se creder deggio al core,
Che in me mentir non può,
Il mio più dolce incanto
In te ritroverò.

Ah dimmi, e chi t' invola,
Amato incantator, agli occhi miei?
Deh vieni, ed i miei voti omai consola.

Un sogno, in sen dell' ombre
Fra i notturni riposi
Mi dipingea la tua leggiadra imago.
Amabil mi sembrasti. Agil ti vidi
Trascorrer l' aria, e su i passaggi tuoi
Io nascer' ascoltai lieti concenti.
Vidi selvaggie piante, informi sassi,
In Ninfe trasformarsi, e mille giuochi
Io le vidi d' intorno
Celebrarmi in omaggio. Ah, se da questi
Tuoi portenti rapita, io più non soffro
L'impaziente brama . . .

ZÉLINDOR, *sempre invisibile a Zirfè.*

Zirfè vezzosa,
Quel, che ti piace
Un ben fallace
Più non sarà.
Figli di belle
Larve mentite,
Sogni, m' udite:
Per quella, ch' amo,
Quì divenite
Or verità.

La campagna si muta in un giardino, dove vengono le Ninfe trasformate da Zelindor per divertire Zirfè, col canto, e col ballo.)

SCENA III.

ZIRFÈ, ZELINDOR, NINFE.

ZIRFÈ.

CHE veggio? Ah! se te stesso
Non discopri a' miei lumi, ah! nulla giova
Del tuo poter questa stupenda prova.
Troppo è ancora imperfetta
La mia felicità.

(Si danza.)

CORO DI NINFE.

(*A Zirfè.*)

Tutto cerchi di piacerti,
E prevenga i tuoi desir.
Se sì bella fai vederti,
Al tuo fato
Fortunato
Tutto ancor dovrà servir.

(Si danza.)

UNA NINFA.

Per qual magìa
Sù i passi tuoi
Ogni diletto
Vola e desìa
Teco restar?
Triomfa, e regna:
Vedi, che tutto
Per te s' abbella,
E te s' inggena
Rassomigliar.

(Si danza.)

ZIRFÈ, *interrompendo le danse delle Ninfe.*

Danzaste assai.

(*Le Ninfe si ritirano, e mostrano ne' loro atteggiamenti il dispiacere di lasciare Zirfè.*)

Deh, mi ti mostra alfine,
Diletto incantator ... Ah vieni ... e invano
Misera! ancor ti chiamo?
Tuo triomfo il mio foco diviene,
E tua gloria il mio tenero ardor.
Tu non ami, che volgere in pene
Le lusinghe d' un povero cor.

ZELINDOR, *sempre invisibile a Zirfè.*

Ah! d'un cor, che t' adora,
Meglio giudica omai. Sol di te stessa
Ti dei doler, s' io non mi scopro ancora.
Io sopra mille, e mille
Miei leggiadri vassalli
Regno nell' aria; e se alle fiamme mie
Rispondesse il tuo cor, teco vorrei
Dividere il mio regno, e teco l' arte
Degl' incanti maestra. E pure ad onta
Di tanto ben, che t' offro,
Quando, ah! quando saprai
A qual prezzo il destino
Mi consente scoprirmi,
Amabile Zirfè, più non vorrai
Forse vedermi allor.

ZIRFÈ.

E che dirai?
Veder quello, che s' ama,

E' un piacer, che sorpassa,
E compensa ogni costo. Ah! questo arcano
Non celarmi omai più. Che mai t' arresta?

ZELINDOR.

E ben; ceder bisogna
Al tuo forte desio. Quando al tuo ciglio
Io m' offrirò, se indifferente il core
In sen per me mai ti sentissi, ah! tosto
L' esilio mio, la fuga mia prescrivi.
Ubbidirò. Se a te piacendo io poi,
Più felice vorrai
Nei nodi d'Imeneo rendermi teco,
Apprendi la tua sorte.
Questi begli occhi tuoi,
Arbitri del mio cor, sugli altri cori
Perderanno l' impero. Io sarò il solo
D' Amor nel regno, a cui piacer potrai.
Parla.

ZIRFÈ.

Sì, vi consento. A che più tardi?
Ah! le sembianze tue scopri a' miei sguardi.

(*Zirfè vede apparire il Genio, che gettato via lo scettro, si rende a lei visibile, e si mette a' suoi piedi.*)

Bel Genio, da' miei lumi
Non disparir mai più.

ZELINDOR, *a' piedi di Zirfè.*

Bella, tu sai
Il tuo destin. Risolvi.

ZIRFÈ, *relevando Zelindor.*

No. Tu poco mi chiedi
In prezzo degno del piacer supremo,
Che in conoscerti io provo.

ZELINDOR.

L'impero del mio cor sarà bastante
A contentarti? Ah! non celarmi il vero.

ZIRFÈ.

Se bella sono
Per chi m' accende,
E m' innamora,
Non vo, non bramo
Ad altri ancora
Bella parer.
Perdita lieve
Son tutti i cori,
Se la tua fede
Posso ottener.

ZELINDOR.

Ama la bella, Amore,
I tuoi dolci trasporti
Io tutti sento in me. Zirfè, m' ascolta.
Esci, o bella, d' error. Tutto conosci
L' eccesso del mio amor. Io per far prova
Della bell' alma tua, le ingiuste leggi
Ti prescrissi, t' imposi. Ah! mi perdona
Una gentil menzogna; e meglio, o Cara,
A giudicar di te medesma impara.

Sempre, o bella, piacerai,
E al tuo piè sempre vedrai
Tutte l' alme sospirar.
Chi potrà de' tuoi bei lumi,
Fra i mortali, o pur fra i Numi
Mai la forza non provar?

INSIEME.

Quanto non amerai,
Se dal mio cor vorrai
Apprendere ad amar?
Un dolce nodo eterno
Amor nei nostri cuori
Allor vedrai formar.

ZELINDOR.

Questo lieto soggiorno
Venite ad abbellir, popoli, o voi,
Che felici abitate
I regni elementari. Oggi venite
A veder, come Amore unisce in braccio
D' un fortunato affetto
Il più felice amante
Al più amabile oggetto.

SCENA IV.

LA REGGIA DEL RE DE' SILFI, ZIRFÈ, ZELINDOR, ZULIM, GENI ELEMENTARI, SILFI, GNOME, ONDINI, SALAMANDRE.

ZELINDOR.

L' ARIA, la terra,
Il foco, e l' onda
Tutto diffonda
Lodi ad Amor.
Tutto s' infiori,
Tutto s' accenda;
E tutto onori
Due luci belle,
Piene d' ardor.

CORO.

L' aria, la terra, &c.

(*Si danza.*)

UNA SILFIDE, *a Zirfè.*

Qual' amante s' incatena
Alle leggi dei tuo cor!
L' Aria è il regno, che t' attende
Come nuovo suo splendor.
Nel tuo regno fortunato
Non respirasi, che amor.

(*Si danza.*)

CORO DI SILFIDI.

Muta aspetto la tua stella.
Cessi d' essere mortal.
Per serbarti sempre bella
Volle Amor farti immortal.

UNA SILFIDE.

Ah qual v' è più dolce stato,
E più degno del tuo cor?
Nel tuo regno fortunato
Non respirasi, che amor.

IL CORO.

Ah qual v' è più dolce stato,
E più degno del tuo cor?
L' aria è il regno, che t' attende,
Come nuovo suo splendor.

IL CORO.

Nel tuo regno fortunato
Non respirasi, che amor.

ZELINDOR.

Del Dio dei cori
Dolce è l' impero.

Tesse di fiori
Le sue catene,
Per farle amar.
    Troppo severo
    Di Giove è il regno,
    Che fa sul Mondo
    L' alto suo sdegno
    Dal ciel tonar.

(*Si danza.*)

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE,

OU

LES AMOURS

DE TITHON ET DE L'AURORE.

L'AIMABLE Déité que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les Zéphyrs,
Le croiroit-on? la jeune Aurore
Du tendre Amour long-tems ignora les plaisirs.
Mais sur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un mortel charmant ses regards attirés,
Allument dans son cœur une flamme inconnue;
Momens perdus, combien vous fûtes réparés!
Toute entière à l'Amour, quelle douleur profonde,
Lorsqu'au matin il falloit un moment
Remonter dans son char, pour annoncer au monde
Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son Amant?
O jours délicieux! plaisirs inexprimables,
Ne pouviez-vous toujours être durables?
Tithon étoit mortel, hélas! & ses beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du tems:
Il fallut y céder. La pesante vieillesse
Dans les bras de l'Aurore ose enfin le saisir:
Injustice du sort! d'où vient que le plaisir
N'éternise pas la jeunesse?
Hé quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée.
Quel remède à ses maux? Elle s'envole aux Cieux.
O Jupiter, fléchis la destinée,
Pour mon Amant je t'implore aujourd'hui:
Et quel Amant? Je possédois en lui

Tout ce qui flatte un cœur : de la Parque cruelle
Fais qu'il soit toujours respecté
Dans une jeunesse éternelle.
Eh ! qui doit mieux conduire à l'immortalité,
Que d'être charmant & fidèle ?
Ma fille, je sens vos douleurs,
Dit le Maître des Dieux ; les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verser que ces pleurs,
Enfans du doux plaisir & l'ornement de Flore :
Rendez le calme à vos esprits ;
Le printems de Tithon va revenir encore,
Je le fais immortel ; mais sachez à quel prix :
Le Destin a parlé ; telle est sa loi sévère.
Déesse, chaque fois que Tithon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chère,
D'un lustre tout-à-coup cet Amant vieillira ;
Ainsi, de lustre en lustre abrégeant sa carrière,
Sa jeunesse s'éclipsera.
Tithon est immortel ! Grand Dieu, je vous rends graces,
S'écria-t-elle embrassant ses genoux,
Ce que j'aime vivra, mon sort est assez doux.
Elle dit, & des airs son char franchit l'espace ;
Son cœur cède au Destin, non sans quelques regrets.
Quoi ! d'éternels refus vont être désormais
De l'amour que je sens le plus fidèle gage !
Tu dois, mon cher Tithon, m'en aimer davantage,
Tes beaux jours seront mes bienfaits ;
Je saurai, malgré toi, conserver mon ouvrage.
Elle le croit ainsi ; je ne sais quel présage
Me fait trembler pour le succès.
O vous, dont les crayons voluptueux & sages,
Des mystères secrets, des plus tendres amours,
Tracent modestement les plus vives images,

C'est à votre art divin, Muse, que j'ai recours.
Tithon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours;
Il aime, il est aimé, quels transports vont renaître!
O Muse, hélas! dans un instant peut-être
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déjà le char, porté d'une vîtesse extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ses premiers regards, changement fortuné,
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foiblesse.
Que dis-je? cet Amant à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux, transporté d'alégresse,
Reprend ces agrémens que l'âge avoit ternis.
Quel retour, quels momens pour deux cœurs bien unis!
Il tombe à ses genoux. Vainement la Déesse
Sur le sort qui l'attend voudroit le prévenir.
Un Oracle . . . Ecoutez . . . Elle ne peut finir:
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse.
Eh! comment résister long-tems,
Quand le cœur est d'intelligence?
L'Amour, le tendre Amour emporte la balance;
Tithon obtient un lustre, & se trouve à vingt ans.
Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déesse. Empressement trop tendre,
N'y songeons plus. Alors du sévère Destin
Elle lui déclara l'Oracle trop certain.
O Dieux! s'écria-t-il, quelle loi rigoureuse!
Quoi! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé?
Non, je consens plutôt qu'une vieillesse affreuse . . .
Tithon, que dites-vous? Vous me faites trembler.
Quoi! d'un si triste hiver la langueur douloureuse
Affoibliroit encor cette flamme amoureuse,
Dont votre cœur recommence à brûler?

Quand les sombres chagrins viendroient vous accabler,
Je pourrois m'imputer ? . . . Non, je suis résolue,
L'Amour nous laisse encor ses plus sensibles biens ;
Nous passerons les jours dans ces doux entretiens
Où l'ame avec transport se montre toute nue ;
Nous aurons ces soupirs, ces aveux, ces sermens,
Tant de fois répétés, & toujours plus charmans :
Assez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer.
Eh ! quel bien vaut la certitude
D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer ?
Ainsi, mais vainement, parla la jeune Aurore :
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de son Amant la rend plus belle encore :
Et déjà dans son cœur Tithon a concerté
L'ingénieux secret de fléchir la Déesse.
Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendresse
Remplira ma félicité :
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieillesse,
Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux.
Car enfin si le sort qui me rend la jeunesse
M'en avoit donné les défauts ;
S'il me forçoit d'être volage,
Votre beauté vous répond de mon cœur ;
Mais je n'ai que vingt ans : à ce dangereux âge,
De la constance, hélas ! connoît-on le bonheur ?
Assurons, croyez-moi, le sort de notre flâme.
Je le sens bien, un lustre à mon âge ajouté,
Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ces goûts capricieux, cette légèreté
Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
Hé quoi ! voudriez-vous, charmante Déité,
Faute d'un peu de prévoyance,

Exposer

Exposer ma fidélité ?
O divine Raison, que ta voix est puissante !
La Déesse se rend : & comment résister ?
Déjà son ame impatiente,
De tes sages conseils brûle de profiter.
Que leur pouvoir est doux ! L'amoureuse Déesse
Ne cherche, ne ressent que cette tendre ivresse
Qui la rend toute à son Amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement !
Que j'aime à voir Tithon ! Avec combien de zèle
Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle !
D'un Amant délicat dignes emportemens.
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante ;
Il profite si bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.
Hé bien ! tendres Amans, vous voilà rassurés,
Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Vos vœux sont-ils remplis ? Hélas ! peuvent-ils l'être ?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On se prive aisément : mais en est-on le maître,
Lorsqu'on en a senti toute la volupté ?
Bientôt les craintes disparoissent,
Les désirs plus ardens renaissent ;
Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise.
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ces bois
La Déesse se rend ; ici, c'est par surprise.
L'Amour couvrant leurs yeux de voiles séduisans,
Semble éloigner leur destinée.
Tithon ainsi dans la même journée
Se retrouve à quatre-vingts ans.

La Déesse est en pleurs. Séchez, dit-il, vos larmes.
J'ai vu de mon printems s'évanouir les charmes,
J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas.
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai passés dans vos bras :
Rendez-les-moi, grands Dieux, pour les reperdre encore.
Ainsi vieillit Tithon. Quelle injustice, hélas !
D'avancer ainsi sa vieillesse !
Et comment, quand on plaît, contraindre ses désirs?
Otez-en de si doux plaisirs,
Je donne pour rien la jeunesse.

A MADAME LA COMTESSE DE ROSEMBERG.

ENVOI.

Ah ! que Tithon aimoit de bonne foi !
Eh ! quel dommage, hélas ! si ce n'est qu'une fable!
Une fable : & pourquoi ?
Ayez de Rosemberg un regard favorable,
Vous direz, en secret : Ah ! oui, je le conçoi;
L'art d'aimer de Tithon n'est pas inimitable.

ULYSSE ET CIRCÉ.

FABLE.

L'UN de l'autre charmés dans leur Isle enchantée,
La Fille du Soleil, & son Amant, un jour,
De leur félicité rendoient grace à l'Amour,
Lorsque par deux Oiseaux leur vue est arrêtée.
Ulysse les observe : objets intéressans !
Un trouble se répand dans son ame attendrie;
Il regarde Circé : la même rêverie
Tenoit enchantés tous ses sens.
Eh quoi ! dit-il, leur flamme ainsi favorisée
N'excite point en eux d'inutiles désirs !
Ils n'éprouvent jamais dans de si doux plaisirs
La triste économie aux mortels imposée !
Il est vrai, les Moineaux s'aiment bien tendrement,
Reprit la jeune Enchanteresse :
Ne peut-on s'élever jusques à la tendresse !
Mon art ne fut jamais employé vainement.
Que tardons-nous ? L'Amour sera d'intelligence.
Oui, c'est toi, Dieu charmant, qui nous ouvre les yeux;
Nous n'allons acquérir ces dons délicieux
Que pour mieux sentir ta puissance.
A ces mots, ces Amans, par l'espoir animés,
En Moineaux tout-à-coup se trouvent transformés.
Des Aquilons alors l'influence bannie,
Cédoit aux doux Zéphyrs la terre rajeunie;
Bientôt il n'est palmiers, myrthes, cèdres, roseaux,
Il n'est triste cyprès, il n'est si belle rose,
Où cent fois ces heureux Oiseaux
Ne se soient assurés de leur métamorphose.
Mais ce printems si cher passa rapidement;
Et dans ces mêmes lieux, témoins de leur ivresse,

On les voit, ces Oiseaux, séparés sans tristesse,
Ou rejoints sans empressement,
Tous deux se retraçant leur commune aventure.
« En formant les Moineaux, disoient-ils, la Nature
» De leur bonheur s'occupoit foiblement.
» Il n'est qu'un seul plaisir, un seul nous rend sensibles,
» Le printems nous l'inspire (ô destins inflexibles !)
» Il s'envole avec le printems :
» Et dans cette absence fatale,
» Nous n'avons point un cœur pour remplir l'intervalle,
» Par ces troubles secrets, par ces ravissemens
» Qui font le bonheur des Amans.
» Quel don nous échappoit avec la forme humaine !
» Reprenons, reprenons ce cœur,
» Source des biens parfaits, favorable enchanteur,
» Qui mêle un certain charme à sa plus triste peine,
» Qui ménageant notre espoir, nos désirs,
Au comble du bonheur par degré nous amène,
» Et ces degrés sont autant de plaisirs ».
Le Héros & l'Enchanteresse
Reprennent à l'instant leur forme & leur tendresse,
Détrompés des faux biens qu'ils avoient éprouvés.
Pour transmettre aux Amans un si puissant exemple
Au véritable Amour ils élèvent un Temple ;
Et sur l'autel ces mots furent gravés :

Au destin des Moineaux ne portez point envie,
Mortels, un cœur sensible est le suprême bien ;
Aimez, vous le pouvez, tout le tems de la vie,
Aimez bien tendrement, tout le reste n'est rien.

HISTOIRE
DES CHATS.

PREMIÈRE LETTRE,
A MME LA MARQUISE DE B***,

Le cœur ne vous a-t-il point battu toute cette soirée, Madame ? On a parlé des Chats dans une maison d'où je sors ; on s'est déchaîné contr'eux, & vous savez combien cette injustice-là coûte à supporter. Je ne vous rapporterai point tous les ridicules & tous les vices dont les Chats ont été accusés.

Je serois bien fâché de les avoir redits (1).

J'ai tenté de défendre leur cause : il me semble que j'ai parlé raison ; mais dans les disputes, est-ce avec cela qu'on persuade ? Il auroit fallu de l'esprit. Où étiez-vous, Madame ? J'ai soutenu d'abord la sortie qu'on m'a faite avec ce sang froid & cette modération qu'on doit garder en exposant les opinions les plus raisonnables, quand elles ne sont pas encore bien établies dans les esprits : mais il est survenu un incident qui m'a absolument déconcerté. Un Chat a paru, & d'abord une de mes Adversaires a eu la présence d'esprit de s'évanouir. On s'est mis en colère contre moi ; on m'a déclaré que tous les raisonnemens de la Philosophie ne pourroient rien contre ce qui venoit de se passer ;

(1) M. de Fontenelle, Eglogue.

que les Chats n'ont été, ne sont & ne seront jamais que des animaux dangereux, insociables. Ce qui m'a pénétré de douleur, est que la plupart de ces Conjurés sont gens de beaucoup d'esprit.

Il faut que je vous confie un grand projet, Madame. Parmi tant de faits mémorables qu'on a cherché à éclaircir & à mettre en ordre, on n'a point encore songé à faire l'Histoire des Chats : n'en êtes-vous pas bien étonnée ? Homère n'avoit pas trouvé indigne de sa Muse de décrire la guerre des Rats & des Grenouilles. Un des chapitres de Lucien, traité avec le plus d'agrément, est à la louange de la Mouche : & les Anes ont eu la satisfaction de voir faire leur éloge (1). Comment les Chats ont-ils été négligés ? Je n'en serois pas surpris, s'il falloit, pour composer un Ouvrage à leur gloire, avoir recours à l'imagination : mais dès qu'on porte ses regards sur les Chats des siècles passés, quelle foule d'évènemens, plus intéressans les uns que les autres, ne découvre-t-on pas ? Avant que d'en exposer le tableau, on paroîtroit bien ridicule, si on osoit avancer qu'il y a eu tel Chat dont la vie peut-être a été plus brillante & plus traversée que celle d'Alcibiade & d'Hélène. Cependant si l'un & l'autre ont allumé des guerres fameuses ; si Hélène a vu des autels élevés à sa beauté, de tels avantages ne les mettent point au-

---

(1) M. de La Motte-le-Vayer, sous le nom d'*Oratius Tubere.*

Jacques Pelletier, de la Ville du Mans, Poëte, imprimé en 1581, a fait un Poëme à la louange de la Fourmi.

Le sieur Perrin, Introducteur des Ambassadeurs de M. le Duc d'Orléans, a fait ce même éloge en vers ; il a fait encore celui du Grillon, du Moucheron & du Ver à soie, imprimé en 1661.

dessus d'un grand nombre de Chats & de Chattes qui tiennent un aussi beau rang au Temple de Mémoire.

L'Histoire des Chats devoit donc naturellement réveiller l'émulation des Ecrivains les plus illustres. Mais enfin puisque cette Histoire n'a point été faite, la médiocrité des talens ne doit pas étouffer le zèle. J'oserai tenter cet Ouvrage, & je me croirai à portée d'y réussir, si vous me promettez d'aider à mon entreprise. Nous commencerons par chercher les sources de cette fausse prévention qu'on a assez communément ici contre les Chats. Nous exposerons de bonne foi les lumières qu'une longue habitude de leur commerce & la réflexion nous ont acquises. Nous rapporterons les formes différentes que les intérêts des Chats ont prises successivement dans les Nations, en gardant tous les ménagemens convenables, pour ne point révolter les personnes qui ont, par pur sentiment, de l'antipathie pour eux. Nous nous souviendrons toujours qu'il y a de certaines répugnances naturelles, lesquelles, selon le P. Malbranche (1), peuvent être l'effet de l'imagination déréglée des mères, qui a influé sur celle des enfans, ou, comme l'explique un célèbre Philosophe Anglois (2), l'ouvrage des contes d'une nourrice.

---

(1) On voit tant de personnes qui ne peuvent souffrir la vue d'un Chat, à cause de la peur que ces animaux ont faite aux mères de ces personnes, lorsqu'elles étoient enceintes. *Rech. de la Vérité, tom. I, l. 2, p.* 189. *Voyez aussi à la page* 175, *la note première.*

(2) M. Locke. Il est du même sentiment que le P. Malbranche; mais il ajoute que le plus souvent ces antipathies sont acquises, quoiqu'on les croie naturelles; que leur origine n'est que la liaison accidentelle de deux idées que la violence d'une première impression, ou une trop grande indulgence a si fort

La crainte est aux enfans la première leçon, a dit La Fontaine; & d'ailleurs il est bien aisé de reconnoître que les antipathies, acquises ou naturelles, peuvent tomber sur les objets qui semblent le moins devoir se l'attirer : l'un ne sauroit voir des oiseaux sans frémir; tel autre fuit quand il apperçoit du liège. Germanicus ne pouvoit souffrir le chant ni l'aspect d'un Coq (1). Les Chats, par ces sortes de haines, ne sont donc point caractérisés dangereux ni méchans. On a ouï-dire, dès le berceau, que les Chats sont d'un naturel traître; qu'ils étouffent les enfans; qu'ils sont sorciers peut-être. La raison qui survient a beau se récrier contre ces calomnies, l'illusion a parlé la première : elle persuadera long-tems encore après qu'elle aura été reconnue pour

---

unies, qu'après cela elles ont toujours été ensemble dans l'esprit d'un homme. Les idées d'esprits ou de fantômes n'ont pas plus de rapport aux ténèbres qu'à la lumière; mais si on vient à inculquer souvent ces différentes idées dans l'esprit d'un enfant, & les y exciter comme jointes ensemble, peut-être que l'enfant ne pourra jamais plus les séparer durant tout le reste de sa vie : la peur des Chats n'est donc qu'une de ces liaisons irrégulières d'idées qui déshonore notre entendement. *Traité de l'Entendement, p. 488 & 489, liv. 2, chap. 33, trad. de l'Anglois.*

M. de Coulange a dit au sujet des enfans, dans une de ses chansons :

On leur fait peur du Loup-garou;
On leur fait peur de la grand-Bête :
Le Dragon va sortir du trou,
Qui pour les dévorer s'apprête;
Enfin ces petits malheureux
N'ont que des Monstres autour d'eux.

(1) Plutarque, *Livre de l'Envie & de la Haine, p. 105, trad. d'Amyot.*

ce qu'elle est; & si les Chats obtiennent de n'être plus sorciers, ils resteront craints, du moins comme s'ils l'avoient été effectivement.

M. de Fontenelle avoue qu'il a été élevé à croire que la veille de la Saint-Jean il ne restoit pas un seul Chat dans les Villes, parce qu'ils se rendoient ce jour-là à un Sabbat général. Quelle gloire pour eux, Madame, & quelle satisfaction pour nous de songer qu'un des premiers pas de M. de Fontenelle dans le chemin de la Philosophie, l'ait conduit à se défaire d'une fausse prévention contre les Chats, & à les cherir?

Notre apologie ne regardera donc, ainsi que nous venons de nous le proposer, que les personnes qui, par indolence, suivent un ancien préjugé, ou celles qui, par *mignonerie*, affectent la frayeur des Chats (1).

---

(1) Un exemple bien marqué des causes chimériques qui fondent presque toujours la haine qu'on a contre les Chats, se trouve dans les Poësies de Ronsard; c'est dans une Epître au Poëte Belleau.

Homme ne vit qui tant haïsse au monde
Les Chats que moi, d'une haine profonde;
Je hai leurs yeux, leur front & leur regard,
Et les voyant je m'enfuis d'autre part,
Tremblant de nerfs, de veine & de membre,
Et jamais Chat n'entre dedans ma chambre;
Abhorant ceux qui ne sauroient durer,
Sans voir un Chat auprès d'eux demeurer.

Jusqu'ici voilà une déclaration de haine expliquée avec un grand détail : les yeux, le front & le regard des Chats y sont mis en scène par préférence. On s'imagine que le Poëte va donner raison de tout ce déchaînement; point du tout, il passe légèrement à un récit.

Vous savez, Madame, quel rôle nos chers amis ont joué dans l'Antiquité. Si les respects des hommes, quoique ridiculement fondés, peuvent faire quelque honneur à ce qui en est l'objet, il n'y a aucun des ani-

---

Et toutefois cette hideuse bête
Se vint coucher tout auprès de ma tête,
Cherchant le mol d'un plumeux oreiller,
Où je soulois à gauche sommeiller.

Cette heureuse découverte de la façon de dormir de Ronsard, prouve autant contre les Chats, qu'elle vient sensément à son sujet. Continuons.

(Car volontiers à gauche je sommeille),
Jusqu'au matin que le Coq me réveille.
Le Chat cria d'un miauleux effroi;
Je m'éveillai comme tout hors de moi,
Et en sursaut mès Serviteurs appelle.
L'un allumoit une ardente chandelle;
L'autre disoit que bon signe c'étoit,
Quand un Chat blanc son Maître reflatoit;
L'autre disoit que le Chat solitaire
Etoit la fin d'une longue misère:
Et lors fronçant les plis de mon sourci,
La larme à l'œil, je leur réponds ainsi:
Le Chat devin, miaulant, signifie
Une fâcheuse & longue maladie,
Et que long-tems je gardrai la maison,
Comme le Chat qui, en toute saison,
De son Seigneur le logis n'abandonne,
Et soit printems, soit été, soit automne,
Et soit hiver, soit de jour, soit de nuit,
Ferme, s'arrête, & jamais ne s'enfuit,
Faisant la ronde & la garde éternelle,
Comme un soldat qui fait la sentinelle,
Avec le Chien & l'Oie, dont la voix
Au Capitole annonça les Gaulois.

mal qui puisse rapporter des titres plus éclatans que ce de l'espèce Chatte. Il ne sera peut-être pas prudent de la peindre d'abord avec tant d'avantage ; mais pour mettre quelque ordre dans notre Ouvrage, nous ne pouvons pas nous dispenser de commencer par faire envisager les Chats divinisés, comme ils l'ont été en Egypte, & honorés par des statues, & par un culte mystérieux, transmis successivement aux Grecs (1) & aux Romains (2) ; & sans nous arrêter à un grand nombre de monumens de l'Antiquité, qui semblent s'être conservés exprès pour faire foi de la gloire des premiers Chats, nous exposerons seulement d'abord le Dieu Chat, tel qu'il étoit représenté en Egypte sous sa forme naturelle, paré d'un collier, au milieu duquel est attachée une table enrichie de caractères hyérogliphiques (3). Il est vrai qu'on n'a point l'intelligence de ces caractères ; mais nous ne laisserions pas de les expliquer, en

---

Que d'inconséquences dans les idées de notre Déclamateur ! Pour fonder son antipathie contre les Chats, il n'a que des louanges à leur donner ; il leur accorde l'humeur sédentaire & la fidélité à garder le logis de leur Maître : il les compare enfin aux Oies sacrées qui sauvèrent le Capitole.

Il n'est pas étonnant que Ronsard n'ait eu qu'une réputation passagère : son peu de Philosophie a ouvert les yeux sur les défauts de sa Poësie ; & cet Ouvrage-ci a vraisemblablement commencé d'établir ce mépris dans lequel ce Poëte est généralement tombé.

(1) Orphée apporta en Grèce les cérémonies religieuses des Egyptiens & les transmit aux Thébains. *Diod. de Sicile, livre premier*, p. 11.

(2) Lucien, *Dialogue de l'Assemblée des Dieux.*

(3) V. *les Antiquités du P. Montfaucon, liv VI, pl. XXIV, du tom. XI.*

rassemblant différentes circonstances de la Mythologie des Egyptiens.

Ces Peuples avoient pour tradition que les Dieux, poursuivis par Typhon (1), avoient imaginé de se cacher sous des formes d'animaux (2). *Anubis* (3), adoré depuis sous le nom de *Mercure*, s'étoit transformé en Chien. Diane, qui, selon l'opinion d'Apulée, est la même qu'Isis (4), s'étoit transformée en une belle Chatte; &, comme remarque fort bien Plutarque (5) (car il ne faudra pas manquer de le citer), les Egyptiens n'avoient point imaginé au hasard la forme d'animal que chaque Divinité étoit censée avoir prise. Mercure, par exemple, n'avoit préféré la forme du Chien que

---

(1) Frère d'Osiris, qui étoit l'époux d'Isis. *Diod. de Sicile, liv. I, p. 6.*

(2) *Cùm verò in varia animalia ibi mutati fuisse dicantur, illa fuit causa cur animalia multiplicia postea coluerint Ægyptii.* Nat. Com. p. 644.

(3) Fils d'Osiris & d'Isis.

(4) Isis, fille de Saturne & de Rhée, & selon quelques Mythologistes, de Jupiter & de Junon, enfans de Saturne & de Rhée, leur succéda au Royaume d'Egypte, donna des loix aux Egyptiens, & établit le culte des Dieux. *Diod.*

Je suis Isis d'Egypte, Reine exquise,
Bubaste ville eut par moi constructure.

Ces mots étoient gravés en la ville de Nise, en Arabie. *Diod. de Sic. liv. 1, p. 6 & 15.*

Isis est à la fois Cybelle, Minerve, Vénus, Diane, Proserpine, Cérès, Junon, Bellone, Hécate, Rhamnusie; c'est de-là qu'elle a été appelée Myrionyme, Déesse à Mille voix. *Apul. Metam. liv. XI.*

(5) *Lib. de Matrim.*

pour marqu sa fidélité à accomplir les ordres de son Maître.

En su ant donc l'opinion de Plutarque, ne serons-nous é très-raisonnables de trouver des rapports entre Dia & sa métamorphose, & de conclure que les E ptiens ne l'avoient imaginée ainsi travestie, que arce qu'ils connoissoient dans les Chattes des qualités convenables à la prud'hommie de la Déesse (1).

Il faudra ensuite expliquer une autre figure antique, ornée de symboles qui mettront bien de mauvaise humeur ceux qui ont résolu de ne point estimer les Chats. Le Dieu Chat y est représenté ayant devant lui un sistre (2), dont le manche est posé dans une petite coupe, ou, si l'on veut, un gobelet. Nous remarquerons d'abord que ce sistre étoit un instrument consacré aux plus grandes Divinités des Egyptiens (3); nous trouverons tout de suite occasion d'établir que la Musique étoit admise dans leurs festins, & cela sans découvrir encore combien cette Musique a de rapport avec nos Chats.

Plutarque, dirons-nous, fait mention d'une Chanson célèbre qui se chantoit dans tous les soupers de l'Egypte.

---

(1) *Duxque gregis, dixit, fit Jupiter, unde recurvis*
Nunc quoque formatus Lybis est cum cornibus Ammon,
Delius in corvo, proles Semeleïa capro,
Fele soror Phœbi, nivea Saturnia vacca,
Pisce Venus latuit, Cyllenius ibidis alis.

OVID. Métamorphoses, L. V.

(2) Le sistre étoit un instrument de musique : Isidore remarque que les Amazones s'en servoient à la guerre.

(3) V. *les Antiquités du P. Montfaucon, tom. II de la deuxième partie.*

Cette Chanson étoit à la louange du jeune Manéros, dont elle portoit le nom. Les Egyptiens le croyoient inventeur de la Musique ; il étoit fils du Roi Malcander, & de la Reine Astarte, qui accueillirent Isis, lorsque, cherchant le corps de son époux (1), que Typhon avoit divisé par morceaux, elle le trouva jeté par les vagues sur la côte de Biblus (2), où régnoit alors ce Roi, père du jeune Manéros.

Une autre circonstance essentielle à remarquer, est que l'extrémité supérieure du sistre Egyptien étoit ordinairement enrichie d'une belle sculpture, qui représentoit une Chatte à face humaine, & qu'il y avoit quelquefois des Chats semés en différens endroits de cet instrument.

Mais nous avons un autre monument de l'Antiquité plus imposant encore. Le Dieu Chat est représenté avec sa tête naturelle sur le corps d'un homme : Il tient ce sistre avec une dextérité & avec un air d'habitude

(1) Typhon, lorsqu'il avoit tué Osiris, avoit découpé son corps en vingt-six parties, qu'il avoit répandues & cachées en différentes contrées. Isis, à force de chercher, les avoit recueillies, à l'exception de celles qui caractérisent l'homme ; mais en ayant fait faire l'image, elle la consacra par des fêtes & par des sacrifices, & l'appela Phallus. *Diodore, Plutarque & autres.*

(2) Biblus, Biblis, ou Biblos, Ville maritime de la Phénicie, est une des plus anciennes Villes du monde. *Steph. Bizant. in* Βυβλος.

Les Egyptiens, dans la fête qu'ils appeloient des Pamyliens, portoient en triomphe une statue dont le sexe étoit marqué avec exagération, pour exprimer que la génération est le principe de toutes choses. *Plutarque, chapitre d'Isis & d'Osiris.*

qui frappe, & qui découvre qu'il sait faire usage de cet instrument. Eh ! pourquoi n'y auroit-il pas de vrais rapports entre les instrumens de Musique & les Chats ? tandis que les Dauphins, depuis tant de siècles (1), sont en droit de s'attendrir aux accords de la lyre ; que les Cerfs se plaisent au son de la flûte, & que les Jumens de la Grèce aimoient si fort les chansons, qu'on en avoit fait une exprès pour elles, & qui portoit leur nom (2). C'étoit, selon ce que rapporte Plutarque, une sorte d'Epithalame dont le charme adoucissoit la rigueur de ces Jumens. Elles ne consentoient à recevoir un époux que lorsqu'elles entendoient cet air voluptueux, qui n'étoit employé qu'à cet usage (3).

Mais voici bien une autre découverte qu'il faut absolument manifester. *Les Chats sont très-avantageu-*

---

(1) Arion, Habitant de Metymne, inventa le Dithrambe. Il jouoit si admirablement de la lyre, que s'étant lancé dans la mer, les Dauphins le reçurent, & le portèrent à Tancrate. *Pindare, Plutarque, Ovide, Athénée.*

Comme le Dauphin s'achemine,
Courant la part de la marine,
Dont il oit le son retentir
Des hauts bois . . .

Plutarque, septième Livre des Propos de Table.

(2) Ce chant s'appeloit Hyppothoron. *Plut. septième Livre des Propos de Table.*

(3) Sans aller chercher des exemples dans les siècles reculés, n'avons-nous pas, dans une Province de France, des animaux sur lesquels de certains tons ont le même ascendant que la Chanson de Plutarque avoit sur les Jumens.

On commence par appeler l'Amant par son nom. *Allons, mon beau Martin*, dit-on ; *allons, jeune Vainqueur : ne*

sement organisés pour la Musique ; ils sont capables de donner diverses modulations à leur voix ; & dans les expressions des différentes passions qui les occupent, ils se servent de divers tons.

Ceux qui s'élèveront contre cette proposition seront bien étonnés d'apprendre que nous nous serons servi expressément des termes de deux hommes célèbres par leur science (1).

Les Chats mis en possession d'une belle & grande voix, nous demanderons à leurs Adversaires ce qu'ils pensent de cet assemblage du sistre & du gobelet trouvés tant de fois entre les pattes des Chats. Il me semble, Madame, qu'ils avoueront de bonne foi (car il y a de certaines vérités qui percent à travers la prévention) ; ils conviendront, dis-je, que ce sistre, symbole de la Musique, & ce gobelet qui réveille nécessairement l'idée

vous a-t-on pas choisi une Maîtresse charmante ? Voyez comme elle est prévenue en votre faveur ; allons, qu'attendez-vous pour être heureux ? Cette invitation, qui se débite avec une sorte de déclamation chantante, ne manque jamais de produire l'effet espéré.

(1) M. Grew & M. Le Clerc.

La variété de la trachée-artère est remarquable dans les animaux : les anneaux de ce tuyau sont disposés en sorte que, par leur moyen, les animaux sont capables de donner diverses modulations à leur voix. Dans les Chats, qui, dans les expressions des passions qui les occupent, se servent de divers tons, ces anneaux sont séparés & flexibles, selon qu'ils sont plus ou moins dilatés, ou qu'ils le sont tous, ou seulement quelques-uns d'entr'eux ; il faut que le ton soit plus haut ou plus bas, comme il arrive à une corde de viole que l'on presse plus ou moins du doigt. M. Le Clerc, *Biblioth. choisie, tom. pag. 293 & 294. Extrait de la Cosmologie sacrée de M. Grew.*

des

des festins, découvrent évidemment que chez les Egyptiens les Chats étoient admis dans les festins, & qu'ils en faisoient les délices par le charme de leur voix.

Mais supposé qu'ils ne saisissent pas d'abord le simple de cette proposition, & que semblables à ces Esprits-forts de la Fable de M. de La Mothe (1), qui trouvent impossible ce qu'ils ne comprennent pas, ils osent nous soutenir que jamais le chant des Chats, qu'ils ne manqueront pas d'appeler un miaulement, fondés sur un vers attribué injustement à Ovide (2), que ce chant, dis-je, n'a pu être harmonieux, ni même supportable; cela nous paroîtra d'une grande déraison; mais nous le dissimulerons, pour ne point paroître prévenus. Nous nous contenterons d'abord de répondre que ce qui leur semble un miaulement dans les Chats d'aujourd'hui, ne prouve rien contre les Chats de l'Antiquité, les Arts étant sujets à de grandes révolutions. Nous ajouterons, avec tout le ménagement possible, que ces dissonances dont ils se plaignent ne sont peut-être qu'un manque de savoir & de goût de leur part. Ceci pourra avoir besoin de quelque éclaircissement, & c'est alors que la vérité paroîtra dans son plus beau jour.

Notre Musique, à nous autres Modernes, dirons-nous, est bornée à une certaine division de sons que nous appelons tons ou semi-tons; & nous sommes assez bornés nous-mêmes pour supposer que cette même division comprend tout ce qui peut être appelé Musi-

(1) Tel Esprit-fort, soit disant infaillible,
Nie avec même orgueil tout ce qui le surprend.
Je ne le conçois pas : donc il est impossible.
Vrai syllogisme d'ignorant.
Fabl. VII.

(2) *Pardus hiando felit.* Philomel. Poëm. Carm. 50.

que : de-là nous avons l'injustice de nommer mugissement, miaulement, hennissement, des sons dont les intervalles & les relations admirables, peut-être dans leur genre, nous échappent, parce qu'ils passent les bornes dans lesquelles nous nous sommes restreints (1). Les Egyptiens étoient plus éclairés sans doute; ils avoient étudié vraisemblablement la Musique des animaux; ils savoient qu'un son n'est ni juste ni faux en soi, & que presque toujours il ne paroît l'un ou l'autre que par l'habitude que nous avons de juger que tel assemblage de sons est une dissonance ou un accord. Ils sentoient, par exemple, si les Chats, dans leur Musique, passoient, avec la même proportion que nous faisons, d'un ton à un autre, ou s'ils décomposoient ce ton même, & en frappoient les intervalles que nous appelons comas, ce qui auroit mis une différence prodigieuse entre leur Musique & la nôtre; ils discernoient dans un chœur de Matoux, ou dans un récit, la modulation simple ou plus détournée, la légèreté des passages, la douceur du son, ou l'aigu qui peut-être en faisoit l'agrément. De-là ce qui ne nous semble qu'un bruit confus, un charivari, n'est que l'effet de notre ignorance, un manque de délicatesse dans nos organes, de justesse & de discernement.

La Musique des Peuples de l'Asie nous paroît au moins ridicule. De leur côté, ils ne trouvent pas le sens commun dans la nôtre. Nous croyons réciproque-

---

(1) Ces nouveaux Peuples de l'Inde, dit Montagne, après avoir été vaincus, venant demander paix & pardon aux hommes, & leur apporter de l'or, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux avec une toute pareille harangue à celle des hommes, prenant leur hennissement pour langage de composition & de trève.

ment n'entendre que miauler ; ainsi chaque Nation, à cet égard, est, pour ainsi dire, le Chat de l'autre, & des deux parts peut-être, conduit par l'ignorance, on ne porte que de faux jugemens.

A ce raisonnement, qui, simple comme il l'est, leur fera sans doute grande impression, nous ajouterons une réflexion qui achevera de les convaincre. Les Egyptiens mettoient tout à profit, pour sentir le bonheur de l'existence. Les squelettes apportés pendant les festins, avertissoient de profiter des momens de la vie. *Bois*, disoit-on, *& t'éjouis, demain peut-être tu seras mort* (1). Mais ce spectacle, quelque accoutumés qu'y fussent les Egyptiens, ni cette exhortation, ne devoient pas, par la première impression, donner des idées agréables : il n'est de précepte pour inspirer le plaisir que les images du plaisir même. Les Chansons, les Sistres, les Chats venoient donc au secours ; ils embellissoient la sombre vérité, qui venoit d'être annoncée De-là sans doute la gaîté s'emparoit insensiblement du festin. Dans nos Chansons, où ce même fond se retrouve assez communément, il est du moins présenté par des images qui paroissent avoir plus de relation avec les sentimens qu'on veut inspirer.

---

(1) *Herodot. in Euterp.*

Plus inconstant que l'onde & le nuage,
Le tems s'enfuit, pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire usage
C'est l'arrêter.
Goutons mille douceurs ;
Si notre vie est un passage,
Sur ce passage au moins semons des fleurs.

Pardonnez-moi, Madame, la petite vanité de m'être ici cité pour exemple. Cette Chanson n'est que la même idée des Egyptiens, rendue avec des couleurs plus douces, & qui sont à notre égard les Sistres & les Chats qui égayoient le tableau des squelettes.

Voilà des idées qui se sont réveillées en moi dans les premiers momens de mon dépit. Ma Lettre doit se sentir de mon trouble; ayez la bonté d'y mettre tout l'agrément qui y manque. Je vais faire des recherches sérieuses, afin de recueillir les Fastes des Chats avec l'ordre & l'exactitude convenables à une matière aussi intéressante & aussi ignorée du Vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DEUXIÈME LETTRE.

Quoiqu'il fût fort tard, Madame, quand j'ai fermé hier au soir ma Lettre, vous concevez bien qu'il m'a été impossible de dormir. J'ai passé la nuit à lire tout ce que j'ai de Livres de l'Antiquité; nous pouvons actuellement nous armer de belles citations Latines & même Grecques : car il ne faudra point ménager nos Adversaires, qui vont mettre la gloire des Chats en évidence. Il me semble qu'il est plus aisé d'avoir raison en Grec qu'en François.

Comme nous avons suffisamment prouvé que les Chats avoient des Autels en Egypte, nous pouvons négliger de décrire un nombre de monumens antiques, qui ne laissent pas lieu d'en douter. Ne citons que pour être exact seulement, toutes les images de cette Divinité trouvées dans la Table qui comprend les Mystères d'Isis, & faisons remarquer que le Dieu Chat, appelé Elurus, est représenté quelquefois avec des traits humains : mystère dont un savant commentateur assure qu'il résulte qu'*une Chatte est extrêmement comparable à la Lune*, *avec laquelle ce bestial*, dit-il, *a une grande convenance & conformité* (1).

Mais cet assemblage de traits humains dans le Dieu

(1) Par ce symbole, ajoute Vigenère, les Egyptiens vouloient entendre la Lune, avec laquelle ce bestial a une grande convenance & conformité d'habitude, soit que vous regardiez aux variétés, taches, mouchetures de sa peau, ou à sa ruse, où qu'elle est en action plus la nuit que le jour; joint que

Chat, a une cause métaphysique, qu'il me paroît encore plus important d'éclaircir. Je suis sûr, Madame, qu'elle vous a frappée d'abord.

Vous savez que la vanité des hommes les fait se rapprocher, autant qu'il leur est possible, de ce qu'ils ont élevé au-dessus d'eux. Dès que les Egyptiens eurent dressé des Autels à Elurus, ils lui substituèrent insensiblement quelques traits de leur ressemblance. Il est représenté dans un monument, ayant le corps d'un homme & la tête d'un Chat; elle est ornée de plusieurs attributs ordinaires aux figures Egyptiennes. Mais le plus digne d'admiration, est une couronne de lumière que jette la tête du Dieu. *Si ce ne sont pas des rayons*, remarque le P. Montfaucon (1), *ils en approchent; & si ce sont des rayons*, ajoute-t-il, *cela conviendroit à ce Dieu, l'un des plus honorés de l'Egypte.*

Les réflexions que nous venons de faire sur les effets de l'amour-propre, nous conduit à présumer que les Dames Egyptiennes sentirent, à leur tour, l'avantage de ressembler à la Déesse Chatte. Ce furent elles

---

l'on dit qu'à la première portée, elle fait un Chaton, à la seconde deux, à la tierce trois, & ainsi conséquemment jusqu'à la septième, croissant chaque fois d'un : tellement que tout le tems de sa vie elle vient à avoir autant de petits justement que l'on conte de jours en chaque lunaison : car tous ces nombres assemblés montent à vingt-huit; de plus, l'augmentation de la prunelle de ses yeux en pleine Lune, & la diminution dans le décours, nous donnent assez à connoître combien cela s'accorde, & convient avec les mutations de cet Astre. *Note sur Philostrat. chap. du Nil, p. 37, édit. de 1615.*

(1) *Liv. VI des Antiquités, tom. XI du Suppl. pl. XLIV.*

sans doute qui lui prêtèrent quelques traits de l'humanité dans les statues qu'elles lui élevèrent. Qu'aura-t-on à nous répondre, quand nous découvrirons le portrait de la Déesse Chatte, représentée en belle femme, parée d'un superbe panache, à la manière des figures Egyptiennes, & tenant une espèce de sceptre (1), au haut duquel est le gobelet, dont nous avons déjà dévoilé l'allégorie, ou quand nous la ferons voir assise avec dignité dans un fauteuil ? Pourra-t-on, sans admiration, voir dans un autre monument cette belle Déesse conservant sa tête de Chatte posée sur le corps d'une femme ? Elle porte une espèce de bagnolette qui lui couvre les épaules & une partie des bras, & qui laisse appercevoir une gorge ravissante. Elle a une tunique qui lui descend modestement jusqu'à la cheville du pied. Elle tient sur sa poitrine une tête d'homme bridée par le menton : symbole manifeste de l'ascendant que les Egyptiens croyoient qu'elle avoit sur les cœurs ; & de l'autre bras elle soutient une espèce d'urne, qui étoit apparemment encore un éloge mysterieux de ses charmes (2).

De cet assemblage de graces, n'est-il pas tout simple de croire que la Déesse Chatte étoit regardée en Egypte comme la mère des Amours ? Toutes les Beautés de Memphis se piquoient sans doute de lui ressembler ; & les Poëtes qui faisoient des vers à leurs louanges, avoient l'art de leur trouver les yeux aussi ronds & aussi luisans que ceux de la Déesse. Vous concevez bien quel seroit le dépit des femmes qui ont le bon air de craindre les Chats, quand on leur prouveroit qu'il ne pourroit

(1) Ce pourroit bien être un bâton augural.

(2) *Antiquités du P. Montfaucon, liv. VI, tom. II, planch. XLV.*

leur arriver de succès si flatteurs que d'être autant aimées, autant préconisées qu'une Chatte de l'Egypte.

Ce ne sera point une idée hasardée que d'appeler la Déesse Chatte la mère des Amours (1); c'étoit Isis même que les Egyptiens adoroient sous cette forme agréable, & Isis présidoit sur les cœurs. Les Amans l'invoquoient pour acquérir le don de plaire; ils l'attestoient sans doute pour persuader leurs Maîtresses, lorsqu'ils juroient par le nombre de trente-six (2): serment le plus solemnel parmi eux, & le plus sacré.

Eclaircissons à présent, c'est-à-dire, dissertons sur ce que pouvoit être le culte rendu au Dieu Chat.

Chaque Divinité en Egypte avoit plusieurs Prêtres, dont l'un avoit la supériorité (3): & c'étoit de l'Ordre

---

(1) Pour se convaincre que les Chats peuvent avoir de vraies relations avec les graces & la beauté, sans aller chercher des autorités en Egypte, n'avons-nous pas à Paris une personne infiniment aimable, à laquelle on a donné le surnom de la *Princesse Miacu*. Je ne sais point d'ennemie des Chats si déclarée, qui ne se tînt très-heureuse de lui ressembler.

(2) On ne découvre point dans Plutarque, qui rapporte ce serment, par quelles raisons il étoit en usage chez les Egyptiens. Que pouvoit être le nombre de trente-six à la tendresse d'un Amant! La préférence donnée à ce nombre sur tous les autres ne venoit-elle point de ce que trente-six a un plus grand nombre de diviseurs que les nombres qui le précèdent, excepté celui de vingt-quatre, qui lui est égal à cet égard; mais qui lui cède pourtant, en ce que trente-six a un carré, & que vingt-quatre n'en a point.

(3) *Plutarch. in Isid. & Osirid.*

Ces Prêtres menoient une vie extrêmement austère; l'usage du vin leur étoit interdit: ils n'en offroient point à leurs Dieux; ils regardoient cette liqueur comme formée du sang des Géants, qui avoient fait la guerre aux Dieux, lequel ayant humecté la terre, avoit produit la vigne. *Plutarq. id.*

de ces Prêtres que les Egyptiens élisoient leurs Rois. Il y a toute apparence que le Pontife des Chats avoit toujours le plus de droits à la Couronne. Il ne faut pas oublier, je crois, de faire sentir que ces Prêtres se baignoient deux fois par jour dans l'eau froide; qu'ils étoient habillés de lin, *attendu que la fleur de lin est de couleur bleue céleste.* Disons aussi que leurs souliers étoient formés d'une certaine plante appelée *Papyrus* (1). Il ne tiendroit qu'à nous de mettre ce mot en Grec, & d'alléguer un prodige au sujet de cette plante. *Les Bibliens prétendoient qu'une tête formée de la plante appelée* Papyrus, *étoit portée tous les ans régulièrement d'Egypte à Biblus dans l'espace de sept jours.* Ils regardoient cette merveille comme *un témoignage de la faveur de leur Dieu Osiris* (2). Il est vrai que cette fable ne viendroit que médiocrement à notre sujet; mais du moins elle illustreroit la chaussure de nos Prêtres, & une citation de plus n'est pas à négliger. Ajoutons encore que ces Sacrificateurs, par une propreté convenable à la dignité de leur état, se rasoient le corps régulièrement de trois jours en trois jours (3).

Il est à présumer, & c'est, ce me semble, une remarque très-prudente à faire, que ces Prêtres, dans leurs cérémonies, se conformoient, autant qu'il leur étoit possible, au génie & aux attributs de la Divinite

(1) Espèce de roseau dont on faisoit le papier en Egypte; on se servoit de ce papier dans tout le monde connu, avant l'invention du papier de chiffons. Les Rois d'Egypte étoient fort jaloux de ce secret, & les Egyptiens faisoient seuls ce commerce.

(2) In Dea Sir. *Luci.*

(3) *Euterp. C.* 37. Hérod.

à laquelle ils étoient dévoués ; & qu'ainsi l'enjoûment, la souplesse du corps & les attitudes pantomimes devoient faire la principale partie des mystères du Dieu Chat. Si le Signor Tomasini, qui remplit avec tant de graces le rôle d'Arlequin dans notre Comédie Italienne, avoit vécu du tems des anciens Egyptiens, les dévots du Dieu Chat l'auroient regardé comme l'image de la Divinité. Etrange contraste de l'esprit humain ! Ce qui fait aujourd'hui le Comique de la Scène, eût formé alors toute la dignité du Temple.

Mais les Chats, regardés comme Divinités, prouvent seulement la sottise des hommes, & ne sont pas plus illustrés à cet égard que les Cygognes de l'Egypte, les Rats & le Dieu Pet (1), qui ont eu également leurs mystères. Rien ne caractérise mieux cette rivalité qu'une fable de M. de La Motte, intitulée *les Dieux de l'Egypte*. C'est une de celles qui, par le fond & la forme, a le plus d'agrément & de Philosophie (2).

Laissons une Religion si extravagante (3), pour

---

(1) V. *le deuxième tome de la seconde partie de l'Antiquité du P. Montfaucon.*

V. *aussi les Mémoires de M. de Salengre, sur la Dissertation de M. Terrin, de l'Académie d'Arles, concernant le Dieu Pet*, pag. 18.

(2) Dans l'Egypte jadis toute Bête étoit Dieu,
Tant l'homme au contraire étoit Bête ;
Tel animal ailleurs qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là son Temple & sa Fête.
On avoit fait un jour dans le Temple du Chat,
D'un Rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice :
Le lendemain c'est le tour du Dieu Rat ;
Il faut, pour le rendre propice,
Qu'à ses Autels un Chat périsse, *&c.*

(3) Les Dames Egyptiennes rendoient un hommage bien

établir la prééminence que les Chats ont eue dans la société sur les autres animaux de l'Egypte. Ils y ont joui personnellement des distinctions & des priviléges les plus honorables. *Quand un Egyptien tuoit un Cercopitèque*, qui est une sorte de Singe, *ou un Ichneumon*, espèce de Rat, lequel, selon Elien, détruit les Crocodiles, *ou le Bœuf* Apis *lui-même*, *s'il l'avoit fait de dessein prémédité*, *il lui en coûtoit la vie. Mais la Loi étoit bien plus sévère à l'égard de ceux qui attentoient sur les Chats, soit de propos délibéré ou involontairement : ils étoient à l'instant livrés au bras séculier. Le Peuple s'en emparoit, & les déchiroit avec fureur ; aussi dès qu'un Egyptien appercevoit un Chat expiré, il s'en écartoit, tremblant & fondant en larmes ; il alloit annoncer cette catastrophe, protestant qu'il n'en étoit pas coupable, & toute la Ville se remplissoit de clameurs* (1). *Alors les Magistrats venoient avec cérémonie s'emparer du mort ; ils l'embaumoient avec de l'huile odoriférante*,

---

ridicule au Bœuf *Apis*. Voici comment cette cérémonie est décrite par Amyot, d'après Diodore de Sicile. Quand *Apis* est mort, les Prêtres mènent premièrement le Veau en la Cité du Nil, & le nourrissent par quarante jours, & après le mettent dedans une nef couverte, où il y a une loge ou habitacle d'or, le mènent tout ainsi, comme s'il étoit Dieu, en la Cité de Memphis, & le logent au Temple de Vulcain : & au commencement il n'y a que les femmes qui voient le Taureau, lesquelles étant devant lui leurs robes haussées ... Le reste est trop indécent pour être ici rapporté. *Trad. d'Amyot, liv. 1, p. 55.*

(1) *Felis . . . Si quis volens vel invitus occiderit, ad mortem certissimè à multitudine concurrentium abreptus, crudelissimè interdum etiam absque Judicis sententia plectitur*, &c. p. 74, édit. ann. 1604.

du cèdre, & plusieurs autres aromates propres à le conserver (1), *& on les transportoit à Bubaste pour y être inhumés dans une Maison sacrée.*

Le traitement honorable qui leur étoit fait pendant leur vie, découvre encore mieux de quel prix ils étoient dans la société. Les Egyptiens les parfumoient & les faisoient coucher dans des lits somptueux. Ils employoient tous les secrets de la Médecine à traiter & conserver ceux qui étoient nés d'un tempérament délicat; ils donnoient de bonne heure à chaque Chatte un époux convenable, observant avec attention les rapports de goût, d'humeur & de figure (2).

Quand il arrivoit un incendie, les Chats jouoient bien un autre rôle. *Ils entroient dans une fureur divine : les Egyptiens, accoutumés à cette merveille, négligeoient l'incendie, les environnoient; & quel-*

---

(1) *Efferuntur autem Feles mortuæ ad sacra Tecta, ubi sale conditæ sepeliuntur in urbe Bubasti.* Hérod. liv. II, c. 67.

Bubaste, ancienne Ville d'Egypte, selon Hérodote; elle étoit située sur le bord oriental de l'embouchure du Nil.

Le Grand-Prêtre Onias y fit bâtir une forteresse. *Joseph, liv. VII, cap. 30, de la Guerre des Juifs.*

Cette Ville, préférée pour être la sépulture des Chats, étoit une des plus renommées de l'Egypte. Les Fêtes qui s'y célébroient étoient à l'honneur de Diane : des hommes & des femmes, quelquefois au nombre de soixante mille, s'embarquoient pour s'y rendre; la navigation se passoit au son des flûtes & des cymbales. Les femmes, quand on étoit près d'aborder à Bubaste, appeloient par de grands cris les Habitantes, qui accouroient sur le rivage, & se mêloient à leurs danses & à leurs concerts. Ils marchoient ainsi vers le Temple, ou les sacrifices se faisoient avec une extrême magnificence. *Hérod, L. D. Euterp.*

(2) Plutarque.

quefois ces Chats tutélaires s'échappoient, & sautant par-dessus l'assemblée qui les entouroit, alloient se précipiter dans les flammes : & quand ce malheur arrivoit, les Egyptiens menoient un deuil solemnel (1).

Ce deuil étoit si marqué & si sincère, que les femmes en oublioient jusqu'à leur beauté : & pour éviter la honte de paroître encore aimables dans le cours d'une tristesse si raisonnable, *elles se barbouilloient le visage, & couroient par la Ville échevelées, & dans un état de désolation ; elles étoient ceintes par le milieu du corps ; elles se frappoient la poitrine qu'elles laissoient découverte ; leurs plus proches parens marchoient à leur suite à demi-nuds comme elles, & abandonnés à ce délire qu'entraînent toujours les grandes douleurs* (2).

Qui sait si l'exemple de cette fable ne fut pas le ressort secret qui détermina l'action généreuse de Q. Curtius? Il y a toute apparence que son dévouement pour le salut de la patrie, en se jettant dans le gouffre, ne fut qu'une imitation de l'héroïsme des Chats de l'Egypte.

Quand un Chat mouroit de mort naturelle, toutes les personnes de sa connoissance tomboient dans la consternation ; elles portoient les marques de leur douleur jusqu'à se raser les sourcils (3). Il y a eu peut-

---

(1) *Orto incendio divinum quidpiam Feles occupat ; Ægyptii enim, neglecto incendio, Felibus custodiendis advigilant ; Feles verò aut subeuntes, aut saltu transgressi in ignem sese conjiciunt ; quod ubi contingit, ingenti luctu afficiuntur.* Hérodot. livre second.

(2) Hérodote, livre second.

(3) *Supercilia radunt.* Hérodot.

être tel Chat dans Memphis dont les obsèques ont été plus décorées & plus celèbres que celles d'Alceste & d'Ephestion. Admette (1), pour marquer toute sa douleur de la perte de cette épouse chérie, ordonna qu'on coupât les crins des chevaux qui conduisoient le char (2). Alexandre, il est vrai, outre les crins de tous les chevaux de son empire, proscrivit encore celui des mulets, & fit tomber les creneaux des villes. Mais que sont de tels sacrifices, au prix des larmes des plus belles femmes de l'Egypte, courant en désordre par la ville, & redemandant aux Destinées un Chat dont la Parque vient de trancher les beaux jours ? Que peut-on opposer à tant de sourcils qu'il en a coûté aux fronts les plus respectés de l'Egypte (3) ! Quels soins aussi ne se don-

---

(1) Τέθριππα τε ζευγνυσθε κὰι μονάμπυκας πωλους, σιδήρω τεμνετ' αυχενων φόβην. *Alceſt. d'Euripide, édit. Aldi* 1505.

(2) Diodore de Sicile rapporte que de son temps, tel de ceux qui étoit chargé de l'entretien d'un de ces animaux sacrés, a dépensé pour ses obsèques jusqu'à neuf mille marcs, *p.* 51.

(3) *Adeo autem animis hominum ista erga animalia religio, & tam obstinendum ad venerandum ea quisque affectum gerit, ut etiam quo tempore Ptolomæus Rex à Romanis nondum amicus erat renunciatus, & plebs præ metu huc omne studium conferebat, ut ex Italia profectos obsequio se coleret, utque nullam eis criminis aut belli ansam præberet, Fele tamen à Romano quodam interfecta populi ad ædes ejus concursu facto, neque proceres ad deprecandum à Rege missi, neque communis Romæ terror hominem pœnæ eximere voluerit, quamvis citra voluntatem facinus peregisset : id quod non auditu per captum referimus ; sed ipsi in peregrinatione ad Ægyptum vidimus.* Diod. Sicul. pag. 74.

noit-on pas pour conserver le Chat d'une maison? Quelle prévenance sur tous ses goûts? Quelle attention à lui faire passer une vie agréable? On a vu un Chat désobligé faire avorter les projets politiques, & semer le désordre & la rébellion. L'Egypte, sous l'un des Ptolomées, fut le théâtre de cette grande aventure: le nom Romain y étoit alors également craint & honoré. *Les Egyptiens accueilloient avec soumission tout ce qui venoit d'Italie. Il arriva qu'un Romain fit quelqu'insulte à un Chat, ce fut même sans nul dessein; cependant tout le peuple s'arma pour en tirer vengeance: ni la présence des Magistrats, ni les menaces de Ptolomée, ne purent arrêter sa fureur; le coupable fut massacré;* ainsi la puissance Romaine cessa d'en imposer, dès qu'elle eut pour rivale la cause d'un Chat outragé.

Ce respect des animaux influoit sur toutes les actions des Egyptiens. Ceux qui habitoient les Villes vouoient leurs enfans à ces animaux sacrés. Vous jugez bien, Madame, que ce ne pouvoit être qu'aux Chats que les gens du monde étoient voués. Voici quelle étoit cette cérémonie. On rasoit la tête de l'enfant entièrement ou à moitié, ou seulement la troisième partie; ensuite les cheveux étoient pesés dans une balance, avec une quantité d'or ou d'argent proportionnée; & quand la pesanteur du métal l'emportoit, cette offrande étoit remise à la personne qui veilloit sur le Chat auquel l'enfant venoit d'être voué: elle en achetoit du poisson, & du pain qu'elle mêloit avec du lait pour la nourriture de l'animal respecté (1).

---

(1) *Felibus autem friatum in lacte panem cum Poppyssimo, id est emissis quibusdam vocibus, apponunt, aut piscium ex Nilo segmentis eos cibant.* Diod. de Sic. p. 74.

Cette fonction étoit extrêmement enviée ; on en étaloit les marques avec pompe ; on portoit à découvert le portrait du Chat auquel on étoit voué : cet appareil attiroit le respect des citoyens toujours prosternés devant ceux à qui la garde des animaux sacrés étoit confiée (1) ; & comme chaque Palais destiné à ces animaux n'en contenoit que d'une seule espèce, imaginez, Madame, quelle étoit la fortune d'un citoyen qui pouvoit toute sa vie se trouver pour unique devoir la satisfaction de s'occuper des Chats, & jouir ainsi de la considération publique (2).

Cet amour des Chats, chez les Egyptiens, n'a jamais paru avec plus de constance & de grandeur d'ame que dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Cambyse, dans la quatrième année de son règne. Ils étoient alors gouvernés par Psammenite, qui venoit de succéder à Amasis.

L'ambitieux Cambyse ne pouvant s'ouvrir l'entrée de l'Egypte qu'en se rendant maître de la Ville de Peluse (3), qui paroissoit imprenable, s'avisa d'un stratagême digne de sa haute politique. Sachant que la garnison de cette place étoit composée toute d'Egyp-

(1) Les Villes d'*Egypte* se cotisoient pour la dépense d'un nombre infini de portrait des animaux consacrés qu'on distribuoit aux Citoyens. *Diod. Herod.*

(2) *Munia verò hæc non tantùm non declinavit aut propalam obire erubescant, sed contra ac si deos maximis honoribus affecerint, & cum propriis signis urbes circumeunt, & cùm procul agnoscitur quorumnam animalium curam habeant, ab omnibus flexione genuum, alioque cultu honorantur.* Diod. de Sicile, p. 74.

(3) Peluse s'appeloit anciennement *Avaris* & auparavant *Typhon*, selon Manethon.

tiens,

tiens, il mit à la tête de ses troupes un grand nombre de Chats; ses capitaines & ses soldats en portoient chacun un en forme de bouclier. Ce ne fut que sous de tels chefs que son armée s'empara de Peluse. Les Egyptiens, dans la crainte de confondre ces Chats avec leurs ennemis, n'osèrent lancer aucuns de leurs traits, & consentirent plutôt à recevoir un Vainqueur (1).

Voici jusques à présent toutes mes découvertes, Madame; & comme je ne me fie pas à mes seules lumières, je vais consulter tous les Savans de l'Europe. Vous jugez bien que je n'épargnerai ni le tems, ni le travail. Les ouvrages qui ne sont qu'un jeu de l'esprit, ne demandent que les momens de notre loisir; mais on se sent emporté par une vraie émulation, quand on a entrepris quelque point essentiel de l'histoire.

J'ai l'honneur d'etre, &c.

TROISIÈME LETTRE.

NOTRE ouvrage s'avance, Madame; bien des personnes sensées en ont senti l'utilité, & m'ont secouru de leurs lumières; sérieusement je crains que la Dame d'avant-hier ne se soit évanouie de bonne foi: ce n'est presque plus le bon air, que de jouer de certaines frayeurs; ainsi bientôt on ne songera pas à avoir peur des Chats. Les femmes n'adoptent guères de ridicules, que ceux qui portent avec eux un caractère d'agré-

(1) *Polienus, liv. 3. Hérodote, liv. 2. Diod. de Sicile, liv. 1.*

Et Prideaux, Hist. des Juifs, tom. 1, liv. 3, pag. 303.

ment; leur vanité est à cet égard bien plus sensée que la nôtre.

Mais seroit-ce assez pour nous que de voir l'antipathie pour les Chats s'effacer? Ne faudroit-il pas que tous les yeux fussent ouverts sur leur mérite?

Ne reviendrez-vous point, heureux siècle d'Astrée?
Jours de paix, de plaisirs, ivresse du bonheur,
　　Où l'amour une fois jurée,
　　Pour jamais régnoit dans un cœur;
　　Où l'Epouse tendre & chérie,
　　Ne connoissoit de sort plus doux,
　　Que de passer toute sa vie
　　Entre son Chat & son Epoux (1).

Mais ne nous arrêtons point, Madame, à des idées trop flatteuses; passons à bien des vérités historiques que nous avons encore à faire valoir.

Les Arabes adoroient un Chat d'or (2); ils avoient une si grande opinion des Chats, qu'ils ne purent jamais se résoudre à leur croire une origine semblable à celle des autres animaux. Ils singularisèrent celle-ci par une fable qui acquit bientôt parmi eux l'autorité de l'histoire. Les Rats, selon cette fable, s'étoient multipliés dans l'Arche, & rongeoient sans aucune discrétion

---

(1) Platon, en sa Peinture de l'âge d'or sous Saturne, compte, entre les principaux avantages des hommes de lors, la communication qu'ils avoient avec les bêtes, desquelles s'instruisant & s'enquérant, ils savoient les vraies qualités de chacune d'elles, par où ils acquéroient une très-parfaite intelligence, & conduisoient de bien plus loin plus heureusement leur vie que nous ne saurions faire. *Montagne, chap.* 12, *pag.* 216.

(2) *In urbe Nadata apud Arabes Felis aurea colebatur.* Plin. lib. VI, cap. XXIX, de Fele sive catto animali.

la pâture des autres animaux. Noé résolut de les détruire ; & se trouvant auprès du Lion, il lui donna un soufflet : ce soufflet causa au Lion un éternuement, & de l'éternuement sortit un beau Chat, le premier Chat qui soit venu livrer la guerre aux Souris (1).

Ce merveilleux événement n'est, comme vous le voyez, Madame, que médiocrement développé par l'Auteur Arabe ; il n'explique point par quel motif Noé se détermina à souffletter le Lion par préférence ; mais nous retrouvons heureusement cette même Fable rendue avec plus de clarté dans une des Lettres Persannes : Voici comment elle est contée. *Il étoit sorti du nez du Cochon un Rat qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui, ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore ; il lui ordonna de donner au Lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi tôt, & fit sortir de son nez un Chat* (2).

Les circonstances de cette Fable heureusement restituées par l'Auteur des Lettres Persannes, prouvent bien avec quel choix & quelle finesse il sent les traits propres à jetter de vrais agrémens dans un ouvrage ; & ce fragment de l'histoire des Chats n'a pas peu contribué sans doute, au succès d'un livre aussi généralement applaudi. Et les Perses, Madame (on sait, que c'étoit un peuple éclairé), croit-on qu'ils n'avoient pas une haute estime

---

(1) Murtadi, habitant de Tybe, Ville d'Arabie, selon la Genharime, a fait, en 1584, un Traité des merveilles de l'Egypte, traduit en François par Valtier en 1665 : c'est de ce Traité que cette tradition est extraite.

(2) Cette lettre est intitulée *Tradition Otomane* ; c'est l'ombre de Japhet qui parle, interrogée par le Juif Ibesalon.

des Chats? Il n'y a qu'à lire ce qui se passa sous le règne d'un de leurs plus illustres Rois. Il s'appeloit Hormus. Tranquille dans le sein de la paix, ce Monarque apprit qu'une armée de trois cent mille hommes, commandée par le Prince Schabé - Schah son parent, faisoit une invasion dans son Empire ; il assembla ses Ministres, & tandis qu'il deliberoit sur une conjoncture si pressante, un vieillard vénérable se présenta, & parla ainsi : *Roi, l'Armée du Rebelle peut être détruite en un seul jour, & vous avez dans vos Etats le Héros auquel cette victoire est réservée. Vous le connoîtrez entre vos Capitaines par une distinction aussi rare qu'avantageuse; mais pour ne vous point paroître suspect dans ce que j'avance, il faut que je vous rappelle les services que j'ai rendus au Roi Nouchirvan votre illustre père. Ce fut à moi que ce Monarque confia le soin d'aller demander de sa part au Khacan des Turcs une de ses filles en mariage ; je fus introduit dans le Palais des Princesses, elles me parurent toutes extrêmement belles, & j'aurois été bien embarrassé à me déterminer, si j'avois cru que la beauté uniquement dût fixer mon choix; mais je voulois que ce fussent les qualités du cœur & de l'esprit qui emportassent la balance. Je demandai au Khacan la liberté de demeurer quelque tems à sa Cour afin de pouvoir connoître le caractère des Princesses ses filles. Elles marquoient toutes un égal empressement de devenir épouse du Roi de Perse, & j'examinois secrètement les différens ressorts qu'elles faisoient jouer, pour m'engager chacune à leur donner la préférence; une seule (& c'est elle qui est devenue la Reine votre mère), une seule*, dis-je, *ne mit en usage que la même conduite qu'elle avoit toujours*

gardée ; c'étoit une grande douceur dans le caractère, un goût toujours le même pour ses devoirs, un certain agrément dans l'esprit, qui la faisoit aimer de tout ce qui approchoit d'elle. Enfin, pour fixer mon choix, elle ne voulut paroître que ce qu'elle étoit, & je crus reconnoître à cette marque le vrai caractère de la vertu. Je la demandai au nom de mon Roi ; & l'Empereur son père, suivant l'usage de ses Etats, avant le départ de la Princesse, fit faire son horoscope par les plus habiles Astrologues. Ils s'accordèrent tous en une circonstance ; ils prédirent qu'elle auroit un fils qui surpasseroit en renommée tous ses Ancêtres ; que ce Prince seroit attaqué par un des Rois du Turquestan, sur lequel il remporteroit une victoire entière, s'il étoit assez heureux de trouver un de ses sujets qui eût la physionomie d'un Chat sauvage. Ce récit achevé, le vieillard qui avoit la science des Sages, disparut comme un éclair.

Le Roi ne songea plus qu'à chercher le héros qui devoit sauver ses Etats. Le vieillard n'avoit point déclaré son nom, ni donné aucune lumière sur le séjour qu'il habitoit ; mais la ressemblance avantageuse du Chat le fit bientôt reconnoître dans la personne de Baharam, surnommée Kounin. Il étoit de la race des Princes de Rei, & gouvernoit pour lors la Province d'Adherbigan (1). Hormus le pressa de prendre le commandement de son armée, & resta surpris merveilleusement, lorsque Baharam ne choisit que douze mille hommes pour combattre les trois cent mille rebelles. Cette troupe animée par le présage admirable dont leur étoit la physionomie de leur Général, vainquit l'armée en-

(1) Ou Médie.

nemie; Baharam tua de sa main le Prince Schabé-Schah, & fit prisonnier son fils; ainsi la victoire la plus digne d'illustrer la Perse, peut être regardée comme l'ouvrage des Chats (1). Quand Sannacheribe, Roi des Arabes & des Assyriens, perdit cette célèbre bataille contre le Roi d'Egypte, auroit-il éprouvé ce grand revers, s'il avoit eu la précaution d'avoir des Chats dans son armée? Il étoit campé près de Peluse, lorsqu'une nuit des Rats champêtres s'étant jetés dans son camp, rongèrent les arcs & ce qui servoit à tenir les boucliers; Sethon (2) qui régnoit alors en Egypre, & qui n'avoit qu'une poignée de soldats, attaqua dans cette conjoncture les troupes de Sannacheribe, qui, se trouvant sans armes, n'eurent d'autres ressources que la fuite ou la captivité. Que le Roi des Assyriens eût été secondé par quelque Chat, il faisoit la conquête de l'Egypte.

Si tous les Historiens célèbres ne se sont pas attachés également à rapporter les événemens merveilleux occasionnés par les Chats, on découvre du moins que tous avoient pour eux en général une estime marquée. Lucien dans son Dialogue de l'Assemblée des Dieux,

---

(1) Bibliothèque Orientale, cite *Kondemire.*

(2) Sethon, Piétre de Vulcain, succéda à Anysis, qui étoit aveugle; il avoit été détrôné au commencement de son règne par un Ethiopien nommé Sabach, lequel, dès qu'il fut sur le trône, ne montra que les vertus d'un véritable Monarque. Ayant été averti en songe que pour sa sûreté, il falloit qu'il rassemblât tous les Piètres de l'Egypte, & les fît couper en deux par le milieu du corps, il aima mieux abandonner volontairement la Couronne & retourner en Egypte, que de la conserver par cet acte d'inhumanité. Ce fut après l'abdication de Sabach, qu'Anysis, qui étoit remonté au trône, étant mort, Sethon lui succéda. *Herodot.*

en examinant les animaux honorés en Egypte, tourne en ridicule les Singes, les Cynocephales, les Sphinx; mais il garde sur les Chats un silence respectueux. Cette retenue dans un Philosophe aussi cinique, ne peut être regardée que comme un véritable éloge; & ce n'est pas la seule occasion où les Chats aient été ménagés avec beaucoup d'égards. On empêchoit avec soin chez les Romains que les Chiens n'entrassent jamais dans les Temples d'Hercule; le sacrifice auroit été interrompu, & les mystères profanés (1). Ceux qui avoient porté cette loi, avoient prévu, sans doute, que les Chats, qui par leur souplesse se font un passage aux lieux mêmes où les Chiens ne peuvent aborder, pourroient aisément se produire dans ces Temples (2); les Chats cependant n'étoient point désignés dans cette loi exclusive. Quelle preuve plus manifeste que la présence des Chats n'étoit jamais regardée qu'en bonne part dans les plus augustes assemblées? Nous les avons déjà fait voir à la place d'honneur dans les festins de l'Egypte, mangeant & faisant les délices de la table par le charme de leur voix: cette circonstance de leur triomphe, qui paroîtra peut-être la plus difficile à croire, trouve cependant encore une preuve bien claire dans ce que Plutarque (3) dit au sujet des Cygales qu'il appelle Mu-

(1) Il étoit défendu au Prêtre de Jupiter, appelé le *Flamen Dial*, non-seulement d'avoir aucun Chien dans sa maison, mais encore d'en prononcer le nom, parce que, dit Plutarque, le Chien est, de sa nature, un animal âpre & querelleur. *L. des Demand. des Chos. Romaines.*

(2) Les Grecs, en leurs sacrifices de purification, observoient d'en écarter les Chiens, ce qu'ils appeloient *Perycylacisme. Plutarq. in Romul. pag. 37, traduction d'Amyot.*

(3) Dans le Château d'Athènes, parce qu'il y avoit un

siciennes. Il prétend qu'elles étoient estimées comme telles par Pythagore ; & que c'est en faveur de leur musique, qu'il avoit défendu qu'on gardât dans les maisons des nids d'Hirondelles, parce que ces oiseaux mangent les Cygales. On ne contestera point, je crois, à Pythagore d'avoir été le plus délicat connoisseur en musique qu'ait eu l'Antiquité. Quelqu'un qui entend le concert des Astres, qui sent si la Planette de la terre produit par son mouvement une tierce ou une octave exacte avec le son que forme la Planette de Vénus, en doit être cru quand il déclare que les Cygales sont Musiciennes ; & en bonne foi si leur chant est mélodieux, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour disputer aux Chats (1) le même avantage. On conviendra du moins que la voix des Chats est plus éclatante ; & d'ailleurs nous distinguons bien mieux la variété & le dessein de leur chant ; il est si simple & si agréable, que les enfans à peine sortis du berceau, le retiennent, & se font un plaisir de l'imiter. Mais nous avons, Madame, dans une fête donnée à la Cour de Louis XI une musique auprès de laquelle un concert de Chats devient la chose du monde la plus simple. On imagina de faire exécuter devant ce Prince un Opera

---

Temple à Diane, & dans l'île de Délos qui lui étoit consacré, on ne souffroit aucuns Chiens, à cause de l'indécence avec laquelle ils s'accouplent en public. *Plutarq. liv. des propos de table.*

(1) Les Chats sont si heureusement organisés pour la Musique, qu'ils sont encore l'ame d'un Concert, même après leur mort. Le Violon est le plus agréable de tous les instrumens ; la chanterelle est la corde du Violon la plus sonore & la plus touchante, & les bonnes chanterelles sont de boyaux de Chat.

d'un genre tout-à-fait nouveau ; il n'étoit formé que par des Cochons, & il eut beaucoup de succès (1). Après cet exemple, nous rougirions, comme vous le jugez bien, Madame, d'appuyer plus long-tems sur l'agrément de la musique des Chats. Ceux qui n'y sont pas sensibles n'ont qu'à s'en prendre au peu de soin qu'ils ont eu de se former le goût.

Hermès Trismegiste découvrit le premier en Egypte que les trois parties de la Musique avoient une grande relation avec les saisons de l'année : que la haute ressembloit à l'été, la basse à l'Hiver, & la moyenne au Printems (2) ; on ne s'attendoit point à ces ressemblances. La Musique a un nombre de caractères qui ne se présentent que quand on est bien déterminé à les découvrir ; nos idées sur les expressions de la voix des Chats ne sont encore que confuses, il faut espérer qu'un jour un nouveau Trismegiste les rendra sensibles

---

(1) Louis XI demanda un jour à l'Abbé de Baigne, homme de grand esprit & inventeur de choses nouvelles (quant à instrumens musicaux), qui le suivoit & étoit à son service, qu'il leur fît quelque harmonie de pourceaux, pensant qu'on ne le sauroit jamais faire. L'Abbé de Baigne ne s'ébahit, mais lui demanda de l'argent pour ce faire, lequel lui fut incontinent délivré, & fit la chose aussi singulière qu'on avoit jamais vu ; car d'une grande quantité de pourceaux de divers âges, qu'il assembla sous une tente ou pavillon couvert de velours, au-devant duquel pavillon y avoit une table de bois toute peinte, avec certain nombre de marches ; il fit un long instrument organique, & ainsi qu'il touchoit lesdites marches avec petits aiguillons qui touchoient les pourceaux, les faisoit crier en tel ordre & consonance, que le Roi & ceux qui étoient avec lui y prirent plaisir. *Bouchet, Annales d'Aquitaine, fol.* 164.

(2) Diodore de Sicile, *liv.* 1, *pag.* 7.

& en fera connoître & la justesse & la beauté ; une connoissance si curieuse n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le pense? Un homme du siècle, auquel nous devons les Poësies très-aimables (1), s'est rendu plus recommandable encore par l'étude qu'il a faite du Langage des Chats; étude satisfaisante & qui lui a si heureusement réussi, qu'il entend exactement ce qu'expriment les différentes inflexions de leur voix ; & ce qui est admirable, est qu'il ne faut pour acquérir cette intelligence, que l'entendre une fois réciter un Dialogue qu'il a composé, où deux Amans s'entretiennent. Voici, Madame, cette scène charmante ; elle perdra beaucoup à n'être que lue, quoiqu'elle soit écrite avec élégance & précision ; la façon de la déclamer comme lui d'après les Chats, y donnant tout le caractère de vérité. La scène est au coin du feu d'une cuisine.

LA CHATTE *voyant tourner la broche, & se débarbouillant.*

Ç'a est bon.

LE MATOU *appercevant la Chatte, & s'approchant avec un air timide.*

Ne fait-on rien céans ?

LA CHATTE *ne lui jettant qu'un demi-regard.*

Ohn.

LE MATOU *d'un ton passionné.*

Ne fait-on rien céans?

LA CHATTE *d'un ton de pudeur.*

Oh que nenni.

LE MATOU *piqué.*

Je m'en revas donc.

(1) M. Hauterot.

LA CHATTE *se radoucissant.*

Nenni.

LE MATOU *affectant de s'éloigner.*

Je m'en revas donc.

LA CHATTE *d'un air honteux.*

Montez là-haut. (*plus haut.*) Montez là-haut.

ENSEMBLE *courant sur l'escalier.*

Montons là-haut, montons là-haut.

Les deux Amans arrivent bientôt dans la gouttière, & la scène finit par des clameurs amoureuses, entremêlées de ces expressions naives employées dans nos anciens Romans, & que la délicatesse du siècle a bannies des Ouvrages (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

QUATRIÈME LETTRE.

ALEXANDRE & les Césars (2) ont vu les Villes s'empresser de porter leurs noms ; les Chattes jouissent de la même gloire.

---

(1) Esope entendoit le langage des corbeaux & des geais. *Plutarque, livre du Banq. des sept Sages.*

(2) Alexandrie d'Egypte, bâtie par Alexandre, lorsqu'il revenoit de consulter l'Oracle de Jupiter Ammon, qui lui promit l'Empire de l'Univers en la première année de la cent douzième olimpiade. Cette ville étoit située près du port de Pharos, entre la mer & un bras du Nil ; les rues étoient disposées si heureusement, qu'au plus grand chaud de l'été, les vents du nord souffloient dans toute la Ville. Les Ptolomées, Rois d'Egypte, la choisirent pour leur Capitale ; elle s'étoit

Près de Paphos, qui, sans égard pour la poësie, a changé son nom en celui de *Bafa*, est un Cap célèbre à la pointe de l'Ile de Chypre; on l'appelle le *Cap des Chattes*, & c'est avec justice que leur mémoire y est extrêmement honorée. On y voit les ruines d'un Monastère dont les Religieux entretenoient autrefois quan-

---

si considérablement accrue, que du tems de Diodore de Sicile, elle étoit estimée la plus grande Ville du monde. *Diod. l.* 17, *p.* 631.

Cette Ville a bien changé de climats, quoique restée au même lieu. Selon Quintilien & Ammien Marcellin, les délices d'Alexandrie étoient passés en proverbe; aujourd'hui c'est un séjour dangereux, la peste y régnant presque sans cesse. *Daper, descript. de l'Afriq. Thevenot, l.* 1, *c.* 2.

Il y a eu plusieurs autres Villes bâties sous le nom d'Alexandre, une sur le bord du Tanaïs, fleuve de la Sarmatie européenne, une sur le Caucase, dans la Thrace, &c. *Quint. Curt. l.* 7. *Plutarch. in Alexand. Mag. Plin. l.* 6. *Ptolomée, Strabon.*

Césarée, Ville de la Palestine, rebâtie par Hérode le Grand, qui la consacra à César-Auguste; elle fut honorée du nom de Colonie Romaine, pour avoir secouru les troupes de Vespasien contre les Juifs; on l'appela alors Flavie-Auguste-Césarie, Capitale de la Province de Syrie-Palestine. *Joseph, l.* 4, *c.* 9, *l.* 15, *c.* 13, *& l.* 13, *c.* 13. *Eusèbe, l.* 5, *c.* 22.

Césarée, Ville de Cappadoce, ainsi appelée à l'honneur de Tibère; Julien l'Apostat, en 362, lui ôta ce nom, & lui rendit celui de Masaca qu'elle avoit porté précédemment; l'opinion commune est qu'elle est aujourd'hui appelée *Caisar*, ou *Tisaria. Strab. l.* 12. *Etienne de Bysance & autres, &c.*

Césarée de Philippe, ainsi nommée, parce que Philippe, fils d'Hérode, la fit rebâtir à l'honneur de César Caligula; on croit qu'elle est appelée aujourd'hui *Beline*, ou *Bolbec*; elle étoit au pied du mont Liban. *Guil. de Tyr. l.* 19, *Bellon, l.* 2.

tité de Chats pour faire la guerre aux Serpens qui désoloient la contrée (1); & ces animaux étoient si bien disciplinés, qu'au son d'une certaine cloche ils se rendoient tous à l'Abbaye aux heures du repas, & retournoient ensuite dans les campagnes, où ils continuoient leur chasse avec un zèle & une adresse admirable. Dans la conquète que les Turcs ont faite de cette île, ils ont été détruits avec le Monastère (2) : les changemens de domination entraînent toujours de grands désastres.

L'Orient n'est semé que de la renommée des Chats; ils sont traités à Constantinople avec les mêmes égards que les enfans d'une maison. On ne voit que des fondations faites par les gens de la plus haute considération, pour l'entretien des Chats qui veulent vivre dans l'indépendance. Il est des maisons ouvertes où ils sont reçus avec politesse, on leur y fait une chère délicate, ils peuvent y passer les nuits; & si ces habitations se trouvent situées à quelque aspect qui ne convienne pas à la santé de quelques uns d'eux, ils peuvent choisir un autre asile, y ayant un grand nombre de ces éta-

---

(1) Debreves, *Voyages du Levant.*

(2) Villamont, dans la relation de ses voyages, rapporte toutes les circonstances du Cap Dellegatte, mais d'une façon plus detaillée encore. *Les Serpens de cette Ile*, dit-il, *sont de couleur blanche & noire, & ont pour le moins sept pieds de longueur, & gros comme la jambe d'un homme; de manière que difficilement je pouvois croire qu'un Chat fût victorieux d'une si grande bête, & qu'ils eussent l'industrie d'aller à la chasse après eux, & de ne s'en retourner jusqu'à ce que la cloche eût sonné midi, & que si tôt qu'ils avoient diné, ils continuassent leur chasse jusqu'au soir, sinon qu'un Religieux me jura l'avoir vu, ce qui m'a été confirmé par plusieurs personnes qui l'ont vu de même.*

blissemens dans presque toutes les Villes (1). Le plus ancien titre qu'aient les Chats chez les Turcs, est une tradition qui est liée à l'histoire de Mahomet; c'est assurément le plus bel endroit de sa vie. *Il chérissoit*

---

(1) Voyage du Levant par M. Tournefort, de l'Académie des Sciences.

Les Chats du Levant, dit-il dans cette même relation, *ne sont pas plus beaux que les nôtres, & ces beaux Chats, couleur d'ardoise, y sont fort rares. On les y porte de l'Ile de Malthe;* avouer que ces Chats ne sont pas beaux, & qu'ils plaisent infiniment, c'est leur accorder ce qu'on appelle le *je ne sais quoi.*

Corneille le Brun, dans son Voyage du Levant, rapporte aussi tout le détail des bons traitemens qui y sont faits aux Chats. Il n'en fait mention qu'à regret; ainsi il ne peut être soupçonné de les avoir embellis. *Le Chat*, dit-il, *dont les bonnes qualités, s'il en a quelques-unes, ne sont point à comparer a celles du Chien (qui est la plus fidelle de toutes les bêtes), passe chez les Turcs pour un animal pur; aussi font-ils beaucoup de bien à ces animaux, qui ont l'honneur d'être leurs domestiques; au lieu que les pauvres Chiens sont obligés de demeurer dans la rue. Ils les flattent*, c'est-à-dire, *les Chats; ils les caressent; ils les mettent en parade sur leurs boutiques, comme c'est la coutume à Venise & ailleurs.* Corneille le Brun, en condamnant le goût général d'une nation voluptueuse, qui, renfermée dans le sein des familles, ne voulant s'y occuper que d'objets agréables, passe la vie avec les Chats; ce Voyageur, dis-je, établit une vérité bien importante à la gloire de ces Chats qu'il dédaigne. Les plus grands éloges sont ceux qu'on arrache à ses ennemis. On voit que cet homme, qui s'est attiré de l'estime à quelques autres égards, ne s'est pas du moins formé le goût dans ses voyages; il part avec la haine des Chats, il revient avec ce préjugé injuste :

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

si fort son Chat, qu'étant un jour consulté sur quelque point de Religion, il aima mieux couper le parement de sa manche, sur lequel cet animal reposoit, que de l'éveiller en se levant pour aller parler à la personne qui l'attendoit (1).

Ce n'est que dans le seizième siècle que nous avons enfin possédé une race de ces Chats si chéris dans le Levant. J'ai recherché avec soin toutes les preuves de son établissement en France, & le détail des différentes branches qui s'y sont répandues; mais pour mettre dans un plus beau jour l'histoire de cette maison, j'en ai fait la généalogie: je vous l'envoie, Madame; marquez-moi, je vous prie, si la forme vous en paroît assez claire & assez raisonnée.

---

(1) M. de Tournefort. *Id.*

GÉNÉALOGIE historique de l'illustre Maison de BRINBELLE, *originaire d'Asie.*

BRINBELLE, première du nom, née à Constantinople dans la onze cent unième année de l'Hégire (1), qui répond à l'année 1699 de notre ère, avoit épousé en premières noces le Chat favori du Grand Seigneur. Ayant perdu cet époux, elle s'embarqua pour passer en France, & accoucha dans le vaisseau de deux Chattes posthumes. Elle épousa à Paris, en secondes noces, le premier Mai 1700, MARMOTIN; & en troisième noces, le 10 Août 1704, le fameux RATILLON D'AUSTRAZIE.

La conduite héroïque qu'elle garda après les révolutions qui arrivèrent dans le sexe de son troisième époux, la rendra célèbre tant qu'il y aura des Chattes dans le monde. Cet événement est traité avec un grand détail dans la lettre suivante.

Premier Lit.		*Deuxième lit.*	*Troisième Lit.*
BRINBELLE, IIe du nom.	MANON Iere. Ayant été envoyée à la campagne sans son aveu, elle devint farouche de dépit, & ne daigna plus commercer avec les hommes. Elle reparut cependant au bout de quelque tems avec le même caractère de douceur qu'on lui avoit connu. Elle apporta deux jeunes Chatons ses enfans, dont on ignore le père; & voyant qu'ils étoient accueillis contente d'avoir pourvu à leur établissement, elle retourna dans sa solitude champêtre. Ces beaux Chatons ont été nommés les deux ARRÉOPAGITES, à cause de leur maintien grave & de leur conduite mesurée.	Le grand ROUROUX.	Le grand BLANBLANC.
		L'un ni l'autre n'ont point eu de postérité, par la perfidie d'un traître Chaudronnier.	

ARRÉOPAGITE

ARRÉOPAGITE l'aîné. ARRÉOPAGITE cadet.

Leur caractère est très-aimable, quoiqu'assez froid dans l'abord. Ils ne sont à leur aise qu'avec leurs vrais amis; mais alors ils ont les manières du monde les plus engageantes.

REMARQUES.

On a cru devoir disposer cette Généalogie à l'imitation de celles de ces Peuples de l'Inde, qui comptent les filiations par les filles, attendu que les descendances sont plus exactes, & que d'ailleurs c'est une Chatte qui est en France la source de cette admirable race de Chats Asiatiques.

---

(1) L'Hégire, époque de la fuite de Mahomet, lorsqu'il alla se réfugier à Médine, alors nommée Yatreb, Ville au nord de Hagiaz, & distante de la Mecque de deux cent soixante-dix milles. Cette fuite est l'Ere des Mahométans; elle commença le 16 Juillet 622 de notre Ere, sous le règne de l'Empereur Héraclius; ce fut Omar, troisième Empereur des Sarrasins, qui fit la première loi de dater de cette époque. Le jour que Mahomet quitta la Mecque fut le premier du premier Rabia; mais il n'arriva à Médine que le 12 de ce mois, qui répond à notre 24 Septembre. L'Hégire cependant a été censée avoir commencé deux mois plutôt; savoir, du premier de Moharram, parce que celui-ci étant le premier mois de l'année Arabe, Omar n'y voulut rien changer, se contentant d'anticiper cinquante-neuf jours, afin que le commencement de l'Ere vulgaire s'accordât avec celui de la nouvelle. Avant cette période de l'Hégire, les Arabes comptoient ordinairement depuis la plus récente ou la plus longue guerre qu'ils avoient eue. *Prideaux, Vie de Mahomet. Le Père Petau.*

La Ville de Médine, en perdant le nom d'Yatreb, fut d'abord appelée Medinatol-nabi, c'est-à-dire, la Ville du Prophète, & depuis, par abréviation, Médine.

Nota. Dans cette Généalogie de Brinbelle, la date de son arrivée en France est fausse, celles de la naissance de ces illustres enfans le sont aussi: à cela près, cette Généalogie est extrêmement fidèle.

Revenons à cette grande passion que les Asiatiques ont pour les Chats. On nous objectera peut être qu'elle n'est que l'effet de la superstition. L'exemple de Mahomet, dira-t-on, en eſt le seul mobile; mais pour prouver l'illusion de ce raisonnement, nous n'aurions recours qu'à l'histoire.

Mahomet, parmi tous ses sectateurs, s'étant pris de la confiance la plus intime pour Abdorraham, voulut l'illustrer, en lui donnant un surnom éclatant. L'usage étoit chez les Arabes d'être appelé le père de quelque chose qui eût relation à vos mœurs ou à vos talens; c'est de-là que Chalid, hôte de Mahomet, pendant son voyage de Médine, s'étoit acquis, par son extrême patience, le nom d'*Abujob*, c'est-à dire, *Père de Job.* Mahomet, entre les qualités les plus estimées dans Abdorraham, jugea ne pouvoir puiser un surnom plus honorable que dans l'attachement qu'il avoit pour un Chat qu'il portoit toujours entre ses bras; il le surnomma donc par excellence *Abuhareira*, c'est-à-dire, *le Père du Chat* (1).

Mahomet alors, dans les premiers progrès de sa séduction, pesoit toutes ses démarches; il étoit trop politique pour appeler un de ses disciples, auquel il vouloit donner de l'autorité, *le Père du Chat*, si les Chats n'avoient point été en grande considération chez les Arabes. L'effet que les noms propres produisent dans notre imagination, ne nous donne-t-il pas lieu de croire que dans toutes les Nations, il y a toujours eu une idée d'élévation ou d'avilissement attachée à ces

(1) *Prideaux*, Vie de Mahomet, pag. 227 & 228. Il rapporte pour autorité Elmacin & Bochart.

mêmes noms propres (1) ? Ç'auroit été sans doute un grand travers à la Mecque & à Médine, de s'appeler *le Père des Cochons*, depuis que ces animaux avoient été proscrits par l'Alcoran (2).

Il est échappé aux recherches de ces différens Voyageurs une tradition Orientale sur l'origine des Chats, qui me paroît plus imposante qu'aucunes de celles qui viennent d'être rapportées, étant vraisemblable en quelques circonstances ; je la tiens du Mulla (3), qui accompagnoit en France le dernier Ambassadeur de la Porte. Voici cette tradition.

Les premiers jours que les animaux furent renfermés dans l'Arche, étonnés des mouvemens de la barque & du nouveau séjour qu'ils habitoient, ils restèrent chacun dans leur ménage, sans trop s'informer de ce qui se passoit chez les animaux leurs voisins. Le Singe fut le premier qui s'ennuya de cette vie sédentaire ; il alla faire quelques agaceries à une jeune Lionne qui étoit dans son voisinage. Cet exemple prit universellement, & répandit dans l'Arche un esprit de coquetterie qui dura pendant

---

(1) Socrate regardoit comme le premier effet de la prudence d'un père de donner de beaux noms à ses enfans.

Montagne a dit à ce sujet : *Un Gentilhomme mien voisin estimant les commodités du vieux tems, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté & la magnificence des noms de la Noblesse de ce tems-là, Dom Grumedan, Quadragan, Argesilan, & qu'à les ouir seulement sonnér, il se sentoit qu'ils avoient été bien autres gens que Pierre, Guillot & Michel*, pag. 472, l. 1.

(2) C'est dans le chapitre de la Table, que Mahomet déclare les Cochons des animaux impurs.

(3) C'est un Ministre de la Religion.

tout le séjour qu'on y fit, & que quelques animaux ont encore gardé sur la terre. Il se fit, dans différentes espèces, un nombre étonnant d'infidélités, qui donnèrent naissance à des animaux inconnus jusqu'alors (1). *Ce fut des amours du Singe & de la Lionne que naquirent un Chat & une Chatte, qui, par une distinction bien marquée des autres animaux, nés comme eux des galanteries qui se passèrent dans l'Arche, acquirent en naissant la faculté de multiplier leur espèce.*

Toutes les Nations de l'Asie ne sont remplies que de traditions à la gloire des Chats; chez les Indiens même, où les Brachmanes, ces premiers Philosophes, conservent depuis si long-tems une haute réputation, on voit dans leurs Ouvrages de Philosophie les Chats & les Brachmanes souvent mis en parallèle. J'ai découvert à cet égard un fragment de l'histoire des Dieux de l'Inde bien authentique; c'est dans une relation manuscrite qui est entre les mains d'une personne connue par beaucoup d'esprit, & par une profonde érudition (2).

FRAGMENT de l'Histoire des Dieux de l'Inde.

Le Chat, le Brachmane, & le Pénitent.

UN Roi des Indes, nommé *Salamgam*, avoit à sa Cour un Brachmane (3) & un Pénitent (4), célèbres l'un

---

(1) Les Mulets, les Jumarts, & autres.

(2) M. Freret, de l'Académie des Belles-Lettres.

(3) Les Brachmanes tiennent le premier rang dans l'Inde; ils sont dépositaires de la Philosophie & de la Religion.

(4) Les Pénitens sont, dans la Mythologie des Indiens, ce

& l'autre par l'excellence de leur vertu ; il en résultoit entr'eux une rivalité & une dissention qui causoit souvent des événemens merveilleux.

Un jour que ces illustres Athlètes disputoient devant le Roi sur le degré de vertu que l'un prétendoit avoir sur l'autre, le Brachmane, outré de voir le Pénitent partager avec lui l'estime de la Cour, déclara hautement que sa vertu étoit si recommandable auprès du Dieu Parabaravarastou, qui est dans l'Inde le Roi des Divinités du premier ordre, qu'à l'instant même il pouvoit à son gré se transporter dans l'un des sept Cieux où les Indiens aspirent. Le Pénitent prit au mot le Brachmane ; & le Roi, qu'ils avoient choisi pour juge de leur différent, lui prescrivit d'aller dans le Ciel de Dévendiren (1), & d'en rapporter une fleur de l'arbre appelé *Parisadam*, dont la seule odeur communique l'immortalité. Le Brachmane salua profondément le Roi, prit son essor, & disparut comme un éclair. La Cour resta étonnée ; mais on ne doutoit pas cependant que le Brachmane ne perdît la gageure. Le Ciel de Dévendiren n'avoit jamais été accessible aux mortels. Il est le séjour de quarante-huit millions de Déesses, qui ont pour maris cent vingt-quatre millions de Dieux, dont Dévendiren est le Souverain ; & la fleur *Parisadam*, dont il est extrêmement jaloux, fait le principal délice de son Ciel.

---

qu'étoient les Héros à l'égard des Dieux des Grecs ; ces Pénitens, quoique mortels, disputent quelquefois de puissance avec ces Dieux. *Voyez* les Lettres du Père du Halde. Delon, Histoire des Bramines, & autres.

(1) Les Indiens imaginent plusieurs Cieux où l'on jouit de différens degrés de voluptés, selon les vertus qu'on a pratiquées dans ce monde.

Le Pénitent avoit grand soin de faire valoir toutes ces difficultés, & s'applaudissoit déjà de la honte prochaine de son rival, lorsque tout-à-coup le Brachmane reparut avec la fleur céleste qu'il n'avoit pu cueillir que dans les Jardins du Dieu Dévendiren. Le Roi & toute la Cour tombèrent d'admiration à ses genoux, & on exalta sa vertu au degré suprême. Le Pénitent seul se refusa à cet hommage. Roi, dit-il, & vous, Cour trop facile à séduire, vous regardez l'accès du Brachmane dans le Ciel de Dévendiren comme une grande merveille ! Ce n'est que l'ouvrage d'une vertu commune ; sachez que j'y envoye mon Chat quand bon me semble, & que Dévendiren le reçoit avec toutes sortes d'amitiés & de distinctions. Il dit ; & sans attendre de réplique, il fit paroître son Chat, qui s'appeloit *Patripatan*. Il lui dit un mot à l'oreille, & voilà le Chat qui s'élance, & qui, à la vue de cette Cour extasiée, va se perdre dans les nues ; il perce dans le Ciel de Dévendiren, qui le prend entre ses bras, & lui fait mille caresses.

Jusques-là le projet du Pénitent alloit à merveilles ; mais la Déesse favorite de Dévendiren fut frappée comme d'un coup de foudre, d'un goût si emporté pour l'aimable *Patripatan*, qu'elle voulut absolument le garder.

Dévendiren, à qui le Chat avoit d'abord expliqué le sujet de son ambassade, s'y opposa. Il représenta que *Patripatan* étoit attendu avec impatience à la Cour du Roi Salamgam ; qu'il y alloit de la réputation d'un Pénitent ; que le plus grand affront qu'on pût faire à quelqu'un, étoit de lui dérober son Chat. La Déesse ne voulut rien entendre ; tout ce que Dévendiren put obtenir, fut qu'elle le garderoit seulement deux ou

trois siècles, après lesquels elle le renverroit fidèlement à cette Cour qui l'attendoit. Salamgam s'impatientoit cependant de ce que le Chat ne revenoit point; le Pénitent seul avoit un front assuré. Enfin, ils attendirent les trois siècles entiers, sans autre inconvénient que l'impatience; car le Pénitent, par le pouvoir de sa vertu, empêcha que personne ne vieillît. Ce tems écoulé, on vit tout-à-coup le Ciel s'embellir, & d'un nuage de mille couleurs sortir un trône formé de différentes fleurs du Ciel de Dévendiren Le Chat étoit majestueusement placé sur ce trône; & étant arrivé auprès du Roi, il lui présenta avec sa patte charmante une branche entière de l'arbre qui porte la fleur de *Parisadam*. Toute la Cour cria victoire; le Pénitent fut félicité universellement; mais le Brachmane osa à son tour lui disputer ce triomphe. Il représenta que la vertu du Pénitent n'avoit pas opéré seule ce grand succès; qu'on savoit le goût déterminé que Dévendiren & sa Déesse favorite avoient pour les Chats, & que sans doute *Patripatan*, dans cette merveilleuse aventure, avoit au moins la moitié de la gloire. Le Roi, frappé de cette judicieuse réflexion, n'osa décider entre le Pénitent & le Brachmane; mais tous les suffrages se réunirent d'admiration pour *Patripatan*; &, depuis cet événement, ce Chat illustre fit les délices de cette Cour, & soupa chaque soirée sur l'épaule du Monarque. Vous le croyez bien, Madame.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CINQUIÈME LETTRE.

On soupçonne les Chats, Madame, d'avoir un penchant à nuire; que c'est peu les connoître! Il ne faut qu'un coup de crayon pour faire leur apologie; ce trait, qui prouvera leur douceur & leur facilité, est bien à la honte des hommes: mais il s'agit de justifier l'innocence; nous ne pourrions rien dissimuler. Faisons-nous un effort, Madame. Considérons attentivement les Chats dans l'instant de l'attentat qu'on ose faire sur leur personne, par le ministère barbare des Chaudronniers; déjà la perfidie est consommée. Un Chat, séduit par les caresses d'un homme dont il a bien voulu se faire un maître, s'est livré entre les mains d'un ennemi. Il s'en échappe enfin; il est outragé; il a toujours cette griffe dont on a tant exagéré les atteintes: cependant un généreux mépris devient sa seule vengeance. Il se contente de fuir ces hommes qui l'ont si inhumainement trahi; mais bientôt gagné par ce malheureux penchant avec lequel il eſt né pour eux, il revient, & leur découvre pour tout reproche, cette taciturnité & cette langueur dans laquelle il passe le reste de sa vie.

Un Sonnet en bouts rimés, remplis par M. de Benserade, est un tableau admirable de la noble affliction des Chats, lorsqu'ils ont éprouvé les horreurs de la mutilation. Le Chat de Madame Deshouillières est le héros de cette tragique aventure.

SONNET.

Je ne dis mot & je fais bonne . . . . *mine*
Et mauvais jeu depuis le triste . . . . . *jour*
Qu'on me rendit inhabile à l' . . . . *amour.*
Des Chats galans, moi, la fleur la plus . . *fine;*
Ainsi se plaint Moricaut & . . . . . *rumine*
Contre la main qui lui fit un tel . . . . *tour;*
Il est glacière, au lieu qu'il étoit . . . . *four;*
Il s'occupoit, maintenant il . . . . *badine.*
C'étoit un brave & ce n'est plus qu'un . . . *sot,*
Dans la gouttière il tourne autour du . . . *pot,*
Et de bon cœur son Serrail en . . . . *enrage;*
Pour les plaisirs il avoit un . . . . . *talent,*
Que l'on lui change au plus beau de son . . *âge:*
Le triste état qu'un état . . . . . *indolent!*

Qu'on ne nous dise point que les Chats ne connoissent pas le prix de cet attribut que nous croyons (tyrans que nous sommes) avoir le droit de leur ravir. Il n'appartient qu'aux hommes de soutenir, sans rougir, de pareils affronts. Jadis un Prêtre de Cybelle (1), qui, dans son délire, s'étoit, pour ainsi dire, désuni de soi-même, reparoissoit dans la société avec plus de confiance & de considération. Aujourd'hui un enfant de

(1) Cybelle chez les Grecs & chez les Romains eut des Prêtres qui se consacroient à ses mystères en renonçant à leur sexe : on les appeloit *Galles*. Le jour de leur initiation, dès que le son des flûtes commençoit à se faire entendre, plusieurs des assistans se sentoient saisis de fureur ; alors le jeune homme qui devoit être initié jetoit ses habits, & faisant de grands cris, tiroit un glaive & achevoit lui-même le déshonneur de sa personne : sacrifice qui attiroit de grands éloges. Il étoit conduit en triomphe par toute la Ville, portant entre ses mains les marques de sa mutilation. *Fastes d'Ovide. Lucien. Plutarque.*

tribut s'énorgueillit de la misère qui va lui ouvrir l'intérieur du Palais de son Sultan; on le félicite de ce honteux acheminement à la faveur de son maître. Un Chat mutilé non-seulement sent tout le poids de son indigence, mais elle devient, aux yeux des autres Chats, un vice qui les dispense de tous devoirs à son égard; ils lui font cent avanies; ils l'accablent d'outrages. L'erreur vulgaire est que ce sont les Chattes qui se chargent de remplir cette haine; mais cette fausse persuasion n'est qu'un effet de l'ignorance où l'on voit le commun des hommes de ce qui se passe dans le sein des gouttières. Si on avoit eu le soin de faire des Mémoires de la vie de cette célèbre Chatte de l'Hôtel de Guise, dont la généalogie est rapportée dans la Lettre précédente, il ne faudroit point d'autres preuves pour établir que ce sont les Chats seuls qui osent insulter au malheur de leurs confreres mutilés; on feroit connoître en même tems de quelle fidélité en amour, & de quelle délicatesse une Chatte peut être capable.

L'aimable Brinbelle, ainsi que nous l'avons déjà exposé, avoit épousé en troisièmes noces, Ratillon d'Austrasie; jamais époux n'ont ressenti l'un pour l'autre un penchant si vif & si durable; se voir & s'aimer ne fut mutuellement pour eux que ce qu'on appelle l'ouvrage d'un moment, & cette façon de s'unir a bien des charmes.

Un amour qui doit un jour naître
Ne sauroit trop tôt se former;
Commencer tous deux par s'aimer,
Est un moyen si doux de se connoître!

Nos Chats s'aimèrent donc dès la première entrevue, & ne se connurent que pour s'en aimer davantage. Il n'y avoit point de toit solitaire où ils n'allassent se donner des témoignages d'une union si digne d'envie

& miauler (si j'ose dérober ce tour agréable à M. de Voiture (1)) leurs mutuelles amours. Un voisin, de mœurs assez sauvages, pour ne pas trouver bon que la conversation de nos amans interrompît son sommeil, attira, par de feintes caresses le jeune Matou, & lui tendit des piéges qu'un Matou de sang froid auroit apperçus; mais celui-ci s'y laissa prendre.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu, prudence (2).

Il tomba donc dans les mains de son ennemi, qui, dans sa fureur, en fit un nouvel Atys. Représentez-vous la douleur de la Minette Amante, quand elle découvrit ce mystère d'inhumanité. Ne vous imaginez pas que notre Héloïse moderne allât, comme l'épouse d'Abailard, regrettant le bien-être que son époux ne pouvoit plus lui procurer.

Le cœur fait tout, le reste est inutile.

M. de la Fontaine semble l'avoir dit exprès pour la gloire de notre Chatte. En vain une foule de Minons aimables & entreprenans lui offrirent des soins qu'ils regardoient comme la plus sûre consolation qu'elle put recevoir.

Rien ne put ébranler sa fidélité. Héloïse consentit à se renfermer dans un cloître dont l'austérité ne lui laissa pas les occasions de manquer de foi à son Abailard. Notre Chatte, plus sûre d'elle-même & plus attachée à son Amant, ne se força point à être vertueuse,

(1) . . . . . Mon ame dolente
Toutes les nuits est pour vous miaulante.

(2) M. de la Fontaine, le Lion amoureux, *Fable à Mademoiselle de Sévigné.*

elle se conserva sa liberté toute entière, & ne l'employa qu'à rester fidelle. Elle ne perdit pas de vue un moment ce Chat si chéri; & comme les animaux de son espèce, très-délicats sur la perfection de leurs semblables, traitent outrageusement ceux qui, comme lui, sont, pour ainsi dire, séparés de leur être, elle prit sa défense avec intrépidité; on la vit cent fois déployer ses griffes contre les persécuteurs de ce Chat adoré, entre les pattes duquel elle passa délicieusement le reste de sa vie (1).

Avouez, Madame, que depuis qu'il y a des Amans, on trouve peu de modèles d'une passion aussi pure, & d'un aussi bon exemple. Nous entendons dire bien souvent que les sujets de Tragédie sont épuisés. Que n'a-t-on recours à des événemens aussi imposans que celui-ci, & qui se sont passés sous nos yeux? Quel poëme dramatique ne formeroit-on pas des amours généreux que nous venons de dépeindre? Si par crainte de la singularité on n'osoit mettre nos Héros en scène sous leur forme naturelle (ce qui feroit, selon moi, cependant un effet admirable), il seroit si simple de les produire sous des noms grecs! N'avons-nous pas, dans les tems de la décadence de l'Empire d'Orient, un assez grand nombre de personnages connus qui ont éprouvé

---

(1) L'attachement de Psyché pour son amant n'étoit pas si désintéressé que celui de notre Chatte pour le sien; tous ses regrets ne tombent pas sur le cœur de cet amant, lorsqu'elle dit :

Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes !
Mais je les ai tous vus, j'ai vu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

La Fontaine, Amour de Psyché.

les malheurs du Chat de l'Hôtel de Guise? Cette circonstance, qui pourroit former le nœud de la pièce, se trouveroit ainsi liée à l'histoire; mais je reviens toujours à croire que le tableau seroit bien plus intéressant à représenter le sujet dans sa première simplicité: on est si accoutumé à ne voir que des hommes sur la scène; ce seroit au théâtre une nouveauté piquante, & qui entraîneroit sans doute un grand succès.

Nous parlions de la fidélité des Chattes. Quelle preuve plus glorieuse pour elles que cette simpathie que tant de Naturalistes ont reconnu qu'elles avoient pour leurs époux? Quand il meurt, pendant qu'elles sont pleines, pour nous servir du terme vulgaire, soit qu'elles apprennent cette perte ou non, il se passe en elles une révolution qui les fait aussi-tôt avorter.

Et ces grands cris que les Chattes font la nuit dans la partie supérieure des Villes, le vulgaire les regarde comme des clameurs purement machinales. Les Anciens sont partagés à cet égard. L'un a prétendu que c'est l'effet des griffes du Matou, qui par excès de zèle les embrasse trop vivement (1); l'autre (2) en imagine encore une autre cause galante, dont on ne conçoit pas bien comment on peut s'instruire. Il fait de la Chatte une Semelé, & du Matou un Jupiter; mais la vraie origine de ces cris est l'ouvrage de la

(1) Pline entre dans des détails très-curieux sur la conduite des Chats dans leurs amours: *Feles*, dit-il, *mare stante, fœmina subjacente, coëunt.*

(2) *Ex Felibus mas est libidinosissimus, fœmina verò prolis amantissima, quæ ideo maris coïtum refugit, quod is calidissimum ignique simile semen emittat, ita & fœminæ genitales partes comburat, &c.* Elian. lib. 6, cap. 27.

prudence d'une Chatte qui avoit une grande passion dans le cœur.

Voici donc l'opinion la plus communément reçue au sujet des exclamations des Chattes ; celle que je viens de citer étoit en rendez-vous avec un Chat qu'elle aimoit éperdûment. Ceux qui suivent l'ancienne Philosophie, prétendent que c'étoit le moment précis où son amant triomphoit de sa foiblesse. Il est vrai que ce sentiment est fondé sur l'opinion d'Aristote (1), qui soutient *que les Chattes ayant beaucoup plus de tempérament que les Chats, bien loin d'avoir la force de leur tenir rigueur un moment, elles leur font d'éternelles agaceries, sans ménagement, sans pudeur, au point même qu'elles en viennent à la violence, si le Matou paroît manquer de zèle.*

Quoi qu'il en soit, une Souris parut, & voilà notre galant qui part, & qui se met à sa poursuite. La Chatte piquée, comme vous le jugez bien, imagina un expédient pour ne plus éprouver un pareil affront ; c'étoit de jeter de tems en tems de grands cris chaque fois qu'elle étoit en tête-à-tête avec son amant. Ces cris ne manquerent jamais d'aller au loin effrayer la gent Souris, qui n'osa plus venir troubler leur rendez-vous. Cette précaution parut si sage & si tendre à toutes les autres Chattes, que depuis cet événement, dès qu'elles sont avec leur Matou favori, elles affectent de répandre ces clameurs : épouvantail certain de l'espèce souriquoise. Mon Dieu, que les femmes se-

(1) *Feles, &c. sunt porrò, fœminæ ipsæ natura libidinosæ & salaces : itaque mares ad coïtum ipsæ alliciunt, invitant, cogunt, puniunt etiam nisi pareant.* De Mirabilib. tom. 1, pag. 1166.

soient heureuses, s'il ne falloit que cet expédient pour empêcher que leurs amans n'eussent des distractions avec elles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SIXIÈME LETTRE.

A EXAMINER les axiômes de morale, on découvre que ceux qui ont une forme proverbiale, sont le plus généralement établis dans les esprits (1); mais ce qui

---

(1) Quelles peuvent être les sources de l'ascendant que les Proverbes ont sur les esprits ?

Nous recevons nos idées ou par le secours des sens, ou par la réflexion; celles que nous tenons de la sensation, comme le froid & le chaud, sont à la portée de tous les esprits; mais les idées que nous devons à la réflexion, étant elles-mêmes un assemblage d'idées, telle que l'idée de ce qu'on appelle *douter, appercevoir, connoître;* celles de cette espèce, dis-je, ne frappent & n'intéressent que ceux qui sont accoutumés à faire usage de leur esprit. Pythagore veut établir combien il est dangereux de renouveler des troubles assoupis, & d'attaquer le repos de ceux qui peuvent se venger. Il ne faut point, dit-il, attirer le feu avec l'épée. Afranius a-t-il à dépeindre la prudence? il s'explique ainsi : JE SUIS FILLE DE L'USAGE, QUI M'ENGENDRA DANS LA MÉMOIRE MA MÈRE. *Amiot, dans sa Préface de Plutarque, traduit cette définition par ces deux vers :*

Prudence suis, Usage est le mien père,
Qui m'engendra en Mémoire ma mère.

Ces deux maximes tombent en pure perte pour la société. Il faut être capable d'une certaine méditation pour appercevoir

est bien à la louange des Chats, est l'attention qu'on a eu de les choisir pour former le corps de la plupart de ces judicieuses maximes.

Les Anciens ont fait des définitions de la prudence, bien dignes d'être long-tems accréditées dans les esprits; aussi s'y sont-elles maintenues en autorité jusqu'à tems que quelqu'un a dit, par un effort d'imagination inespéré, *Chat échaudé craint l'eau froide*; on a admiré. Tout autre tableau a disparu, & les Chats sont restés en possession d'être le symbole parfait de la prudence. Quelle gloire pour eux, que ce soit dans leur conduite que les hommes soient réduits à puiser les plus sages exemples qu'ils puissent suivre! Mais aussi quel spectacle comique pour ces mêmes Chats, de nous voir retomber tous les jours dans les mêmes piéges dont nous avons déjà éprouvé le danger! Une maîtresse qui nous aura trahis cent fois, trouve encore dans notre foiblesse des ressources de confiance en elle, qui la mettent plus que jamais à portée de nous faire de nouvelles trahisons. Un Chat ne peut être dupé qu'une fois en sa vie; il est armé de défiance, non-seulement contre ce qui l'a trompé, mais même contre tout ce qui lui fait naître l'idée de la tromperie. L'eau chaude l'aura outragé; c'en est assez, il craindra même la froide,

---

l'ensemble des idées qui les composent, pour en embrasser tout le sens; elles ne feront point d'impression sur le commun des hommes; mais que Pythagore & Afranius eussent exposé leur définition revêtue de ces idées simples qui sont à la portée de tous les esprits; que l'un eût dit: *Il ne faut point réveiller le Chat qui dort;* & l'autre: *Chat échaudé craint l'eau froide.* Voilà deux maximes de morale peintes avec un caractère de simplicité également imposant pour tous les esprits.

&

& n'aura jamais que très-peu de commerce avec elle.

N'en rougissons point ; c'est dans les gouttières que nous ferions bien d'aller chercher de l'éducation ; c'est-là que nous trouverions des exemples admirables d'activité, de modeſtie (1), d'émulation noble, de haine de la paresse. Lorsqu'Annibal, ne se permettant aucun repos, observoit sans cesse Scipion, afin de trouver l'occasion favorable de le vaincre, quel modèle avoit-il devant les yeux ? Il guettoit son ennemi, comme le Chat fait la Souris.

Il est vrai que dans le nombre des proverbes où les Chats font l'objet principal du tableau, il y en a qui semblent faits exprès pour les tourner en ridicule (2);

---

(1) Veut-on éviter les piéges de l'amour-propre qui nous cache jusqu'à nos défauts personnels, on n'a qu'à méditer souvent ce proverbe : *Il ressemble à Chat brûlé, il vaut mieux qu'il ne se prise.*

Le plus grand exemple d'activité qu'on puisse se proposer, *C'est d'être debout avant que les Chats soient chaussés.*

Les Magistrats n'oublient jamais combien leur présence est nécessaire pour contenir la licence du peuple, lorsqu'ils ont appris que *les Rats se promènent à l'aise, là où il n'y a point de Chats.* Extrait des illustres proverbes nouveaux & historiques, expliqués par diverses questions curieuses & morales, qui peuvent servir à toute sorte de personne pour se divertir dans les compagnies. *Tom.* 2, *pag.* 30 & 196, *imp. en* 1665.

(2) J'appelle un Chat un Chat, & Rolet un fripon. *Despréaux, Sat.* Il va vous jeter le Chat aux jambes, & autres.

Mais il faut remarquer que dans ces façons de parler, les Chats ne sont impliqués que d'une façon indirecte, au lieu que les autres animaux sont exposés souvent dans les proverbes, simplement & spécialement. *On ne sauroit être plus fripon qu'une Chouette, plus triste qu'un Hibou, plus cruel*

mais de quoi n'abuse-t-on pas ? Et combien la vanité de dire un bon mot a-t-elle entraîné d'injustes plaisanteries ! Quand on veut peindre un amour effréné, qui s'attache aux premiers objets qui se présentent, on dit communément que c'est courir les gouttières ; on compromet ainsi la conduite des Chattes, sans examiner si elles méritent une pareille application. Pour peu qu'on ait l'esprit d'analyse, ne conviendra-t-on pas que d'accuser les Chattes parce qu'elles courent les gouttières, c'est comme si on vouloit donner un travers à une jolie femme, pour s'être promenée sur une terrasse de sa maison. Il est donc certain que les Chattes ne s'écartent point de l'exacte bienséance, quand elles parcourent à leur gré les toits & les cheminées. Il ne s'agit plus que d'examiner ce qui les y attire dans des momens que les hommes ont consacré au repos : c'est l'amour, me dira-t-on, qui les réveille ? Sans doute. Mais c'est le plaisir d'aimer, & non une imagination déréglée, comme on le suppose. C'est un Chat favori, un seul Chat qu'elles y cherchent ordinairement ; & d'ailleurs, quand quelqu'une d'elles y auroit eu de la foiblesse pour quelques-uns de ces Matous à bonnes fortunes,

---

qu'un Tigre. Est-on avare ? *On l'est comme un Chien.* Quel est le plus mauvais souper du monde ? *Un souper de Chien. C'est être un Chien que de faire une noirceur à sa Maîtresse.* Que fait-on quand on est la plus malheureuse personne du monde ? *On enrage comme un Chien.* Ces furieux qui vont vomissant des injures contre le prochain, & qui ne portent point coup, *Ce sont des Chiens qui aboient à la Lune.* Dans la lecture des Ouvrages qui déplaisent, comme celui-ci peut-être, comment s'ennuie-t-on ? *Comme un Chien.* Achille, furieux contre Agamemnon, dans l'Iliade, n'imagine point d'outrage plus sensible que de l'appeler *Visage de Chien.*

auxquels on cède par vanité, il y a eu telle autre Chatte dont la conduite réservée peut bien être admise pour compensation. Il ne faut que lire ce fameux Sonnet sur la Chatte de Madame de Lesdiguières.

SONNET.

Menine aux yeux dorés, au poil doux, gris & fin ;
La charmante Menine, unique en son espèce,
Menine, les amours d'une illustre Duchesse,
Et dont plus d'un mortel envioit le destin :
Menine qui jamais ne connut de Menin,
Et qui fut de son tems des Chattes la Lucrèce,
Chatte pour tout le monde, & pour les Chats Tigresse:
Au milieu de ses jours en a trouvé la fin.
Que lui sert maintenant que, dédaigneuse & fière,
Jamais d'aucun Matou, sur aucune gouttière,
Elle n'ait écouté les amoureux regrets !
La Parque étend ses droits sur tout ce qui respire
Et de ne rien aimer, tout le fruit qu'on retire,
C'est une triste vie, & puis la mort après.

De quelque manière qu'on ait employé les Chats dans les façons communes de parler qui se sont établies, il en résulte toujours une conséquence avantageuse pour eux. Si on n'avoit pas été dans l'habitude de s'en occuper, il auroit été tout simple de choisir d'autres animaux, ou enfin d'autres figures pour être le corps de ces proverbes (1). Mais les Chats étoient esti-

(1) On nomme communément *Rominagrobis*, ces gros Chats qui ont fait succéder au badinage de leur enfance un maintien grave & mesuré. Cette dénomination sert encore à caractériser les hommes qui affectent un dehors sérieux & compassé.

Une des plus heureuses applications de cette façon de parler, se trouve dans une Comédie intitulée *Mellusine*, Comédie

més ; on ne pouvoit les ramener trop souvent aux sujets de conversation ; on les a liés aux maximes de morale. Eh ! que pourroit-on y substituer à leur place ? Veut-on représenter quelqu'un qui sait se tirer avec adresse de toutes les situations embarrassantes ? il est si simple & si élégant de dire : *Il est du naturel des Chats, il tombe toujours sur ses jambes.*

Il faut avouer que cet attribut avec lequel ils sont nés, est bien admirable. L'Académie des Sciences n'a pas regardé comme une étude indifférente le soin d'en expliquer la cause. Ayez le plaisir, Madame, de lire l'extrait que voici des Mémoires de cette Académie (1).

---

du nouveau Théâtre Italien, représentée avec beaucoup de succès en 1718 ; elle est de M. Fuselier. Il s'agit de la différence de l'Amour à l'Hymen ; c'est Trivelin qui parle : *L'Amour*, dit-il, *est un petit Chaton, enjoué, caressant* ; mais l'Hymen : *Oh ! oh ! c'est un Rominagrobis.*

Rominagrobis est un composé de *Raoul*, d'*Hermine*, & de *Grobis*, ce qui signifie proprement, *Un Chat qui fait le gros Monsieur sous sa robe d'Hermine.* Remarq. sur Rabelais, liv. 3, chap. 21, pag. 115.

(1) Si le poids d'un corps hétérogène, plongé dans l'eau, est plus grand que celui d'un volume d'eau égal, & que son centre de gravité ait été mis en haut, non-seulement ce corps doit s'enfoncer dans le liquide, mais il doit faire un demi-tour en s'enfonçant, parce qu'il faut que son centre de gravité descende le plus bas qu'il est possible ; après quoi le corps continue de s'enfoncer, mais sans tournoyer davantage ; le tournoyement se fait sur un point qui n'est pas également éloigné des centres de gravité & de figure, parce que les deux forces qui y sont appliquées sont inégales.

De-là vient que les Chats, &c. *Extr. de la Diss. de M. Parent, Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1700, *pag.* 156.

Les Chats, quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement sur leurs pieds, quoiqu'ils les eussent d'abord en haut, & qu'ils dussent par conséquent tomber sur la tête ; il est bien sûr qu'ils ne pourroient pas eux-mêmes se renverser ainsi en l'air, où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer ; mais la crainte dont ils sont saisis, leur fait courber l'épine du dos, de manière que leurs entrailles sont poussées en haut. Ils allongent en même tems la tête & les jambes vers le lieu d'où ils sont tombés, comme pour le retrouver ; ce qui donne à ces parties une plus grande action de lévier : ainsi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure, & placé au-dessus. D'où il s'ensuit que ces animaux doivent faire un demi-tour en l'air, & retourner leurs pattes en bas : ce qui leur sauve presque toujours la vie. La plus fine connoissance de la méchanique, ne feroit pas mieux dans cette occasion, que ce que fait un sentiment de peur confus & aveugle.

Madame, il me semble que ceci n'est pas trop à la louange des Chats. Je ne m'en suis pas apperçu du premier coup-d'œil; je n'étois touché que du plaisir de connoître que l'Académie des Sciences s'est occupé d'eux. Les laisserons-nous ne se sauver que comme des imbécilles, à la faveur d'un sentiment confus & aveugle? Mais c'est M. de Fontenelle qui s'explique ainsi; à qui nous en plaindre? Ses Ouvrages ont embrassé tous les genres d'esprit. Il a par-tout des admirateurs ; il est en droit d'avoir tort impunément avec nos Chats. Réduisons nous à répondre que si ce n'est que la peur qui les sert si bien, la nature les a du moins traité avec une grande distinction, de leur faire trouver, jusques

dans leur foiblesse, des ressources pour leur conservation; & qu'il seroit bien désirable pour les hommes, que leur frayeur ressemblât à celle des Chats.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SEPTIÈME LETTRE.

Un avantage bien marqué, Madame, que les Chats ont sur les autres animaux, est cette propreté qui leur est si naturelle. Plusieurs Sages de l'antiquité (1) avoient reconnu avant nous la haine qu'ils ont pour les mauvaises odeurs, la pudeur avec laquelle ils se cachent dans les momens où ils cèdent aux nécessités de la nature, & leur attention à dérober aux yeux les effets de cet assujettissement (2); ce savoir vivre (car cette façon de parler doit nous être permise) n'est point,

---

(1) *Quod autem ab omni tetro odore Feles abhorreant, eo excrementa sua fossâ prius facta in terra occultant.* Elian. lib. 7, cap. 40.

Excrementa sua effossâ obruunt terra.

Plin. lib. XI, cap. 73.

(2) Dubelay a bien poëtiquement rendu le sentiment des Anciens sur la propreté des Chats; c'est dans l'épitaphe de son Chat, qui s'appeloit *Bélaud.*

Bélaud, la gentille bête,
Si de quelque acte moins qu'honnète
Contraint, possible il eût été,
Avoit bien cette honnêteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il étoit contraint de rendre.

comme dans les autres animaux, le fruit d'une éducation formée par la violence & par les châtimens; la propreté est dans les Chats un présent de la nature. Eh! quelles dispositions heureuses ne leur a-t elle pas donné? Un Chat, par étourderie ou par humeur (car dans quelle société ne se trouve-t-il pas quelque membre défectueux); un Chat, dis-je, commet une incivilité ou une injustice, il n'est pas besoin d'employer les injures, ni les menaces pour lui en imposer; on ne fait que l'appeler par son nom : *Au Chat*, lui dit-on simplement. A ce mot, il revient à lui-même; il sent sa turpitude; il ne peut plus soutenir des regards qui ont éclairé ses déréglemens. Il fuit; il va dans la solitude des gouttières cacher sa honte, & se livrer à ses remords.

Il n'est donc pas étonnant de voir tant de personnes du premier mérite sentir tout le prix du commerce des Chats. Madame Deshouillières n'a pu refuser à sa Muse le plaisir de les célébrer. Une grande Princesse (1) a immortalisé Marlamain, son illustre Chat, par des vers dignes d'être gravés dans le Temple des Graces. Quels avantages ne tirerons-nous pas de cet Ouvrage? Relisons-le encore, je vous prie, Madame.

RONDEAU MAROTIQUE.

De mon Minon veux faire le tableau,
Besoin seroit d'un excellent pinceau,
Pour crayonner si grande gentillesse,
Attraits si fins, si mignarde souplesse;
Mais, las! ne suis que chétif Poëtereau,
Dirai pourtant qu'il n'est rien de si beau,

(1) Madame la Duchesse du Maine,

Que Cupidon tant joli Jouvenceau,
Pas n'a l'esprit ne la délicatesse
De mon Minon.

Que si Jupin se changeoit de nouveau,
Plus ne seroit Serpent, Cygne, ou Taureau;
Ains pour toucher quelque gente Maîtresse,
Se dépouillant de sa divine espèce,
Revêtiroit la figure & la peau
De mon Minon.

ENVOI.

Gentil Minon, ma joie & mon soulas,
Pour célébrer dignement tes appas,
Voudrois pouvoir rappeler à la vie
Cil qui chanta le Moineau de Lesbie;
Ou bien cetui qui jadis composa
Carmes exquis pour la charmante Issa.
Mais, las! en vain des ténébreux rivages,
Evoquerois si fameux personnages!
Il te faut donc aujourd'hui contenter,
De ce Rondeau qu'amour m'a su dicter.

Quels Héros n'envieroient aux Chats la gloire d'un pareil éloge? Et quelle Muse ne s'honoreroit d'en avoir fait les vers (1)?

(1) C'est dans une lettre que Madame Deshouillières ne balance point à déclarer à son mari que, malgré son absence, c'est son attachement pour Grisette, son admirable Chatte, qui l'occupe toute entière. Voici les fragmens de cette lettre; elle est en couplets de Chansons. Madame Deshouillières a conté d'abord la perte qu'elle a faite d'un de ses chevaux.

Sur l'air: *La jeune Iris sans cesse me suit.*

Etre à pied n'est pas le seul chagrin
Qui fait ma mélancolie;
Je dors à peu près comme un lutin,
Je m'alarme, je m'oublie;

Les Chats peuvent donc se vanter d'avoir eu, pour chanter leurs personnages illustres, les esprits de notre

---

Et s'il faut vous l'avouer enfin,
J'aime jusqu'à la folie.

Sur l'air : *De la Gaillarde.*

Revenez de l'étonnement
Où vous a dû mettre ce compliment :
J'aime, il est vrai ; mais, Dieu merci,
Une Chatte fait mon souci.

Sur l'air : *Si l'Amour étoit ivrogne.*

De mon aimable Grisette,
Le nom est déjà connu,
Elle me rend inquiète
Plus que je n'aurois voulu ;
Croyez-en la Chansonnette
Qui par le monde a couru.

Sur l'air : *Quand le péril est agréable.*

Deshouillière est toujours ingrate,
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris ;
Et son cœur, comme une Souris,
Est pris par une Chatte.

Sur l'air : *Des Feuillantines,*

Voilà ce qu'un bel esprit,
Par dépit,
Composa près de mon lit,
En voyant ma Chatte grise,
Se rouler sur ma chemise.

Après quelques couplets sur les nouvelles du jour, Madame Deshouillières, pour donner à la fin de sa lettre une tournure piquante, ajoute :

Fait à ma toilette,
Le septième Juin,
Partageant avec Grisette,
Et mon papier & mon soin.

siècle les plus célèbres. Ceux qui ont cherché à leur donner des travers, sont tombés dans l'oubli ; la haine des Chats est dans les Auteurs un caractère de médiocrité ; il n'y a qu'à lire le quatrain du Chevalier d'Acilly.

Notre Chatte, qu'il vous souvienne,
Que si vous battez notre Chienne,
Vous serez bientôt le manchon
De notre petite Fanchon.

Voilà ce qu'un génie vulgaire produit. Scarron, doué d'une belle imagination, est bien loin de tomber dans une pareille erreur. Il nous reste de lui une pièce fugitive qui prouve encore de quel engouement on peut être pour les Chats ; il conte une aventure qui vous paroîtra, comme à moi, j'en suis sûr, très-propre à former le sujet d'une excellente Comédie.

EPITRE DE SCARRON

A Madame de Montatère (1).

Une Dame, on m'a fait secret,
Encore que je sois discret,
De son nom, de son parentage,
De sa figure & de son âge,
Un ami seulement m'a dit :
Une Dame, & cela suffit ;
Une Dame donc fort joyeuse,
D'un Chat qu'elle avoit amoureuse,
Ne sachant à quoi l'amuser,
Fit dessein de le déguiser.
D'une tresse faite à merveilles,
Et de riches pendans d'oreilles,

---

(1) Cet Ouvrage n'est point dans le Recueil de ceux de Scarron ; il se trouve dans un Recueil de Gazettes en vers.

Le chef du Chat elle para,
Et l'ayant paré, l'admira :
Lui mit au col de belles perles,
Plus grosses que des yeux de Merles,
De Merlan, ce seroit mieux dit,
Mais la rime me l'interdit;
Une chemise blanche & fine,
Une jupe, une hongreline,
Un colet, un mouchoir de cou,
Et force galans du Marcou,
Firent une brave Donzele;
A la vérité pas fort belle;
Mais au moins elle ravissoit
La Dame qui l'embellissoit.
Devant un grand miroir, la Dame
Tenoit la moitié de son ame,
Ce Chat qui ne témoignoit pas
S'étonner, ni faire grand cas
Des caresses de cette folle,
Ni de se voir comme une Idole.
Cependant quelqu'un qui survint,
Fut cause que la Dame tint
Son Chat avecque négligence.
Sans mettre l'affaire en balance,
Le bon Chat gagna l'escalier,
Et de-là gagna le grenier,
Du grenier gagna les gouttières;
Et voilà la Dame aux prières,
Aux cris, à conjurer les gens,
D'être après son Chat diligens;
Mais dans le pays des gouttières,
Les Marcous ne s'attrapent guères :
On suivit le Chat, mais en vain.
On s'informa le lendemain
Des voisins, on leur dit l'histoire;
Les uns eurent peine à la croire;
Les autres la crurent d'abord,
Et tous s'en divertirent fort;

Et cependant le Chat sauvage
Ne revint point ; la Dame enrage,
Moins pour les perles de son cou,
Que pour la perte du Matou.

Il paroît, par cette aventure, que les Chats n'aiment point à représenter ; tout ce qui a l'air de sujétion répugne apparemment à cette indépendance dans laquelle ils sont nés. M. de Fontenelle contoit il y a quelques jours, qu'étant enfant il avoit un Chat dont il s'amusoit extrêmement. Vous croyez bien, Madame, que je recueillis très-précieusement cette circonstance, espérant bien d'en tirer la conséquence naturelle que dans l'enfance le goût pour les Chats peut être regardé comme le présage d'un mérite supérieur. Nous avons d'ailleurs des preuves que ce même goût subsiste encore quand la raison est venue, n'étant point incompatible avec les occupations les plus sérieuses. On voit que c'étoit pour Montagne une vraie récréation, que d'étudier les actions de son Chat ; & personne n'ignore qu'un des plus grands Ministres qu'ait eu la France (1), avoit toujours des petits Chats folâtrans dans ce même cabinet d'où sont sortis tant d'établissemens utiles & honorables à la Nation. Mais revenons à ce que j'ai à vous conter de M. de Fontenelle. Entr'autres jeux, il imagina donc de prononcer un discours qu'il composoit sur le champ ; mais ne trouvant aucune attention dans les autres enfans qui devoient l'écouter, & ne voulant point se passer d'auditoire, il prit son Chat, & l'ayant placé dans un fauteuil, l'érigea en spectateur ; le Chat, oubliant bientôt qu'il formoit lui seul toute l'assemblée, part, gagne la porte,

(1) M. de Colbert.

& l'orateur de courir après son auditoire d'escaliers en escaliers, déclamant toujours avec enthousiasme, jusqu'à tems que le Chat ayant atteint les gouttières, il le perdît tout-à-fait de vue.

Je suis bien fâché qu'il n'ait pas mis en vers cet événement. Quel titre ce seroit pour les Chats, s'ils se trouvoient placés entre le Sonnet de Daphné & les Mondes !

Notre histoire seroit plus étendue que celle des sept Sages de la Grèce, si nous rapportions tous les Ouvrages des Poëtes fameux à l'honneur des Chats; mais je n'ai fait usage de ces différentes Poësies dans le cours de ces Lettres, qu'autant qu'elles servent d'autorité ou d'éclaircissemens à quelque circonstance essentielle à la gloire de nos Héros; j'ai rassemblé cependant tous ces Ouvrage . Une collection si curieuse ne peut être qu'agréable à ceux qui aiment à épuiser chaque matière, & présentera aux amateurs des Chats, dans un seul tableau, tous ces différens points de vue trop dispersés, dont ils s'occupent avec tant de plaisir.

Les Chats ont encore parmi nous des titres d'une autre espèce. Paris enferme un édifice qui, par sa simplicité & son élégance, fait bien de l'honneur à l'Architecture, c'est le tombeau du Chat de Madame de Lesdiguières. L'Epitaphe qui y est gravée, prouve assez que ce Chat faisoit tout l'agrément de la vie de sa maîtresse, qui l'aimoit, dit-on, à la folie: caractére des grands attachemens (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je r'ouvre ma Lettre, Madame, pour vous marquer

---

(1) Ci-gît une Chatte jolie :
Sa Maîtresse, qui n'aima rien,
L'aima jusques à la folie ;
Pourquoi le dire ? on le voit bien.

combien je partage votre douleur sur la mort de Marlamain que vous ne pouvez ignorer. On vient de me l'apprendre sans aucun ménagement ; jugez de ma situation. Vous a-t-on conté toutes les circonstances de cette triste aventure ? Une demi-heure avant qu'il expirât, on a connu à ses inquiétudes qu'il vouloit être porté dans l'appartement de son illustre Maîtresse. A peine s'est-il trouvé auprès d'elle, qu'il a rassemblé tout ce qui lui restoit de forces pour faire les adieux les plus tendres ; quelques momens après, comme on s'est apperçu qu'il vouloit qu'on l'emportât,

---

L'exemple de Madame de Lesdiguières n'est point du tout une singularité ; on trouve communément des personnes qui font leurs délices de leur Chat : ce sont ordinairement celles qui ont une ame délicate & des passions douces ; ce n'est pas que le goût des Chats ne puisse subsister dans un cœur où règne encore les passions tumultueuses ; mais il est plus ordinairement le partage de ceux qui mènent une vie plus voluptueuse qu'agitée.

Quelquefois l'attachement pour les Chats est porté à l'extrême. Cette automne dernière, dans un petit Village appelé *Passy*, & situé sur la route d'Evreux, une Dame qui venoit à Paris avec un grand cortège, arriva fort tard à une très-médiocre Hôtellerie : son premier soin, avant de descendre de carrosse, fut de demander s'il y avoit un Chat dans la maison ; on lui dit que non ; mais d'ailleurs on lui promit des merveilles ; elle répondit qu'il lui falloit un Chat, & que sans cela elle ne pouvoit s'arrêter. On alla d'abord réveiller tout le Village, & on lui apporta enfin la Chatte du Curé ; dès qu'elle la tint dans ses bras, elle entra dans l'Hôtellerie, & se crut dans le Palais de Psyché. Elle avoua que lorsqu'elle passoit la nuit dans un appartement où il n'y avoit point de Chat, il lui prenoit des vapeurs insupportables. Le sien étoit tombé malade lorsqu'elle étoit partie ; elle étoit réduite à en emprunter un à chaque séjour qu'elle faisoit ; & lorsqu'elle n'en trouvoit point, elle passoit la nuit dans la campagne.

pour épargner, sans doute, le spectacle de sa mort, on l'a remis dans sa chambre, où il est expiré. Son dernier soupir a été un de ces miaulemens doux & tendres qu'il étoit accoutumé de faire, quand il étoit honoré de ces caresses qui l'ont rendu si illustre. Je viens d'essayer de faire son Epitaphe, je vous en fais part; mais ne la lisez point, si vous connoissez celle dont M. de la Mothe est l'auteur : elle m'a appris le peu que vaut la mienne.

EPITAPHE DE MARLAMAIN.

Minon, quel que tu sois, arrête ici tes pas,
Au pouvoir d'Atropos ta griffe est asservie;
Apprend quelle est la rigueur du trépas,
Lorsqu'il faut s'arracher à la plus douce vie.
Hélas! j'ai vu passer des jours délicieux.
O Chats Egyptiens, mes augustes aïeux!
Vous qui, sur un autel, entourés de guirlandes,
Etiez l'amour des cœurs & le charme des yeux,
On vous a prodigué des Hymnes, des offrandes;
De tous ces vains respects je ne fus point jaloux;
Ludovise (1) m'aima, votre gloire est moins belle;
Vivre simple Chat auprès d'elle,
Vaut mieux qu'être Dieux comme vous.

HUITIÈME LETTRE.

Vous allez être bien aise, Madame, de voir le nom des Chats écrit en hébreu : en voici les caractères חתול. Ils se lisent *Chatoul* (2). C'est là, selon le savant

(1) Madame la Duchesse du Maine.

(2) Chat de *Catus*, les Gloses d'Isidore *Murilegus Catus*.

M. Ménage, que commence la généalogie des différens noms que les Chats ont reçu successivement dans les

---

Le Lexicon de Cirille *αιλȣρον*. Le Lexicon ancien, grec, latin, *κατ7α*, *Catta*. Le Scholiaste de Callimaque sur l'Hymne de Cérès, *αιλȣρον ιδιωτικως Καττον*.

Le latin *Catus* a été fait du grec *κατις*, qui signifie *vivera*, pour lequel Homère a dit *κτις* par contradiction.

En Celtique, *Cat* ou *Cas*; selon Pezrou, c'est de ce Cat Celtique que nous avons fait Chat, comme Charbon de *Carbo*, & Chambre de *Camera*. Menag. Diction. Etymolog. lettre C.

En Arabe, *Harcira*. Voyez la Vie de Mahomet, par Prideaux.

En Italien, *Gatto*.

En Espagnol, *Gato*.

En Hollandois, *Kater* ou *Kat*.

En Allemand, *Cats*.

En Maldivois, *Boulan*. Voyez les Voyages de Peyrard de Laval, dans le Dictionnaire de la Langue Maldivoise.

Il y a quantité de Plantes, d'Instrumens de méchanique, dont le nom propre est dérivé du mot de *Chat*, par quelques relations, sans doute, dont la tradition s'est perdue; mais il faut remarquer que ces noms ne sont donnés qu'à des choses agréables ou utiles.

On appelle *Chatton* une monture de bague. On donne le même nom à la partie de la Tulipe qui enferme la graine de la Tulipe.

Chatte, en terme de Marine, est une barque de soixante tonneaux.

Chatte, espèce de Concombres qui se trouvent en différens endroits de l'Egypte, très-agréables au goût, & bons contre la fièvre.

Payer en Chats & en Rats, ce qui caractérise un mauvais payeur, n'a nul rapport avec les Chats. Anciennement *Chas* vouloit dire une maison, & *Ras* signifioit un champ; c'étoit donner, au lieu d'argent, des héritages bâtis & non bâtis. *Dictionnaire de Trévoux.*

Chat. Ainsi s'appelle certains vaisseaux du Nord à cul rond,

Nations,

Nations. De *Chatoul* les Grecs ont fait Κατις; & ce *Catis* est devenu d'abord, chez les Latins, *Cautus*, qui veut dire prudent & avisé, & qui, en cette qualité, s'est trouvé propre à former *Catus*, dont nous avons tiré le mot de Chat. Voilà donc, Madame, des noms à choisir pour nos amis, noms d'autant plus convenables, qu'ils exposent, par leur étymologie, quelques qualités de l'animal aimable auquel ils sont appliqués; & nous avons le dégoût de voir qu'au lieu d'aller puiser dans des sources si fécondes, on donne aux Chats, dans presque toutes les maisons, des sobriquets au hasard, & qui ne portent sur aucune idée raisonnable; les plus grands hommes, parmi les modernes, sont tombés dans cette erreur. M. de la Fontaine, en cent endroits de ses Fables, semble affecter de donner aux Chats des dénominations ridicules, dans les endroits même où il fait leur éloge. Pourquoi ne pas imiter à cet égard le divin Homère? Quand il parle des Chats, c'est toujours avec les égards & les convenances qu'il est si naturel d'observer pour eux. Il n'y a qu'à lire son Poëme de la Batrachomyomachie, lors-

---

qui n'a qu'un pont qui porte des mâts de Lune, sans avoir de Lune ni de barre de Lune.

Chat, en terme d'Artillerie, est un morceau de fer qui sert à gratter le dedans d'une pièce de canon, pour voir s'il ne s'y trouve point de chambre.

Chaters, c'est le nom qu'on donne en Perse aux Coureurs. *Tavernier.*

Ce mot ne peut être dérivé que du mot Hébreu *Chatoul.*

Chat levant ou *Chat prenant*, termes de Coutume.

Ces mots signifient une clause qu'on mettoit autrefois dans le pays Messin. Par cette clause on donnoit pouvoir à ceux qui prenoient des fonds à mort-gage, d'en percevoir les fruits,

qu'il a à peindre leur talent pour attraper les Souris. Psycarpax, Prince Rat, parle ainsi à Bouffard, Roi des Grenouilles :

Le Chat aux doigts tranchans, je l'avouerai, Seigneur,
Dans mes sens éperdus imprime la terreur ;
Des piéges, il est vrai, l'amorce est redoutable,
Mais je crains cent fois plus une patte implacable,
Qui jusques sous nos toits (oh perfide transport !),
Vient se cacher, m'atteindre, & me donner la mort ;
Ma valeur vainement s'oppose à tant de rage,
Contre une griffe, hélas ! à quoi sert le courage (1) ?

C'est dans les actions des Héros qu'on a toujours puisé les surnoms qu'on leur a donné. Qu'on cherche dans les Naturalistes les attributs des Chats, mille épithètes honorables viendront se présenter. Il est vrai qu'on pourra quelquefois envisager les Chats par des faces moins favorables. *Quand on examinera cette souplesse, & ce silence avec lequel ils se glissent dans les endroits où ils peuvent attraper des oiseaux* (2), cette dextérité ne plaira point à ceux qui aiment mieux les Oiseaux que les Chats. Ils l'appelleront injustice, attentat, tyrannie ; cependant le reproche de manger quelques oiseaux (3), doit leur être fait

(1) Le Chat aux doigts crochus,
Est un des animaux qui m'alarme le plus ;
Je crains du piége encor les trompeuses amorces ;
Mais sur-tout du Matou je redoute les forces :
Mes plus grands ennemis, ce sont ces fins matois,
Qui viennent nous chercher jusques dessous nos toits.
Traduct. de la Batrac. par M. Boivin.

(2) *Feles quidem quo silentio quam levibus vestigiis obrepunt avibus.* Plin. lib. XI, cap. LXXIII.

(3) Montagne rapporte par admiration un événement passé

avec beaucoup de ménagement, lorsqu'on observe qu'ils sont ennemis nés de beaucoup d'autres animaux qui sont nuisibles, & que nous avons en grande antipathie, Ils détruisent les Lézards & les Serpens (1). J'ai heureusement recueilli sur ce sujet des vers que je crois traduits de l'Arabe. C'est une Idyle intitulé *les Chats*, La personne dans les mains de laquelle elle étoit tombée, accoutumée à ne voir dans ces sortes d'Ouvrages que des Oiseaux, des Chèvres ou des Moutons, étoit très-surprises de ce que les Chats étoient devenus un sujet pastoral. Ces vers, lorsqu'elle me les communi-

---

sous ses yeux, par le récit duquel on voit qu'il reconnoît dans les Chats des qualités surprenantes. Voici ces propres mots : *On vit dernièrement chez moi un Chat guettant un Oiseau au haut d'un arbre ; & s'étant fiché la vue ferme l'un contre l'autre quelque tems, l'Oiseau s'être laissé choir comme mort entre les pattes du Chat, ou enivré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du Chat,*

(1) *Feles contra lethiferos Aspidum morsus & alia Serpentum genera quæ nocent, utiles.* Est. Diod. Sic. p. 74.

Au midi de la région des Marmarides, qui est un désert, il y avoit des Serpens, appelés *Cérastes*, desquels la morsure étoit extrèmement venimeuse; ils étoient d'autant plus dangereux, qu'étant de la couleur du sable, on marchoit dessus, faute de les appercevoir. Anciennement ces bêtes passèrent en Egypte, où elles rendirent plusieurs pays déserts, *Diod. de Sic. l.* 3, *pag.* 132.

L'île Ophiade, qui est située dans la mer Rouge, fut longtems déserte à cause de la multitude de Serpens qui y habitoient. Diodore rapporte qu'elle en fut délivrée par le secours des Rois d'Egypte.

Ce secours étoit sans doute une armée de Chats qui y fut envoyée; mais l'Histoire fait presque toujours honneur aux Monarques seulement, des grands événemens qui se sont passés sous leur règne.

qua, réveillèrent d'abord en moi le souvenir de ces Chats de l'île de Chypre, que j'ai cité dans ma quatrième Lettre, qui passoient une partie du jour à la chasse des Serpens dans la campagne, & se rendoient à des heures reglées au Monastère où ils habitoient. Je pensai, comme cela vous paroîtra tout simple, que le Moine auquel le soin de sonner la cloche pour le dîner des Chats étoit confié, & qui les conduisoit dans la prairie, s'occupoit d'eux comme les pasteurs font si naturellement de leurs Moutons. Le loisir de cette vie heureuse lui avoit inspiré sans doute le goût de la Poësie; & n'ayant point de Bergère à célébrer, il avoit du moins chanté son troupeau. Je crois, Madame, que mes conjectures vous paroîtront sensées, quand vous aurez lu cet Ouvrage: le voici.

LES CHATS,

IDYLLE.

C'en est assez, beaux Chats, suspendez votre zèle,
Grimpez, grimpez, sur ces rameaux épais;
Pendant l'ardeur du jour goûtez la douce paix
Que vous rendez à cette Ile si belle.
Ces gazons émaillés des plus vives couleurs,
Ces bosquets toujours verts, cette onde qui serpente,
Le croiroit-on, hélas! inspiroient l'épouvante;
Mille & mille Serpens s'y cachoient sous les fleurs.
C'est votre griffe tutélaire,
Qui de tant de périls termine enfin le cours.
Que tout célèbre ici cette griffe si chère;
Non, non, ce n'est qu'aux Chats que l'on doit les beaux jours.
Le Dieu des cœurs vous devra les conquêtes,
Qui vont éterniser sa gloire dans nos bois;
Quel triomphe pour vous chaque jour dans nos fêtes:
L'écho répétera cent fois,

O délice des cœurs, ô belle Cythérée,
Rien ne nous contraint plus, nous vous suivrons toujours;
Dans cette Ile où jadis vous fûtes adorée,
Les Chats ont ramené les jeux & les amours.
Tendres Minons, c'est par vos seuls exemples,
Que la Fidélité peut relever ses temples.
Quels modèles pour notre cœur,
Quand la beauté qui vous est chère,
De vos feux partage l'ardeur!
Vous n'êtes point flattés du vain orgueil de plaire,
Le seul plaisir d'aimer fait tout votre bonheur:
Que les Bergers ici viennent apprendre,
A ressentir des feux qu'ils ne connoissent pas;
Ah! quand on veut brûler de l'amour le plus tendre,
Il faut aimer comme les Chats.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que ce nouveau détail de Bergerie a quelque chose de plus vaste & de plus piquant (sans cependant sortir de la simplicité champêtre) que le genre pastoral qu'ont traité les Anciens? Quel dommage que Théocrite n'ait pas eu l'idée de celui-ci. On ne peut vanter, dans les Moutons, que la blancheur de leur laine, les bonds qu'ils font sur le penchant d'un côteau, ou le bêlement d'une Brebis qui appelle son petit Agneau. Il n'y a rien là d'intéressant pour le cœur. Si l'on veut remuer le lecteur par des images de l'amour, il faut lui faire perdre de vue le troupeau, pour ne l'occuper que du Berger & de la Bergère; mais dans une bergerie de Chats, c'est dans le sein du troupeau même qu'on puise le sujet entier d'une Eglogue intéressante.

Madame Deshouillières, qui savoit si bien se saisir des images & des idées propres à la Poësie, n'a-t-elle pas écrit avec un grand détail les amours de Grisette? N'avons-nous pas d'elle encore un Poëme tragique &

lyrique sur la mort d'un des Amans de cette belle Chatte? J'ai songé, comme vous croyez bien, Madame, à faire mettre ce Poëme en musique; mais l'Ouvrage étoit assez important pour me rendre difficile sur le choix du Musicien. Ce sont des Chats qui forment toute l'action (1). J'ai consulté nos connoisseurs en musique les plus délicats; ils m'ont déclaré que le chant des Chats pouvoit être rendu exactement par un grand nombre de nos Musiciens modernes, m'assurant qu'ils mettroient ce Poëme dans tout son jour. D'un autre côté, de savans Italiens, qui sont de bonne foi, m'ont prouvé que leur musique devoit, à bien des égards, avoir la préférence, & particulièrement par le récitatif. Cette dernière raison a pensé emporter la balance: mais comme cet Opéra n'est point de ce dont la représentation & le succès doivent se renfermer dans une seule Nation, & qu'il est destiné au moins à toute l'Europe, j'attends que les deux partis soient d'accord, pour me déterminer. Je sais bien des personnes de mérite qui sont dans une grande impatience de voir cette question décidée, & qui certainement ne verront jamais d'autre Opéra nouveau que celui-ci. Imaginez-vous, Madame, combien le Ballet en sera brillant & varié, étant exécuté par des Chats. Ces

---

(1) Les Personnages sont :

Grisette, Chatte de Madame Deshouillières.

Mimy, Chat de Mademoiselle Deshouillières, amant de Grisette.

Marmuse, Chat de Madame Deshouillières, confident de Mimy.

Cafar, Chat des Minimes de Chaillot, député des Chats du Village.

Troupe de Chats du voisinage.

nouveaux Danseurs, par leur légèreté extraordinaire, caractériseront le merveilleux de l'Opéra, bien mieux, sans comparaison, que les vols, les chars, & les trapes dont on apperçoit toujours la méchanique (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

NEUVIÈME LETTRE.

Si jamais, Madame, il étoit établi de déterminer son choix à une seule espèce de Chats, les noirs auroient sans difficulté la préférence. Les Chats noirs sont ceux dont la nature a toujours été le plus avare; elle semble ne nous en montrer quelquefois que pour nous prouver qu'elle a le secret d'en faire. Il y a toute apparence que les Chattes qui se piquent de beauté, sont de cette couleur, ou tâchent du moins d'en être. J'ai remarqué qu'elles étoient extrêmement courues par toutes sortes de Chats. Elles ont apparemment à leurs yeux ce piquant qui est le partage des Brunes dans

(1) Nous avons à Paris un célèbre tableau d'Histoire, qui sera un monument éternel de la dextérité des Chats. On découvre d'abord aux pieds d'un superbe bâtiment une Chatte & un Chat en rendez-vous, & sur le coin d'une corniche, on apperçoit un Chat à demi caché, tenant un pistolet pointé sur le Chat qui lui enlève sa maîtresse. Cette aventure, représentée allégoriquement comme elle l'est, coûtera peut-être des volumes entiers de dissertations aux Savans des siècles à venir. Le simple de l'histoire est que le Chat qu'on voit sur la corniche, ayant surpris sa maîtresse avec son rival, il se lança sur lui du haut de la gouttière, avec tant de justesse & de force, qu'il l'écrasa de sa chûte.

toutes les espèces, & pourroient bien se faire honneur de ces vers de M. de Fontenelle, dont les Brunes ont été si flattées :

Brunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle,
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon.
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grèce affolèrent les Sages,
Qui, comme oisons les menoient par le bec,
Qui croyez-vous que ce fussent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes,
Disoient, Dieu sait, gentillesses en Grec;
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi Philosophe, ou du moins Raisonneur,
Et qui pouvoit accquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or, vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse,
Quand vous verrez Brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité;
Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

Il est vrai que la couleur noire nuit beaucoup aux Chats dans les esprits vulgaires; elle fait sortir davantage le feu de leurs yeux; c'est assez pour les croire au moins sorciers (1); mais en récompense ce même

(1) Il se passe à ce sujet à Metz, tous les ans, une cérémonie qui est bien à la honte de l'esprit : *Les Magistrats viennent gravement dans la place publique, exposer des Chats dans une cage placée au-dessus d'un bûcher, auquel on met le feu avec un grand appareil; & le peuple, aux cris affreux que font ces pauvres bêtes, croit faire souffrir encore une*

aspect joint à leurs façons d'agir charmantes, est, pour les gens de bon sens, une image naïve de ces peuples venus de l'Afrique, dont le teint rembruni leur donnoit un abord sauvage, & qui cependant, dès qu'ils furent maîtres de l'Espagne, sembloient n'en avoir fait la conquête que pour y transporter la politesse & la galanterie.

Feu Madame de la Sablière fournit à cet égard un exemple bien remarquable. Elle avoit passé une partie de sa vie au milieu d'un nombre de Chiens. Un beau jour ses amis furent très-étonnés de les trouver tous exilés, & de voir à leur place une troupe de Chats noirs triomphans. On lui demanda la cause de cette révolution ; elle avoua, qu'ayant éprouvé qu'on s'attachoit avec passion aux Chiens, ce qui lui paroissoit très-déraisonnable, elle s'étoit déterminée à n'avoir que des Animaux dont le commerce ne mène pas plus loin qu'on ne veut. Quel

---

vieille Sorcière qu'on prétend s'être autrefois métamorphosée en Chat, lorsqu'on alloit la brûler.

Les Chats sont bien malheureux d'avoir eu la préférence dans la prétendue métamorphose de la vieille. Il étoit si naturel de l'imaginer changée en Dragon.

M. Locke a bien raison de dire qu'il y a de certaines frayeurs qui déshonorent notre entendement. Rien est-il si ridicule que l'aventure de ce Mathématicien [*], qui s'imaginant un jour que son Chat avoit parlé, pensa en mourir de peur ? Tandis qu'il travailloit, remarquant que ce Chat tenoit ses yeux fixés sur lui, il dit : *Tu me regarde bien attentivement ;* à quoi il prétend que le Chat avoit répondu : *Eh ! pourquoi non ?*

Le Mathématicien, enivré sans doute de la fatigue de son travail, avoit pris un *Miaou* pour un *Pourquoi non ?*

[*] Il s'appeloit M. Drouin, & logeoit à Paris chez M. de Treville.

guide que la prudence humaine ! c'étoit les Chats, & les noirs encore qu'elle avoit choisis Il est vrai qu'elle réussit d'abord à rompre son premier attachement, mais ce ne fut que pour en reprendre un cent fois plus tendre & plus durable. Sans cesse environnée & occupée de ces Chats; livrée de plus en plus à un enchantement qu'elle n'avoit pas prévu : amusemens, passions, tout leur devint subordonné ; elle ne voulut plus admettre dans son intimité qu'eux, & M. de la Fontaine, & cette liaison agréable a duré jusqu'à sa mort.

Entre ces Chats rares, ce siècle-ci en a produit un dans lequel on retrouve, à un degré de ressemblance étonnant, ce commerce séduisant des Zegris & des Abencérages. Comme eux, il a un goût infini pour les fêtes. Amateur des promenades, & en même tems ennemi de cette tristesse que l'hiver répand sur la nature, il s'est choisi une galerie où il jouit d'un printems éternel : c'est une Orangerie. On le voit respirant les parfums, & s'égarant à travers les branches & les fleurs. Vous jugez bien, Madame, que le théâtre de ses amours ne peut être que

Sous ce berceau qu'amour a fait exprès,
Pour attendrir une inhumaine.

Il y conduit une Chatte tricolore, qui porte un masque noir comme le sien, & qu'il aime avec toute la galanterie & la fidélité de ces vieux tems qu'on nous vante toujours. Cette constance est bien à sa gloire. Charmant comme il est, avec l'art qu'il a d'attirer les Belles dans un lieu délicieux, où il ne règne qu'un jour sombre, il n'auroit qu'à imaginer des conquêtes, & les faire.

Quelles Chattes si modérées,
S'armeroient de rigueur dans ces nuits éclairées,

Par le seul flambeau des amours!
C'étoit sous un berceau, dans ces belles soirées,
Que Clèves, malgré soi, s'occupoit de Némours.

Je n'ai encore exposé que les plus foibles preuves du mérite de cet admirable Chat. Une Princesse à qui les destinées ont fait un don plus précieux par le charme de son esprit que par le rang supérieur qu'elle remplit; cette grande Princesse, dis-je, le chérit & s'en amuse. Anacréon, à ce prix, n'auroit-il pas jugé avec justice ses talens assez récompensés?

J'ai l'honneur d'être, &c.

DIXIÈME LETTRE.

Nous n'avons, Madame, traité encore qu'en ébauche la forme aimable de nos Chats; c'est une de celles qui font le plus d'honneur à la nature. Ils joignent au maintien solide des Quadrupèdes, un agrément & une dextérité donnée à un petit nombre d'espèces. Couverts d'une fourrure veloutée, où la nature s'est jouée à varier des couleurs, ils naissent armés contre l'intempérie des saisons.

C'est une mécanique très-curieuse que l'art avec lequel les Chats disposent cette furrure, pour recevoir ou éviter à leur gré les impressions de l'air; la découverte que j'en ai heureusement faite, est le fruit d'un grand nombre d'observations.

Quand il règne un air dont les Chats veulent se garantir, j'ai remarqué qu'ils tiennent leur poil couché exactement sur leur peau: ce qui fait connoître que

cette tissure devient alors un rempart où les parties du froid ou du chaud glissent sur la superficie; au lieu que quand la saison est convenable à leur tempérament, on flatte leur sensation. Ils s'ouvrent, pour ainsi dire, aux influences; ils dilatent leur poil; ils le hérissent; ce qui donnent un libre passage à l'air dont ils consentent d'être frappés. Ces précautions sont, sans doute, une suite de la connoissance qu'ils ont des changemens du Ciel (1). Cette patte qui, par les contours qu'elle trace sur leur visage, est un présage de pluie

---

(1) Vigenère [*], qui a recueilli à cet égard les opinions des Anciens, en expliquant le symbole du Chat à face humaine posé sur le Sistre Egyptien, s'exprime en ces termes: *Au regard de la face humaine;* cela ne veut dire autre chose, sinon *que cet animal a considération & notice des changemens qui aviennent par chacun jour au globe de la Lune.* Cardan a soutenu au contraire que ces variétés dans la prunelle de leurs yeux, qui grandissent & diminuent, venoient uniquement de leur volonté. D'autres ont cru que l'approche ou l'éloignement du Soleil influoit aussi sur eux, observant que le matin ils se tenoient étendus, à midi ramassés en peloton, & le soir frappés d'engourdissement & de nonchalance. *Jonston.*

M. Boyle, de la Société Royale de Londres, dans le Livre qui a pour titre: *A disquisition about thé final causes of natural things, &c.* c'est-à-dire, *Dissertation touchant les Causes finales des choses naturelles*, prétend que les Chats ont la prunelle longue & située perpendiculairement; la raison de cela, ajoute un de ses amis, savant dans l'Optique, est que comme les Chats, dont la marche ordinaire est de grimper aux murailles pour attraper les Souris & les Rats, dont ils vivent, peuvent les observer par la situation perpendiculaire de leur prunelle, plus aisément que si elle étoit transversale, comme celle des Chevaux, des Bœufs, ou autrement.

[*] Notes sur Philostrate, *Chap. des Sistres.*

ou de beau tems, que les gens même les moins éclairés ont remarqué, supplée aux instrumens de mathématique ; ainsi les Chats peuvent être regardés comme des Baromètres vivans (1).

Mais supposons que ces relations des Chats avec les Astres soient imaginaires, & ne les regardons que par des faces qui leur sont incontestables ; leurs yeux, par exemple, ont été long-tems l'objet de l'ambition des belles, on ne pouvoit leur donner un éloge plus flatteur que de leur trouver les yeux pers, c'est à-dire, changeans comme ceux des Chats, ou verts, comme on remarque qu'ils les ont communément (2). M. de la Fontaine, dans la Fable des Filles de Minée, après

---

(1) Le Poéte Ronsard porte bien plus loin ses idées sur les connoissances qu'il accorde aux Chats ; il ne balance point à les mettre, pour ainsi dire, au rang des Sybilles ; c'est peut-être le seul endroit de ses Poësies dignes d'éloge.

> Or comme on voit qu'entre les hommes naissent
> Augurs, Devins . . . .
> Aussi voit-on, Prophètes de nos maux,
> Et de nos biens, naître des animaux,
> Qui le futur par signes nous prédisent ;
> . . . .
> Mais par sus tous, l'animal domestique
> Le Chat a l'esprit prophétique :
> Et faisoient bien ces vieux Egyptiens,
> De l'honorer.
>
> *Epitre à Remy Belleau, Poëte.*

(2) On ne prétend pas que les yeux pers & les yeux verts soient les mêmes. Les yeux pers sont ceux qui sont ordinairement d'un bleu pâle, ou quelquefois de couleur d'eau, & qui varient encore de différentes nuances dans l'espace d'un jour. Les yeux verts ne changent point de nuances quand ils appartiennent aux hommes ; mais à l'égard des Chats, les yeux

avoir décrit la dispute de Neptune & de Minerve, au sujet de la Ville d'Athènes, pour caractériser dignement la Déesse, la représente avec ces yeux qui sont le partage des Chats.

> Elle emporta le prix & nomma la Cité ;
> Athènes offrit ses vœux à cette Déïté ;
> Pour les lui présenter, on choisit cent pucelles,
> Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
> Les premières portoient force présens divers,
> Tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers.

Marot, pour frapper d'un seul trait le portrait de Vénus, n'a t-il pas dit :

> Le premier jour que Vénus aux yeux verts.

Le Sire de Coucy, si célèbre par ses amours, avoue dans ses Poësies, qui sont du tems de Philippe-Auguste, que c'est-là le charme auquel son cœur a cédé (1). Ces beaux yeux, qui appartenoient à une Madame de Fayel, causèrent, comme on le sait, l'aventure du monde la plus tragique (2). Les yeux verts n'inspirent que de

---

verts ont ces augmentations & ces dégradations de couleurs qui caractérisent les yeux pers.

Selon Ménage, *pers* vient du Grec περκος ou περνος, qu'il explique *Subniger*.

Pallas, prise pour l'air, fut nommée, par les Egyptiens, *Glaucopis*, c'est-à-dire, ayant les yeux de blancheur verdoyante. *Diod. Sic. lib.* 1, *pag.* 5.

(1) Au commencier, la trouvay si doucette,
Que ne cuiday por ly maux endurer ;
Mais si bel œil vert, & riant, & cler,
M'a si sorpris. . . . . . .

(2) Renaud de Coucy, blessé au siége d'Absalon, dans la croisade de Philippe-Auguste & de Richard, Roi d'Angleterre,

grandes passions ; & la nature qui les a refusés, dans

---

chargea son Ecuyer de prendre son cœur dès qu'il seroit mort, & de le porter à la Dame de Fayel, qui étoit en Gâtinois, & dont il étoit fort amoureux ; il y joignit une lettre très-tendre qu'il signa de son sang en expirant. L'Ecuyer, de retour en France, fut surpris par le Seigneur de Fayel, qui avoit été fort jaloux de Renaud de Coucy, & qui prenant le cœur de l'amant de sa femme, le fit servir à table & le lui fit manger. Elle mourut de désespoir aussi-tôt que son mari lui eut révélé cette horrible vengeance.

Fauchet, dans ses Recherches sur les anciens Poëtes, prétend que Renaud de Coucy, tué au siége d'Absalon en 1191, est le même que Raoul premier, Seigneur & Châtelain de Coucy, des Ouvrages duquel il rapporte quelques fragmens dans une de ses chansons, dit Fauchet : *Le Seigneur Châtelain se plaint qu'il n'ose déclarer son amour à cause de la gent Mauparlière ;* dans une autre : *Il souhaite avoir sa Dame nue entre ses bras, avant qu'aller outre-mer ;* ce qui donne lieu de croire qu'il n'y eut entre sa Dame & lui qu'une liaison de pur sentiment. La mort de cette Dame en peut être regardée comme une preuve certaine ; quand celles qui perdent leur amant ont quelqu'autre circonstance que son cœur à regretter, ce n'est point l'usage que d'en mourir. Une voix secrète, & qu'elles ne croyent peut-être pas entendre, leur crie qu'elles retrouveront ce qu'elles ont perdu, & cette voix, toujours persuasive, les attache encore à la vie ; mais quand le bien qu'elles regrettent n'est que cette tendresse mutuelle qui a sa source & sa fin uniquement dans le cœur, rien ne leur annonce que jamais un autre objet puisse leur inspirer cette même passion, & elles meurent faute d'appercevoir un autre moyen de consolation.

Dans ces tems reculés, le Pays des Amans étoit une longue perspective ; on n'entrevoyoit que de fort loin le bonheur d'être aimé, au-delà on n'appercevoit presque rien, ou du moins on n'osoit croire ce qu'on n'appercevoit que très-confusément : aujourd'hui la perspective est extrêmement rapprochée ; on ne s'attache qu'au fond du tableau, & on ne regarde point le reste.

ce siècle-ci, aux belles, les a prodigués à l'espèce Chatte (1).

A ne connoître ces aimables animaux que par tant de qualités dont ils sont doués, ne jugeroit-on pas qu'ils jouissent d'une longue vie ? Cependant, tandis qu'un ennuyeux Corbeau vit, selon l'opinion des Anciens, l'espace de six ou sept siècles (2), un Chat remplit à peine deux ou trois lustres. Comment la Nature conserve-t-elle si peu de tems ce qu'elle semble avoir fait avec tant de plaisir ? Dans les différens climats où elle les a répandus, elle n'a varié leur forme que pour multiplier leurs agrémens; on a remarqué que ceux de l'Europe ressemble exactement au Lion par beaucoup de traits (3). Les Chats Syriens, plus grands que les nôtres,

(1) Il y a long-tems que les Chats sont en possession d'avoir de beaux yeux : un de nos anciens Poëtes a comparé ceux de son Chat aux nuances de l'arc-en-ciel :

> Yeux desquels la prunelle perse,
> Imitoit la couleur diverse,
> Qu'on voit en cet arc pluvieux,
> Qui se courbe au travers des Cieux. *Dubellay.*

(2) Les Corneilles vivent neuf âges d'homme. *Plutarq. ch. des Animaux, pag. 271, trad. d'Amyot.*

> Le Cerf & le Corbeau, la Langarde Corneille,
> Et cet Oiseau doré que Gange voit voler,
> Ont le crédit de voir un siècle s'écouler,
> Voire deux, voire trois, dont bien je m'émerveille.

Poesies de la Peruse, imprimé en 1573. Sonnet sur la mort du Seigneur Jean de Voyer, Comte de Paumy.

(3) *Inventæ sunt in Hispania plures Cuniculos venandi rationes, hæc verò inter alias, Feles Africas agrestes studiosè instituunt, ex ore obligato in foramina immittunt, qui unguibus extrahunt Cuniculos, inventos aut foras expellunt ubi ab astantibus captantur.* Strabo, lib. 3, pag. 99, édit. ann. 1587.

nôtres, sont très-curieusement bigarrés (1); & comme leurs yeux ne sont pas tous deux dans la même position, & que leur bouche a un penchant vers l'oreille, des voyageurs ignorans, & qui ne connoissent de régularité que dans les proportions communes, ont rapporté qu'ils avoient la bouche & les yeux de travers; & concluoient de-là qu'ils étoient monstrueux. Mais philosophiquement examinés, leur physionomie est très-heureuse & très-agréable. Les Chats du Malabar habitent ordinairement sur des arbres; le vol leur est propre; & ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'ils volent sans aîles (2).

(1) Jouston.

(2) Scaliger & plusieurs Voyageurs modernes.

Ces Chats du Malabar volent à la faveur d'une membrane fort large, laquelle s'étend du pied de derrière au pied de devant; elle est ramassée & plissée quand ils marchent, & se déploye quand ils veulent voler: les Chats des Philippines ont le même attribut. *Voyez* l'Ecureuil volant qui a été envoyé l'année dernière à M. de Maurepas.

Il y a plusieurs autres espèces de Chats dans les Indes; les uns ont le poil herminé & la queue entrecoupée de bandes noires & blanches, quelques autres ont six pattes. L'Auteur de l'état présent des Iles de l'Angleterre, rapporte que dans la Floride joignant la Virginie, il y a des Chats sauvages qui font la guerre aux bêtes fauves; ils s'élancent sur leur dos, s'y attachent, les domptent & en font leur proie. D'autres Chats Indiens portent leurs petits dans une poche placée à leur côté, & n'en sont pas moins ingambes.

Un ancien Poëte François & Physicien en même tems, fait le portrait d'un Chat merveilleux.

Ce rare Chaton que la Nature a fait,
Que de ses propres mains elle-même a parfait,
Que l'on doit admirer, ayant (grandes merveilles)
Huit pieds, un chef, un œil, deux queues, quatre oreilles.

Paul Contant, Maître Apothicaire de Poitiers, p. 40, fol. 37.

Mais sur toutes ces espèces de Chats étrangers, ce sont ceux de Perse, il faut en convenir, qui l'emportent par la beauté. Un fameux Voyageur (1), en 1521, enrichit l'Italie de cette nouvelle race; présent qu'elle conserva avec tant de soin & de jalousie, que ce ne fut qu'après un siècle presque révolu, que ces beaux Chats furent transportés en France. Elle en a l'obligation au célèbre M. Menard, qui apporta de Rome une Chatte

---

Mais c'est peu que la terre soit semée de ces différentes espèces; un autre Poëte François a remarqué fort judicieusement que les Mores ont aussi leurs Chats.

> Et qui ne voit encore que la campagne herbue,
> N'a nul rare animal dont l'eau ne soit pourvue;
> L'onde a son Eléphant. . . son Chat roux en couleur.

Dampière, dans son Voyage du tour du monde, décrit la forme de cet admirable poisson. Le Chat de mer, dit-il, a une moustache qui le caractérise principalement, & ses yeux brillent & étincellent la nuit.

(1) Pietro del Lavalé; ce Voyageur, qui paroît avoir un grand fond d'esprit, expose dans une lettre qu'il écrit d'Ispahan, qu'en qualité de bon Citoyen, il ne croit pouvoir tirer de ses voyages une plus grande utilité pour Rome sa chère patrie, que d'y transporter une nouvelle race de Chats; il déclare qu'il a épousé une belle Asiatique, nommée *Maani*, & qu'il passe une vie délicieuse entre son Epouse & ses beaux Chats.

Pietro del Lavalé jouissoit d'une grande fortune; il ne marchoit dans ses voyages qu'avec un nombreux cortége, laissant par-tout des marques de son discernement & de sa magnificence.

Ces beaux Chats étoient de la province de Chorasan, située aux confins du Zagathay & de la Tartarie; elle comprend la province d'Ariane des Anciens, & une partie du pays des Parthes & de la Bactriane; ses principales Villes sont *Herat*, *Nisabur*, *Sarachas*, *Turschie*, *Mervera*, *&c.*

sur la mort de laquelle il a fait un Sonnet bien digne d'illustrer sa Muse, comme il est arrivé.

SONNET.

C'est grand dommage que ma Chatte,
Aille au pays des trépassés ;
Pour se garantir de sa patte,
Jamais Rat ne courut assez ;
Elle fut Matrone Romaine,
Et fille de nobles ayeux ;
Mon Laquais la prit sans mitaine,
Près du Temple de tous les Dieux ;
J'aurai toujours dans la mémoire
Cette peluche blanche & noire,
Qui la fit admirer de tous ;
Dame Cloton l'a maltraitée,
Pour plaire aux Souris de chez nous,
Qui l'en avoient sollicitée.

Il n'est pas étonnant que M. Menard ait regretté si tendrement sa Chatte ; elle étoit sans doute les délices de sa solitude, & l'appui de sa philosophie, lorsqu'il composa ces vers qui caractérisent si bien ses mœurs & son esprit.

Las d'espérer & de me plaindre
De l'amour, des Grands, & du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Mais quels avantages n'ont point été occasionnés par les Chats? Une des plus célèbres Maisons de l'Angleterre leur doit sa richesse & son illustration. Richard Whigtington, dans sa grande jeunesse, dépourvu de tous les biens de la fortune, mais né avec d'excellentes inclinations, voulut aller dans l'Inde chercher une plus heureuse destinée. Il se présenta comme passager pour s'embarquer. On lui demanda avec quels secours il

comptoit de vivre dans le trajet; il répondit qu'il n'avoit pour toute richesse qu'un Chat, & le désir de se signaler. On fut touché de cette franchise noble avec laquelle il exposoit sa situation. On le reçut lui & son Chat, & le vaisseau fit voile. Comme ils étoient dans les mers de l'Inde, une tempête les surprit, & les fit échouer sur une côte, où bientôt les naturels du pays s'emparèrent de leur navire & de leurs personnes. Le jeune Anglois, portant son trésor entre ses bras, fut conduit comme les autres devant le Roi de ces peuples; & tandis qu'ils étoient à son audience, ils apperçurent un nombre immense de Souris & de Rats, qui parcouroient le Palais, & s'attroupoient jusques sur le trône du Monarque, qui en paroissoit très-ennuyé. Whigtington reconnut la voix de la fortune qui l'appeloit. Il ne fit que laisser aller son Chat, & voilà un monde de Souris & de Rats étranglés, & le reste mis en fuite. Le Roi, charmé de l'espoir d'être bientôt délivré du fléau qui désoloit ses Etats, entra dans des transports de reconnoissance qu'il ne savoit comment exprimer assez vivement. Il embrassoit tantôt ce Chat libérateur, & tantôt le jeune Anglois; & pour accorder à l'un & à l'autre de dignes marques de sa reconnoissance, il déclara Whigtington son favori, & donna à ce merveilleux Chat le titre de Généralissime de ses Armées, n'ayant eu jusques-là d'ennemis à combattre que cette immensité de Souris & de Rats qui l'assiégeoient sans cesse.

Whigtington, soutenu par la considération que lui donnoit le Chat son émule, surmonta toutes les cabales de la Cour. Il gouverna plusieurs années cet Empire; enfin gagné par l'amour de sa patrie, il obtint la liberté d'y retourner. Le Monarque, en échange du Général Chat qui lui fut laissé, lui donna un navire chargé de

richesses. A peine le jeune Anglois fut-il de retour en Angleterre, qu'il y fut élevé à la dignité de Maire de Londres (1). Dans ce nouveau rang, pour donner des témoignages publics de la reconnoissance qu'il devoit aux Chats, il en prit le nom : il fut appelé *Mylord Gat.* Ses descendans ont succédé aux hônneurs de cette dénomination ; ses images sont encore répandues en plusieurs endroits de Londres : on le voit pompeusement représenté dans les enseignes, portant en triomphe sur l'épaule ce Chat auquel il fut redevable de son bonheur & de sa gloire.

M. Bayle (2), à l'occasion de la reconnoissance qu'on doit aux Animaux des services qu'ils nous rendent, rappelle le testament d'une Mademoiselle Dupuy, témoignage bien sensible des obligations qu'elle croyoit avoir à son Chat. Mademoiselle Dupuy avoit le talent de jouer de la harpe à un degré surprenant, & c'étoit à son Chat qu'elle devoit l'excellence où elle étoit parvenue. Il l'écoutoit attentivement chaque fois qu'elle s'exerçoit sur sa harpe, & elle avoit remarqué en lui des degrés d'intérêt & d'attendrissement, à mesure que ce qu'elle exécutoit avoit plus ou moins de précision & d'harmonie. Elle s'étoit formée, par cette étude, un goût qui lui avoit acquis une réputation universelle. A sa mort, elle voulut donner à son Chat une marque convenable de sa reconnoissance, elle fit un testament en sa faveur ; elle lui légua une habitation très-agréable à la ville, & une à la campagne : elle y joignit un revenu plus que suffisant pour satisfaire à ses besoins & à ses goûts ; & afin que ce

(1) C'est lui qui a fait construire à Londres l'Edifice où se tient la Bourse.

(2) Diction. article Rosen, sous la remarque C, pag. 2455, édit. de Roterdam, imprimée en 1720.

bien-être lui fût fidèlement procuré, elle légua en même tems, à plusieurs personnes de mérite, des pensions considérables, à condition qu'elles veilleroient sur les revenus de cet aimable légataire, & qu'elles iroient une quantité de fois marquées par semaine lui tenir compagnie. Ce testament fut attaqué. Les plus fameux Avocats se partagèrent & écrivirent. J'ai fait inutilement jusques à présent les recherches les plus exactes pour trouver les factums qui furent faits sur cette importante affaire. Il se perd comme cela tous les jours des Ouvrages aussi curieux qu'intéressans, dont il est bien injuste que le public se trouve privé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ONZIÈME LETTRE.

Les Chats considérés tels qu'ils sont aujourd'hui.

NOS Lettres precédentes, Madame, ont dévoilé les fastes des Chats d'une façon qui, je crois, paroîtra satisfaisante à ceux qui, comme nous, reconnoissent leur mérite. Mais croyez-vous qu'elle fasse assez d'impression sur les personnes prévenues contre eux? Nous avons bien des sortes d'adversaires à combattre. Il y a des esprits sévères qui affectent le pyrrhonisme de l'histoire, & qui nous nieront, sans aucune pudeur, les faits que nous aurons avancés sur la foi de la respectable antiquité. D'autres, qui sont esclaves des préjugés de leur enfance, accoutumés à manquer d'égard pour les Chats, apprendront, sans en être touchés, toute leur gloire passée. Il n'y a qu'un parti à prendre, Madame; c'est d'examiner l'espèce chatte telle

qu'elle est aujourd'hui, isolée & considérée en elle-même. Vous m'avez donné bien des lumières à cet égard, dont il est tems de faire usage. Transportons-nous d'abord dans une région supérieure à celle des animaux terrestre ; c'est-là que nous trouverons les Chats dans un repos & dans une abondance qu'ils ne tiennent point des hommes. Pourra-t-on alors ne pas reconnoître que c'est par pure courtoisie que les Chats veulent bien commercer avec nous? Libres dans le choix de leur séjour, ils habitent, au gré de leur ambition ou de leur philosophie, les portiques du Monarque, ou le simple toit du Citoyen. Il ne leur coûte ni complaisance, ni soin de plaire, pour en obtenir l'accès; leur légèreté & leur souplesse leur ouvre, pour ainsi dire, un chemin dans les airs : c'est donc sur la superficie des Villes que les Chats peuplent une Ville particulière; c'est-là qu'ils forment une espèce de République qui s'entretient & fleurit par ses propres forces. Les combles des maisons ne sont remplis que d'animaux qui semblent n'être faits & ne se reproduire que pour leur subsistance; ainsi, sans aucun secours humain, il n'y a point de Chat qui, déduction faite du tems qu'il donne à sa paresse ou à ses amours, ne trouve abondamment tout ce qui peut le rendre heureux. Et avec quelle économie ne jouissent-ils pas du bien-être? Ils ennoblissent les besoins de la vie, en les accompagnant des dehors de la liberté & du plaisir; ils commencent par se faire un spectacle de la Souris qui va devenir leur proie : ce n'est que le progrès du besoin qui les détermine enfin à se la sacrifier. Les Chats, dans leur agilité & dans leurs griffes, portent donc, si j'ose m'exprimer ainsi, & leur fortune & leur patrie (1).

---

(1) Les Alains, les Vandales, & les Suèves, amateurs de

C'est du sein d'une si heureuse indépendance qu'ils descendent dans nos habitations. Eh ! sous quels auspices encore ? Avec quels agrémens viennent-ils s'y produire ? L'enjouement le plus aimable, les attitudes fines & variées, dont l'imitation fit autrefois la gloire des plus célèbres pantomimes : voilà les talens avec lesquels ils naissent, & qu'ils apportent parmi nous ; aussi ne sont-ce point des maîtres qu'ils viennent y chercher. Nés dans une condition heureuse, toujours libres d'y rester, rien ne les conduit à la servitude. Ce n'est que pure tendresse pour les hommes, convenances, rapports d'humeur, qui fait que nous sommes assez heureux pour les posséder ; cent fois plus estimables à cet égard que l'espèce chienne, que bien des gens cependant n'ont pas honte d'élever au-dessus d'eux. Les Chiens ne s'attachent à nous que parce qu'ils mourroient sans notre secours. Qu'on les examine bien ; humiliés par la bassesse de leur condition, il n'y a sorte d'affront, de mauvais procédés qu'ils n'endurent. Quelle différence ! Dans le Chien le plus parfait, on ne trouve qu'un esclave fidèle ; dans son Chat on possède un ami amusant, dont l'attachement n'a rien que de volontaire, dont tous les momens qu'il vous donne sont autant de sacrifices de cette liberté & de cette souplesse qui ne bornent ni son séjour, ni ses inclinations (1).

Mais il faut encore les envisager par des qualités

---

la liberté, ne connoissent point de symbole plus propre à la représenter que le Chat ; aussi portoient-ils d'or au Chat de sable. *Method. Favyn. Hist. de Navarre, l. 1, pag. 34.*

Le Chat, en terme de Blazon, se dit *Effarouche*, lorsqu'il est rampant ; mais lorsqu'il a le train de derrière plus haut que la tête, on l'appelle *Hérissonné*.

Felis efferata, Felis arrecta.

(1) Cet agrément du commerce des Chats devient de jour en jour plus reconnu à Paris ; ils commencent à y trouver

bien supérieures. Pour peu qu'on fasse l'analyse de leurs sentimens, si j'ose m'exprimer ainsi, quelle élévation n'y découvre-t-on pas? Rien ne les étonne, rien ne leur en impose. Tout ce qui s'agite devient pour eux un objet de badinage. Ils croient que la nature ne s'occupe que de leur divertissement. Ils n'imaginent point d'autre cause du mouvement; & quand, par nos agaceries, nous excitons leurs postures folâtres, ne semble-t-il pas qu'ils n'apperçoivent en nous que des pantomimes dont toutes les actions sont autant de bouffonneries? Ainsi, de part & d'autre, on se donne la comédie, & nous divertissons, tandis que nous croyons n'être que divertis.

Cette gaieté, si naturelle aux Chats, me fait souvenir de ce qu'on lit de ces Rois du Turquestan (1), qui ne se montroient jamais à leurs sujets ni à leurs ennemis, qu'avec des dehors de cette joie qui part du fond de l'ame, & qui regardant ce bien comme le premier de tous, prenoient par excellence le titre de Prince qui n'est jamais triste.

Un Chat se lasse-t-il du tumulte des Villes, les campagnes lui présentent une nouvelle patrie, où la nature semble avoir prévu tous ses besoins. Eh! que n'a-t-elle point fait pour lui cette nature? Est-il un animal plus heureusement constitué? On n'apperçoit jamais d'altération dans sa santé; exempt de toute inquiétude, on ne le voit point s'embarrasser des soins du lendemain. Quel avantage sur les autres animaux! La Prévoyance, toute estimable qu'elle a droit de nous

communément les mêmes égards qu'on a pour eux dans le Levant; on feroit une très-longue liste de ceux qui y passent une vie délicieuse. Madame la Princesse de Bouillon en a deux qui peuvent assurément voir, sans en être jaloux, la condition des plus heureux Chats de l'Asie.

(1) Bibliot. Orientale.

paroître, n'en est pas moins fille de la Crainte ; elle est une de ces vertus qui supposent la misère de l'état de celui qui la possède. Un Chien, environné de tout ce que sa voracité lui rend de plus précieux, ne jouit pas de cette quiétude qui constitue le vrai bonheur ; à l'instant même de sa satisfaction, il sent son indigence prochaine ; il va cacher avec défiance une partie de sa richesse. Le Chat, maître de sa situation, goûte, dans le sein de l'abondance, le plaisir pur de la tranquillité ; son adresse & sa sobriété lui sont des garans toujours certains d'un avenir agréable.

[illegible] roit leur reprocher, comme on feroit avec justice aux Chiens, que [illegible] commerce nous coûte des soins & de la contrainte ; Philosophes [illegible] ns le choix de leur habitation, il n'est aucun endroit d'une maison qui ne leur paroisse une retraite agréable. L'heure des repas leur est indifférente ; dans les intervalles, on ne craint point qu'assujétis à la soif, la rage les fasse devenir l'effroi & la destruction d'une famille qui les a élevés [illegible] ; ils n'y apportent pas même la moindre incommodité. C'est [illegible] un murmure doux, & qui semble n'être qu'une agacerie [illegible], qu'ils s'expliquent avec nous ; ils ménagent ainsi, avec [illegible] d'art que de prudence, cette voix à laquelle il donnent un essor si éclatant, quand ils se retrouvent dans cette région où les hommes n'osent aller les troubler ; on peut enfin ne s'occuper d'eux que pour s'en amuser. Les Chiens, heureux seulement parce qu'ils sont nos esclaves, nous vendent cependant leur servitude, & l'inutilité dont ils sont dans les Villes ; ils multiplient nos soins domestiques. Les Chats, possesseurs d'un bien être qui n'attend rien de nous, délivrent nos maisons des animaux qui les détruisent (1) ; ils nous pro-

(1) *Feles quidem quo silentio . . . . quam occulte speculatæ Musculos exiliunt.* Plin. lib XI, cap. LXXIII.

diguent l'agrément de leur commerce. Qu'on les reçoive dans l'intimité des familles, ils n'y veulent jouer que le rôle d'animaux ; ils n'exigent point des égards que les hommes ne doivent qu'aux hommes, & nous épargnent la honte de mettre aux rang de nos occupations le soin de satisfaire leurs besoins ou leurs caprices (1).

S'ils étoient susceptibles d'amour-propre, dans quels animaux seroit-il plus pardonnable? A examiner le jeu & l'harmonie qu'il y a dans tous leurs membres, ne semble-t-il pas que la nature a donné une attention particulière à leur construction ? Elle leur [illegible] un avantage qui réussit tou[illegible] chez les hommes ; c'est d'avoir ce qu'on appelle une physionomie. L'ensemble de leurs traits, qui porte un caractère de finesse & d'hilarité, & particulièrement leurs moustaches, sont des dons qu'ils ne peuvent avoir reçus qu'à titre d'agrémens. Le brillant dans les yeux, si estimé encore parmi les hommes, est assurément prodigué à l'esp[illegible] chatte (2). Nos yeux à nous n'ont [illegible] [illegible]aculté que de nous faire appercevoi[illegible] objets par le secours de la lumière, & n[illegible] deviennent purement inutiles partout où elle n'existe plus. Ceux des Chats portent avec eux la lumière même. Le Soleil ou les clartés artificielles dont nous avons un besoin indispensable dans presque toutes nos actions, ne sont pour eux qu'un spectacle ; & tandis qu'arrêtés souvent dans nos projets

(1) A quel souci, dit Montagne, en parlant des Chiens, ne nous démettons-nous point pour leur commodité ? Il ne me semble point que les plus abjects serviteurs fassent volontiers pour leurs maîtres, ce que les Princes s'honorent de faire pour ces bêtes. *Pag.* 227, *ch.* 2, *l.* 2.

(2) *Nocturnorum Animalium velut Felium in tenebris fulgent, radiantque oculi.* Plin. lib. XI, cap. XXXVI.

les plus intéressans, nous nous impatientons jusqu'à tems que l'obscurité cesse, les Chats amans s'entre-apperçoivent clairement dans la gouttière ; &, plus heureux que nous, leurs yeux, en cherchant l'objet qu'ils aiment, leur suffisent pour le découvrir.

Ces qualités lumineuses sont si dignes d'attention, qu'elles ont mérité un éloge dans le livre d'un de nos plus célebres Académiciens des Sciences (1). Il ne balance point à honorer les yeux des Chats, & ces étincelles qu'on voit briller quand on les frotte à rebrousse poil (2), du titre de phosphores naturels; cette remarque sera [illegible] aux siècles à venir, que les Chats n'étoient pas inutiles dans [illegible] Académies, & qu'ils y concouroient à la perfection des Sciences.

Examinons à présent leur caractère. Il est dangereux, si l'on en croit l'opinion vulgaire ; & cette erreur, quelque honte qu'elle fasse à notre jugement, se trouve adoptée même par des personnes de bon sens : on ne doit point s'en étonner ; les gens d'esprit sont peuples [illegible] égards. C'est l'ouvrage d'une certaine portion de paresse, qu[illegible] toujours dans ceux même qui ont le plus de penchant à s[illegible]ire ; & quelques-uns d'ailleurs ne se reprochent guères leur crédulité, quand leur vanité n'est point blessée de croire.

Comme nous avons déjà établi que les Chats sont capables d'attachement & de prévenances dans la conduite qu'ils gardent avec les hommes, pour peu que nous entrions dans le détail, nous prouverons encore qu'ils ont toute la délicatesse de l'amitié ; mais on nous confessera que cette amitié soit constante, & qu'on

(1) M. Lémery, Traité de Chymie.

(2) *Alios audivi se in frictione nigræ Felis è dorso Belluæ flammas excutere solitos ;* le texte est ainsi : *Fortunius lucius de Lucernis.* Pag. 262.

puisse compter sur elle ; on ne manquera pas de se récrier contre leur patte égratignante. C'est donc cette griffe tant reprochée dont il s'agit de faire connoître la candeur & l'innocence ; examinons d'abord sa forme : elle est si aigue, & exige des Chats une si grande attention, une dextérité si parfaite pour ne point gripper, que les gens qui raisonnent le moins en conviennent, quand ils disent que les Chats font patte de velours. Cette façon de parler qui paroît n'être qu'un rébus, est cependant une analyse très-fine de l'adresse admirable avec laquelle il faut qu'un Chat se serve de sa patte pour que ses ongles n'égratignent point. Voilà donc les Chats dans une perpétuelle contrainte ; & de quelle espece encore ? contrainte qui demande une étude d'autant plus gênante, qu'elle dérange absolument l'ordre & l'action naturelle des ressorts de sa machine. C'est donc dans une retenue, dans une attention continuelle que les Chats vivent avec nous. Pour peu qu'on ouvrît les yeux sur cette situation, oseroit-on ne pas sentir, ne pas avouer que l'attachement des Chats est le plus flatteur & le plus tendre que nous puissions inspirer ? Il est vrai que dans le cours de sa vie, un Chat aura peut-être une douzaine de distractions : sa griffe reprendra malgré lui le jeu qui lui est imposé par la nature ; encore ne sera-ce que le transport d'une joie involontaire, l'égratignure d'ailleurs ne tombant jamais que sur des mains méfiantes ; cependant voilà les esprits qui se révoltent : on ne lui tient plus aucun compte de sa vertu passée : on se déchaine, on oublie tout ce qu'il en coûte à un Chat pour ne vous pas égratigner plus souvent ; quelle injustice ! quelle ingratitude ! Un ami amusant, délicat, a passé sa vie à se contraindre pour vous, & vous ne pardonnerez pas à son amitié quelques momens de distraction ? La société pourroit-

elle s'entretenir parmi les hommes, s'ils regardoient avec la même sévérité, avec cet esprit pointilleux, les coups de griffes (si je puis m'exprimer ainsi) qu'ils s'entredonnent, & presque toujours volontairement, dans le cours de leur liaison & même de leur amitié? Ce petit manque d'égalité dans la conduite des Chats, loin de nous indisposer contre eux, est une morale en action qui devroit ne nous les faire envisager que comme des animaux autant capables de nous instruire que de nous amuser.

Tranquillisons-nous, Madame; nous verrons un jour le mérite des Chats généralement reconnu. Il est impossible que dans une Nation aussi éclairée que la nôtre, la prévention, à cet égard, l'emporte long-tems encore sur un sentiment aussi raisonnable. N'en doutez point, dans les sociétés, aux spectacles, aux promenades, au bal, dans les Académies même, les Chats seront reçus ou plutôt recherchés. Il est impossible qu'on ne parvienne point à sentir que dans son Chat on possède un ami de très-bonne compagnie, un pantomime admirable, un Astrologue né, un Musicien parfait, enfin l'assemblage des talens & des graces; mais nous ne pouvons encore déterminer bien précisément quand arrivera ce siècle qui sera si légitimement comparé au siècle d'or: il faudra que la raison ait détruit l'ouvrage du préjugé, & les progrès de la raison ne sont point rapides, aux ménagemens qu'elle garde avec les hommes, quand elle les conduit. Il semble qu'elle craigne de leur faire appercevoir que c'est elle qui les entraîne; cela est bien humiliant pour l'humanité, & bien contraire aux intérêts des Chats.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

Contenues en ce Volume.

Fin de la Table du second Volume.